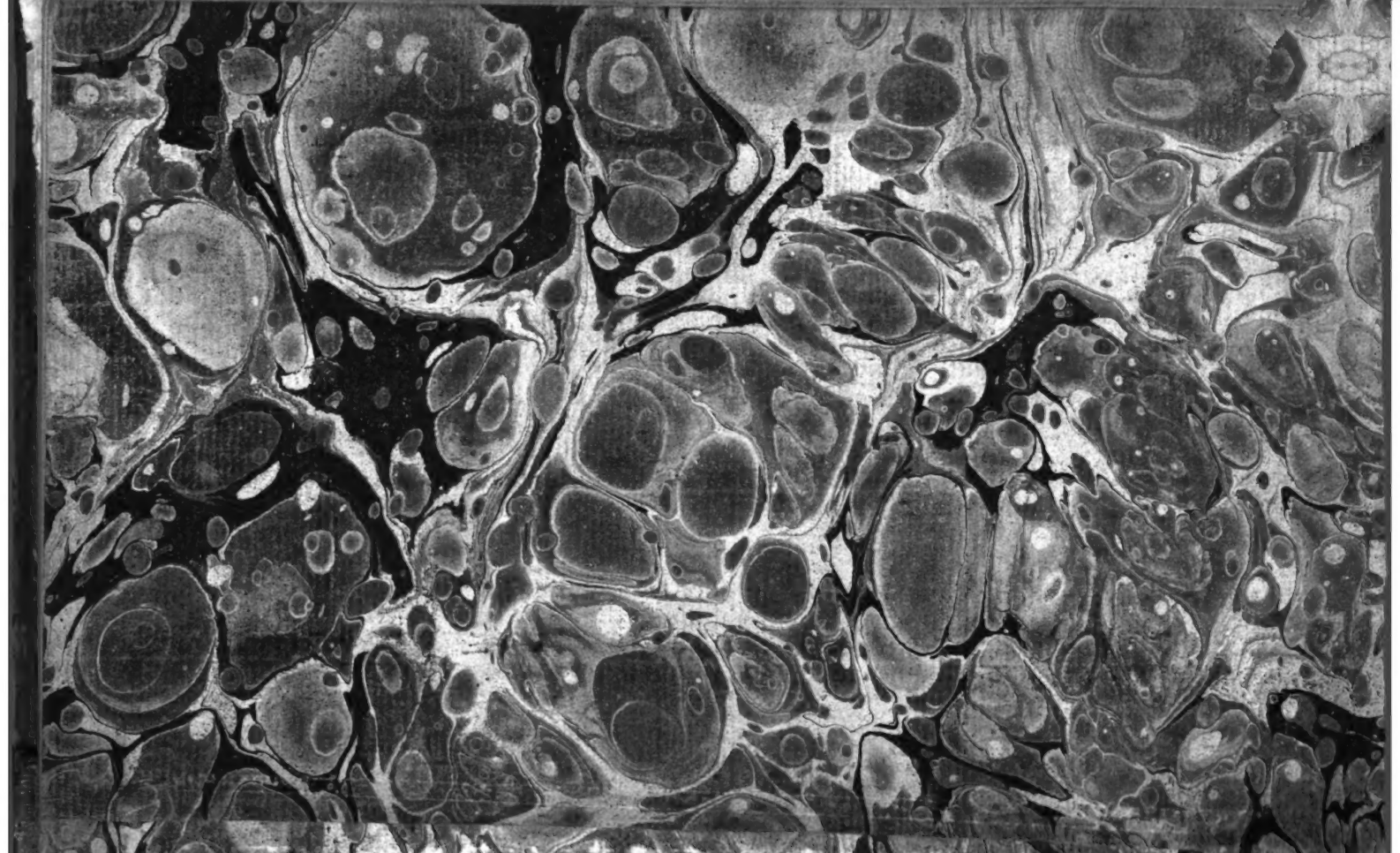
ŒVRES DIVERSES DE P. L. LACRATELLE (AINÉ). PHILOSOPHIE...

Digitized by Google

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
298
NAPOLI
(2



861.11

Digitized by Google

II Suppl. Palet. B-298.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DIVERSES

DE

P. L. LACRETELLE (AINÉ.)

TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

6505.07

ŒUVRES

DIVERSES

DE

P. L. LACRETELLE (AINÉ).

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE,

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, nº. 2; et à STRASBOURG, Grand'rue, nº. 15.

AN X. — 1802.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE
DU SECOND VOLUME.

Discours préliminaire du dictionnaire de Métaphsique et Logique, de l'Encyclopédie.

HISTOIRE ET ÉTAT DE CES SCIENCES. page 1

Plan d'un ouvrage de morale élémentaire. 36

Fragmens de cet ouvrage.

Amour de soi. 64

Influence de la force et de l'adresse du corps, sur les qualités morales. 74

Enfance. — Droits de cet âge. 82

Piété filiale. 100

Amitié fraternelle. 130

Bon cœur. 141

Bon esprit. 149

Égoïsme. 159

Générosité.

Nota. Ce dernier article a été omis ici par méprise. — Il se retrouvera à la fin du troisième volume.

Le jeune Malherbe, ou le fils naturel, ROMAN THÉATRAL. 122

Préface. 175

Note sur les évènemens du tems, employés dans le roman. 196

Note sur les personnages. 201

PREMIÈRE PARTIE DU ROMAN THÉATRAL.

Découverte de la naissance du fils naturel.

SECONDE PARTIE.

Effets de cette révélation.

PREMIER DRAME. 211

Situation du fils naturel et révélation de ses parens.

SECOND DRAME. 283

Connaissance du fils naturel dans les familles auxquelles il appartient.

TROISIÈME DRAME. 357

Propositions faites au fils naturel, et mesures prises contre lui.

QUATRIÈME DRAME. 431

Recours du fils naturel à sa mère.

CINQUIÈME DRAME. 491

Décision sur son sort, déféré au plus proche parent à l'héritier de son père.

LOGIQUE
ET MÉTAPHYSIQUE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
DU DICTIONNAIRE DE MÉTAPHYSIQUE ET LOGIQUE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

Histoire et état de ces Sciences.

LES deux sciences que l'on réunit ici dans le même dictionnaire, étant, l'une, l'étude des facultés de notre esprit, l'autre, la direction de ses opérations vers la vérité, se tiennent de toutes parts; elles ont toujours marché du même pas : soit que l'obscurité ou la lumière y aient régné; elles n'ont jamais été, n'ont pu être que deux divisions d'un même corps de doctrine. En les réunissant, on ne fait donc que céder à un usage ancien, et même à l'ordre des choses. Arrêtons-nous un moment sur les rapports qui les lient; considérons-les dans leurs

principes, leurs progrès, et leur influence sur les autres parties de la philosophie.

L'homme n'existe, n'agit, ne pense que par ses sensations ; elles sont pour lui la source et le mobile de tout. Il les sépare en les recevant ; il réunit les idées qu'il en a gardées, il compose des jugemens d'après les comparaisons qu'il en fait ; il étend ces jugemens ou les rectifie, en en considérant les objets avec plus d'attention et d'intelligence. C'est par-là qu'il arrive des idées individuelles aux idées générales, de l'aperçu des premiers rapports à la liaison des résultats les plus éloignés ; qu'il avance dans toutes les connaissances par des moyens qui en abrègent l'étude ; qu'il ordonne celles qu'il a acquises, de manière à les embrasser d'une vue tout à la fois plus vaste et plus nette ; enfin, que d'un être tout physique, comme les autres animaux, il devient un être moral qui règne sur la nature par l'énergie de ses sentimens et l'élévation de ses pensées.

Comme nous tirons tout de la sensation, notre unique moyen d'acquérir des connaissances consiste à la bien observer, à y saisir tout ce qu'elle nous offre, à n'y rien

mêler d'étranger. Chaque objet, en affectant un ou plusieurs de nos sens, nous donne la sensation qui lui est propre. Si nous nous bornions à la première impression que les objets font sur nous, elle resterait toujours confuse et fugitive ; et ne démêlant rien dans les objets qui nous frappent, n'en gardant qu'un vague souvenir, nous connaîtrions tout au plus leur présence, sans pénétrer dans leur nature. Il faut donc en examiner séparément toutes les parties, puis ensuite les revoir dans leur ensemble ; il faut sans cesse décomposer et recomposer nos sensations ; alors elles restent dans notre esprit avec la précision des idées distinctes et l'étendue des idées généralisées.

Mais il est dans la nature une foule d'objets qui échappent à nos sens dans leur tout ou leurs parties. Nos connaissances seraient bien bornées, si nous ne pouvions étendre sur eux notre attention et nos recherches. Ici, ce don que nous avons reçu de pénétrer en quelque sorte jusques dans l'intérieur des choses, par l'examen détaillé de leurs parties, vient à notre secours. En décomposant les objets, nous avons aperçu

que, par-tout où les effets sont les mêmes, les causes sont pareilles et *vice versâ*. Cette observation nous guide pour juger des choses que nous ne pouvons analyser avec une entière exactitude. Ne pouvant les bien étudier en elles-mêmes, nous les comparons à celles que nous connaissons mieux, et nous concluons des unes aux autres par analogie. Cette opération de notre esprit moins directe, moins naturelle en quelque sorte, est aussi plus dangereuse. Nous devons craindre sans cesse d'outrepasser la mesure des rapports de la chose connue à la chose inconnue; nous risquons à chaque instant de supposer dans l'une ce qui n'existe que dans l'autre.

Avec une grande circonspection dans l'usage de l'*analogie* et une entière exactitude dans celui de l'*analyse*, nous pourrions nous garantir de l'erreur. Malheureusement cette circonspection et cette exactitude sont de trop grandes perfections pour nos esprits toujours voisins des écarts par l'influence de nos passions et les bornes de nos facultés. Mais il nous est encore donné de savoir reconnaître nos erreurs, en marquer les causes, et de chercher les

moyens de les éviter. Nous devons donc sans cesse appeler l'*expérience* à notre secours et la mettre à profit.

Tout l'emploi de notre intelligence se réduit à ces trois opérations; elles forment tous nos moyens d'embrasser la nature dans nos contemplations, de la soumettre à nos besoins, à nos desirs, et de pousser si loin la puissance d'un être qui nait si faible et qui vit si peu. Appliqués aux différens objets, ces actes de notre esprit, à force de se répéter, ont formé sur chacun de ces objets un corps de science, c'est-à-dire, un système d'idées déduites les unes des autres. Si nous examinons bien tout ce qu'on sait, tout ce qui se pratique dans la société humaine, nous verrons que tout y est né, tout s'y soutient par l'emploi et l'accord de l'*analyse*, de l'*analogie*, de l'*expérience*, et que tout peut s'y mesurer par leur rectitude.

Comme nous n'apprenons et ne faisons rien que de cette manière, c'est de la nature que nous tenons ces procédés d'instruction; elle nous les inspire, en nous en faisant sentir le besoin; après nous les avoir enseignés, elle nous en fait contracter l'ha-

bitude. Ces procédés nous sont si naturels, que souvent nous les suivons sans les remarquer en nous. L'enfant les emploie comme l'homme mûr; le plus grossier des artisans comme le plus habile des philosophes. Mais on peut les pratiquer par étude comme par instinct, étendre et corriger l'habitude par l'art. Aussi dans chaque science, dans chaque profession, on a réfléchi sur les meilleurs moyens d'en faire usage; et c'est sur ces réflexions plus ou moins justes, plus ou moins habiles, qu'est fondé l'enseignement dans chaque science, dans chaque profession.

Lorsque les sciences et les arts eurent fait quelques progrès, l'esprit humain se trouva assez fort, assez exercé, pour tourner ses pensées sur les moyens même par lesquels il les acquérait; alors il sortit de ces premiers objets analogues aux premiers besoins de la société, pour se ramener sur son être, pour l'étudier et l'approfondir; il examina ses idées, ses sentimens, toutes ses affections.

Frappé de tout ce qu'il observait dans son ame et dans la nature, il voulut remonter aux causes de tout, s'élever jusqu'à

ce principe universel et unique que tout lui révélait, et duquel il voyait tout s'écouler. Alors il jeta les fondemens de toutes ces sciences qui s'attachent à démêler les principes de la marche de la nature et des opérations de l'ame ; il créa la *Métaphysique*, qui lui apprend ce qu'il peut connaître de son être, la *Physique générale* et les *Mathématiques*, par lesquelles il sépare toutes les propriétés des corps de la matière même, pour les observer dans tout ce qu'elles ont de plus fin et de plus étendu, et qui sont, en quelque sorte, la métaphysique des choses corporelles; la *Mécanique*, qui est aussi comme la métaphysique de la pratique des arts.

Toujours près de l'erreur et dans les sciences particulières, et dans ces sciences abstraites qu'il commençait, l'esprit humain sentit le besoin de se faire des règles dans ses travaux ; il les tira de ses observations dans l'un et l'autre genre de ses études, et il rangea ces règles elles-mêmes en corps de science ; ce qui produisit la *Logique*, qui nous donne une méthode pour bien raisonner, c'est-à-dire, pour bien lier nos idées les unes aux autres, et toutes ces autres

sciences qui, sur divers objets, nous offrent les secours de l'art, pour marcher à pas plus fermes et plus rapides, telles que la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Critique*.

L'on voit donc que la *Métaphysique* est fondée sur les deux premières de ces opérations de l'esprit que nous avons marquées, l'*analyse* et l'*analogie*; elle s'occupe d'en étendre et d'en perfectionner l'usage, en les portant sur ces collections d'idées abstraites que nous avons tirées de nos analyses et de nos analogies particulières, et sur ces parties de nous-même et de la nature, que nous ne pouvons étudier que les dernières.

La *Logique* se rapporte uniquement à l'*expérience* de nos bons et de nos mauvais procédés dans la recherche de la vérité, et a pour but de nous faciliter les uns et de nous garantir des autres.

Ces sciences, par les bornes de nos facultés, ne peuvent presque rien nous découvrir sur le fond des choses, presqu'entièrement voilé pour nous; mais, en nous avertissant de ce qui échappe à notre intelligence, en mettant plus d'ordre et de netteté dans ce que nous avons appris, en

Digitized by Google

nous guidant mieux dans ce que nous voulons apprendre, elles deviennent le premier appui et la principale lumière des autres sciences.

Cependant elles peuvent leur devenir aussi nuisibles, qu'elles devaient leur être utiles, si elles s'égarent dans leurs recherches et leur marche; c'est ce qui est arrivé pendant une longue suite de siècles, par des causes et d'une manière qu'il faut expliquer.

Il est un tems dans la vie de l'homme où ses organes développés, ses forces acrues, son intelligence ouverte et enrichie de tout ce qu'on lui a appris et de ce qu'il a observé lui-même, lui donneraient le droit d'avancer sans guide dans la carrière de la vie, et les moyens de s'y créer une destinée brillante et heureuse. Mais il porte encore en lui-même une grande source d'erreurs : le cours de la société lui prépare une foule de traverses et d'obstacles ; et ses premiers écarts, ses premiers malheurs l'éloignent, pour longtems du moins, de ces succès auxquels tout semblait le conduire. Il en est de même dans l'histoire de l'esprit humain. Lorsqu'il se sentit assez avancé, pour se

donner une nouvelle méthode d'apprendre plus féconde et plus hardie, il ne se trouva pas encore capable d'en bien choisir les élémens, de l'établir sur de bons principes. Il n'y avait qu'une bonne façon de la former ; c'était de démêler par la réflexion tout ce qu'il avait acquis par l'instinct, d'observer ses facultés pour se faire un art de les conduire, de mesurer les choses qu'il voulait apprendre avec ses moyens de les pénétrer, et de reconnaître par-là et ses ressources et ses bornes.

Mais, bien loin de perfectionner en lui la méthode de l'analyse, le talent de l'analogie, et la science de vérifier sans cesse ses observations et ses jugemens, il ne parut pas même soupçonner que ce fussent-là les seules voies d'une saine instruction ; ce fut toujours au hasard, malgré lui-même en quelque sorte, et par une heureuse impossibilité de dévier entièrement de la route de la nature, qu'il resta souvent et qu'il revint quelquefois dans les vrais principes et dans la bonne méthode.

Au lieu de reconnaître dans ses premières sensations ces idées générales, qui ne sont que des moyens plus abrégés de considérer

Digitized by Google

et d'énoncer les perceptions qu'il a tirées de ses idées particulières, il en a fait l'essence des choses et les productions primitives de la nature ; au lieu de recueillir des faits pour former des jugemens, il a voulu tout expliquer avant de rien connaître ; au lieu de revenir sans cesse sur ses observations pour les compléter, sur ses jugemens pour les rectifier, il a toujours été en avant, poussé par une erreur, dans une erreur plus grande. Voyant les choses avec illusion, il les exprima avec confusion. Les langues n'eurent dans ses discours ni exactitude, ni clarté ; et des langues mal faites, dans des sciences mal commencées, et plus mal dirigées encore, ne servirent qu'à en embrouiller la théorie et à en retarder les progrès.

Tels sont les vices qui ont corrompu la philosophie ancienne, qui l'ont écartée des vérités les plus simples, les plus fécondes, qui l'ont retenue dans des erreurs qui s'étendaient à mesure qu'on avançait. Si nous examinons les faibles connaissances amassées dans chacune des nations qui se sont piquées d'étude et de savoir, depuis les *Indiens* jusqu'aux *Celtes* ou *Gaulois*, et

dans toutes ces sectes qui se multiplièrent dans la Grèce, depuis *Thalès* jusqu'à *Aristote*, nous y verrons l'analyse et l'expérience abandonnées, et l'analogie, une source nécessaire d'illusions, parce qu'elle ne pouvait conduire que d'une assertion incertaine à une assertion plus douteuse encore; nous y verrons, et dans la science de l'homme, et dans celle de la nature, les rêveries de philosophes enseignées comme les élémens de toutes choses, et l'art d'abuser des mots, donné pour l'art du raisonnement.

D'autres causes encore, tirées ou de l'intérêt des prêtres, seuls dépositaires des sciences chez les nations primitives, ou de l'orgueil ainsi que de la jalousie des philosophes dans les sectes, ont aussi contribué à égarer l'esprit humain si loin et si longtems.

Un seul homme avait bien connu, chez les anciens, la vraie méthode de philosopher; et ce sage fut en même tems le meilleur précepteur et le plus parfait modèle de la morale; tant le génie s'épure par la vertu, tant c'est d'un cœur droit que se forme l'esprit juste! Cet homme fut *Socrate*.

Placé dans une époque où la simplicité des mœurs antiques, l'énergie des vertus républicaines cédaient à l'ivresse de la prospérité politique, à l'éclat des beaux arts, aux progrès et à la vanité de l'esprit, il tourna toute la pureté et la beauté de son ame vers l'honnête et le juste; il voulut les pratiquer dans une perfection qu'on n'avait pas encore connue; il s'occupa en même tems de les réduire en principes, d'en faire la science et le bonheur suprême de l'homme. Dans un si beau dessein, il avait pour ennemis tous les autres philosophes, qui ne cherchaient qu'à éblouir par de chimériques doctrines, et à plaire par des maximes de corruption. Il voulut donc, et il sut les décrier. Doué d'un esprit éminemment juste, il sut lui donner tout le piquant d'un esprit fin; alliant heureusement la simplicité de la vertu et la sagacité de la malice, il allait écouter les sophistes, feignait d'avoir besoin de tout apprendre pour les amener à tout dire, feignait quelquefois de les admirer, pour leur donner toute l'audace de l'ignorance présomptueuse; par des questions nettes, les forçait à des réponses positives; et dé-

truisant, sans qu'ils s'en aperçussent, tout l'échafaudage de leur vain savoir, il les montrait tels qu'ils étaient, des charlatans de vérité et de sagesse; il en faisait ainsi les instrumens de leur propre humiliation. Il se servait du même art, tant pour expliquer la vérité que pour attaquer l'erreur. Il aimait surtout à l'enseigner à la jeunesse, plus docile à la voix de la raison et de la nature, et aussi propre à en affermir les principes qu'à les goûter, parce qu'en les adoptant avec la vivacité de ses passions, elle peut encore les soutenir de toute la constance des premières habitudes.

Le premier entre les philosophes, il ne chercha le vrai que par l'examen exact des idées et des choses, et il ne l'enseigna que par des indications justes et adroites; il exerçait l'esprit en l'instruisant; il le voulait bon plutôt que savant : *ma mère était l'accoucheuse des femmes*, disait-il, *et moi je suis l'accoucheur des esprits.*

C'est un grand malheur que cet heureux génie ait borné ses recherches à la morale, et qu'il n'ait rien écrit. Ses sublimes exemples servent encore à nous donner une plus haute idée des devoirs et des forces de

l'homme ; mais ses sages principes ont péri avec lui. Honoré comme un Dieu, par sa patrie qui l'avait fait mourir dans un supplice, son nom désormais présida à la philosophie des Grecs ; toutes les sectes se rallièrent à son école, mais sans se réunir ni dans les vérités, ni dans la méthode qu'il avait enseignée.

Deux de ses disciples, non moins célèbres que lui-même, eurent une influence aussi funeste qu'étendue ; ils fondèrent encore deux longs règnes à l'erreur. Chacun d'eux eut l'ambition particulière de dominer dans l'une des sciences dont j'écris l'histoire. Mais, comme s'il avait été invinciblement refusé aux anciens d'y porter la lumière, le génie et la gloire de ces deux hommes ne servirent qu'à les embrouiller de nouvelles erreurs, et à les consacrer.

Platon, né avec cette imagination qui aime à s'égarer dans le vague des abstractions, et qui ne peut les contempler sans les réaliser, ne vit dans la Métaphysique que des essences inintelligibles, dont il fit le type primordial des choses, et dont l'univers entier ne lui offrit que des emblêmes. Mais, parlant toujours avec magni-

ficence, lors même qu'il ne pouvait parler avec clarté, et maniant avec un charme infini la plus mélodieuse des langues, il parvint à acréditer, par la séduction des sens même, la plus obscure spiritualité.

Aristote, tournant son génie vers la précision et la méthode, comme s'il eût voulu anéantir l'éloquence par laquelle régnait son rival, et dont lui-même expliqua ensuite les principes avec un succès qui maintient encore sa gloire, voulut soumettre toutes les opérations de l'esprit humain à un mécanisme, dont il créa le système et traça les règles.

Ces deux beaux génies, qui ne furent que de grands chef-d'œuvres dans leurs doctrines, se partagèrent, en le subjuguant, le plus brillant des siècles, et par lui tous les autres. La philosophie, abusée par les chimères du premier, enchaînée par les formules du second, marcha dans un abîme sans guide et sans but. Ne possédant plus de vérités, elle ne fut plus qu'une arène de disputes, où l'on ne songeait plus à s'entendre, mais à se terrasser sous la masse des mots et des sophismes.

Dans ce long cours d'erreurs, qui se succédaient

cédaient et se combattaient sans se détruire, on pouvait craindre que l'esprit humain, perdant sa vigueur avec sa clarté, ne fût plus capable, dans aucunes parties, de reconnaître le vrai, ni de s'élever à rien de grand. Mais il sait triompher même d'une mauvaise philosophie, quand l'avancement social favorise son essor. Toutes ces fausses notions, dont on avait formé la métaphysique et la logique artificielles, n'avaient pu anéantir la métaphysique et la logique de la nature, instrumens de tous les bons travaux et partage de tous les esprits éminens.

Il n'y eut que les sciences, qui exigent particulièrement une saine observation des choses et une excellente méthode de conduire son esprit, qui firent peu de progrès, chez les anciens; et encore, au milieu de ces longues et fondamentales erreurs dont ils les infectèrent, ils surent saisir une foule de vues justes et fécondes.

Mais, dans toutes les autres parties, l'esprit humain, acroissant son industrie par ses expériences, enfanta des prodiges. Par une bisarrerie remarquable, on ne pouvait s'aider de la philosophie, sans

s'égarer ; c'était dans les poètes, dans les orateurs, dans les ateliers même que l'on puisait des idées justes, des procédés simples, des connaissances solides ; les poètes, les orateurs, les artistes, les artisans, heureusement dominés par leur instinct, et ne pouvant plaire et servir que par la nature, ne s'étaient étudié qu'à la suivre ; les philosophes, en la méconnaissant dans leurs systêmes, n'avaient rien conservé de net et de sûr dans leurs idées. Faite pour tout éclairer, la philosophie ne servait plus qu'à tout gâter.

Une ambition mal dirigée l'avait corrompue chez les anciens ; ce fut la plus profonde ignorance qui la perdit chez les modernes. Les Grecs commencèrent par emprunter toutes leurs connaissances des Egyptiens ; mais, comme ils devinrent bientôt le plus éclairé et le plus ingénieux de tous les peuples, ils furent jaloux de perfectionner, au moins de changer ce qu'ils avaient appris ; et de là tant de doctrines nouvelles où ils signalèrent leur esprit d'invention.

Après ces grandes ténèbres dont les invasions des Barbares couvrirent l'Europe

entière, ces nouveaux peuples ne savaient rien, sinon qu'il avait existé des peuples savans, qu'ils ne pouvaient ni entendre, ni admirer, auxquels néanmoins ils vouèrent bientôt le culte le plus aveugle.

Cependant un seul objet nouveau absorbait toutes leurs pensées : c'était une religion récemment descendue du ciel, et qui paraissait leur avoir été accordée, comme pour les dédommager de tout ce qu'ils avaient perdu. Il n'y avait plus que les ministres de cette religion qui eussent conservé quelques vestiges des connaissances anciennes ; il était naturel qu'ils les appliquassent à l'étude de cette religion, quoique sa sainteté et sa simplicité repoussassent également cette funeste et monstrueuse alliance.

Les deux philosophes qui avaient régné dans la philosophie ancienne, par l'éclat de leur gloire et l'ascendant de leur génie, revinrent encore répandre leurs erreurs dans la théologie chrétienne. Platon et Aristote furent étudiés et cités comme des pères de l'église. Toutes ces confuses notions qu'ils avaient établies, ne servirent qu'à alimenter encore davantage cette fureur

avec laquelle des hommes ignorans disputaient sur des objets sacrés, et donnèrent naissance à la *scholastique*, qui a tout altéré dans les choses divines, et tout retardé dans les sciences humaines.

Comme elle formait la plus grande partie de l'instruction publique, ses funestes effets étaient sans exception et sans remède.

Ce ne fut que par des hasards infiniment rares que, pendant huit à neuf siècles, il se rencontra quelques esprits assez élevés, assez indépendans pour rentrer dans la raison, faire des découvertes et ouvrir de meilleures voies; et encore ces exemples étaient presque toujours perdus.

Il fallait, pour briser des chaînes si puissantes, un de ces hommes faits pour renverser des empires et en fonder. Descartes parut, et la révolution nécessaire arriva. Rien ne fut plus hardi que la marche de ce génie extraordinaire. Après avoir tout appris, il sentit qu'il n'avait fait que s'enfoncer dans l'erreur. Il osa faire la chose la plus naturelle, mais la plus difficile, douter pour connaître, examiner avant de prononcer. Il se fit un système du doute;

il l'étendit à tout et se créa une science nouvelle, toute tirée de son propre fond. Mais en abdiquant l'erreur avec ce courage, en embrassant la vérité avec cette ardeur, il ne put plier son esprit à la seule manière de la chercher; il imita, dans leur marche, ceux dont il avait su reconnaître la fausse science; entraîné par ses propres illusions, lors même qu'il secouait les préjugés anciens, satisfait de voir et de penser par lui seul, il songea moins à observer les phénomènes de la nature, qu'à en deviner les causes. Il fit donc à son tour des systêmes; ils étaient pleins de génie, et ils régnèrent; mais ils montraient un nouvel art de raisonner, et ils formèrent des esprits aussi libres et plus sages. Il avait de plus donné deux nouveaux moyens d'avancer et de réformer les sciences, en agrandissant les Mathématiques, et en les appliquant à l'étude de la nature.

Deux hommes vinrent, qui se partagèrent le domaine où Descartes avait édifié avec autant de grandeur que peu de solidité; ils mirent tous leurs soins à éviter ses fautes; et en cela même il a servi leur gloire plus qu'ils ne l'ont avoué. Ces deux

excellens génies ont fait l'usage le plus parfait de l'*analyse*, de l'*analogie*, de l'*expérience*, que Descartes avait tour-à-tour pratiquées et abandonnées.

Newton, sublime géomètre et sage physicien, mit une partie des forces de son esprit à bien recueillir les faits; l'autre, à les combiner avec la plus profonde justesse.

Locke, moins imposant peut-être aux yeux savans, mais plus utile au commun des esprits, renfermé dans l'étude de l'homme et de la société, est descendu dans le fond de notre ame, non pour en expliquer les mystères, mais pour en suivre et en développer toutes les opérations; il s'imposa, comme la seule règle de vérité, de tout écouter, de tout examiner dans lui-même, et surtout de ne rien ajouter à ce que son sens intime lui révélait. Par-là il fit sentir le vide de toutes les assertions présomptueuses; il donna aux notions les plus abstraites la certitude des choses senties; il fit connaître les bornes nécessaires de notre compréhension; et en même-tems il nous apprit l'art de la conduire dans les études les plus difficiles.

Enfin, l'un par la *Philosophie expéri-*

mentale, l'autre, par la *méthode analytique*, ont rectifié et assuré la marche des sciences, donné à l'esprit humain une plus grande aptitude aux découvertes, et une sauve-garde contre les erreurs.

Il est naturel aux écoles publiques de résister à tout ce qui est nouveau. Si par-là elles arrêtent le cours de certaines erreurs, elles retardent aussi bien des vérités. Au moment où ces deux grands hommes parurent, Aristote était détrôné dans nos universités; mais Descartes s'était établi à sa place, et il s'y maintenait avec toute la vigueur d'une conquête récente. Newton et Locke ne purent pénétrer de longtems dans les écoles; mais ils partagèrent d'abord les académies, et ils gagnèrent bientôt les esprits du premier ordre, ceux qui étaient faits pour entraîner leur siècle après eux. On vit s'élever tout à la fois, en Angleterre et en France, une nombreuse génération de grands écrivains dignes de recevoir et d'accroître l'heureuse lumière qui venait de se répandre sur les sciences. Je ne puis m'arrêter ici qu'aux métaphysiciens; et je nomme avec joie, à la tête de ceux-ci, un écrivain de notre nation, et avec d'autant plus

de zèle, qu'il n'a pas encore toute l'estime qu'il mérite ; soit que, toujours frivoles au milieu de nos connaissances, nous sachions peu admirer des talens tout fondés sur la raison, soit qu'il faille en chaque genre avoir ouvert une carrière, pour recevoir toute la gloire des grands travaux. Telle est cependant déja la réputation de l'abbé de Condillac, que tout le monde entend que c'est de lui que je parle.

Dans ses nombreux ouvrages, il a encore uni plus intimément l'art d'observer l'entendement à celui de le diriger ; en reprenant tous les principes de Locke, il les a corrigés, éclaircis, étendus ; il a ajouté un grand nombre de vérités non moins utiles ; toujours fidèle à ce grand principe qu'il a porté jusqu'à la dernière évidence, que toutes nos pensées ont commencé par une sensation, il en a tiré une méthode avec laquelle il ne peut rien entrer dans notre esprit que nous ne puissions démêler avec la plus grande netteté ; la perfection avec laquelle il pratique cette excellente méthode, dont il doit être regardé comme l'inventeur, par la simplicité à laquelle il l'a réduite, est sa meilleure manière de

l'enseigner. Il a peut-être moins que Locke de cette clarté qui tient à l'abondance des développemens et à la familiarité des explications ; mais il a infiniment plus de celle qui vient de l'enchaînement des objets, de la précision des idées, de la justesse des termes. On lui reprocherait en vain, comme écrivain, de manquer de sensibilité, d'imagination, et même de ce tact fin et délicat de l'esprit, qui sait saisir et présenter les objets d'une manière piquante ; la supériorité et l'exactitude de sa raison lui tiennent lieu de tout, et communiquent à son stile une sorte de force et de rapidité ; il est beau de justesse et de clarté ; et on le lit, sinon avec intérêt, du moins avec une continuelle satisfaction. Aucun autre peut-être n'a mieux prouvé jusqu'à quel point l'excellent esprit peut suppléer au talent. Par un bonheur singulier, le plus utile des métaphysiciens a été appelé à l'éducation d'un prince ; ce qui lui a donné le dessein de reprendre toutes ses pensées, pour les mettre à la portée d'un jeune homme à peine sorti de l'enfance ; de sorte que des ouvrages, difficiles à entendre de leur nature, ont acquis la facilité des ouvrages élémentaires.

Il commence à être regardé comme un auteur essentiel à étudier ; plusieurs jeunes gens ont pris ce parti, et des femmes même ; ils ne croient pas avoir rien fait de meilleur ; et on pourrait peut-être les reconnaître à quelque chose de plus net et de plus étendu dans leurs idées, leurs travaux et leur entretien.

Il appartient aux génies prédominans de s'élever au dessus de leur siècle ; mais ils ne peuvent l'entraîner par leurs impulsions, s'ils ne sont secondés par des circonstances très-favorables ; et telles étaient celles qui se rencontrèrent à l'époque où parurent ces écrivains régénérateurs.

Déja les beaux-arts étaient parvenus à la plus grande splendeur, parce que, tenant plus intimement aux passions qu'ils peignent et qu'ils imitent, ils étaient plus restés dans la direction de l'instinct naturel, heureuse source de tout ce qu'il y a de beau et de grand dans les créations de l'esprit humain ; en développant dans l'homme des sentimens plus nobles et plus délicats, ils avaient communiqué à ses pensées je ne sais quoi de plus juste et de plus élevé. L'imprimerie avait facilité ses études, et détruisait ses

préjugés, en rapprochant de chaque peuple les exemples et les leçons de tous les siècles ; il avait, pour ainsi dire, épuisé l'erreur, en s'agitant dans tant de vaines recherches, et il s'attachait plus vivement à la vérité qu'il apercevait dans une foule de découvertes récentes ; le passé lui faisait honte, le présent l'éclairait, l'avenir lui donnait de grandes espérances, qui ajoutaient à ses ressources ; il portait sur toutes les sciences une vue plus saine, et il les concevait dans un plan plus agrandi. Il ne lui manquait plus que de refaire l'instrument général de ses connaissances, et il en était devenu capable.

Aussi, si vous observez ce qui s'est passé depuis Locke et Newton dans toutes les sciences et chez presque toutes les nations, principalement en Angleterre et en France, vous y reconnaîtrez d'étonnans progrès et la plus notable révolution.

Plusieurs sciences se sont enrichies des plus belles découvertes ; d'autres ont rempli une partie des lacunes qui restaient dans leur système.

Presque toutes, en empruntant le secours de celles qui les avoisinent, sont parvenues

tout à la fois à reculer leurs bornes et à bien circonscrire leurs enceintes.

Les plus utiles études de la société, la législation, le commerce, les finances, se sont éclairées de cet esprit de discussion, dont je puis louer les services, sans en approuver les écarts. C'est lui qui a su dissiper les notions confuses, démêler les principes, créer des règles à la place des routines, simplifier l'examen des détails, poser des résultats, et tirer des théories solides de faits bien observés.

L'instruction, sur tous les objets, a plus de justesse, de précision, d'étendue. Examinez les principaux ouvrages de notre siècle, vous y verrez des mérites dont nos devanciers ne peuvent offrir de modèles, même dans des parties où ils conservent la supériorité du génie. Que pourraient-ils opposer, dans le genre de l'histoire, à *l'Introduction de l'Histoire de Charles-Quint*. à *l'Histoire générale de Voltaire*, *à la grandeur et décadence des romains ?* N'y sent-on pas que ces ouvrages ne pouvaient recevoir le mérite qui les distingue que de la Philosophie de ce siècle ? Combien d'autres beaux ouvrages attestent encore

son influence et ses bienfaits ! Comment aurait-on pu, avant que l'esprit humain eût commencé à marcher dans les nouvelles voies, analyser les principes de la société, comme ils le sont dans un grand nombre de livres, dont le *Gouvernement civil* de Locke a été le premier, et l'*Esprit des lois* le plus riche et le plus admirable ? Où pourrait-on trouver ailleurs un aussi beau système de la science humaine que celui que nous offre le *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie ? Autant de vues, d'observations sur le cœur de l'homme que dans l'*Emile* ?

Ajoutons encore que nous devons à l'esprit de notre siècle le précieux talent de savoir soulager l'esprit, dans les discussions les plus difficiles, par une ordonnance simple et grande, par une méthode sûre et facile, par un stile plus noble et plus intéressant.

Les beaux-arts eux-mêmes se sont enrichis de ce nouvel esprit ; il n'est point de grands talens qui n'en aient tiré de nouvelles beautés. Nous avons perfectionné le don de jouir par l'art de nous expliquer nos jouissances ; le goût s'étend aujourd'hui

par la rectitude de la raison. Quel homme d'un esprit éclairé et observateur pourrait me nier que ces progrès ne soient dus en grande partie à ceux que nous avons faits vers la saine Métaphysique et la bonne Logique?

A quoi tient donc un si heureux changement? Quels heureux efforts jusqu'alors impossibles, quelles grandes découvertes nouvelles a-t-on fait? C'est ici où l'on reconnaît bien l'éternelle loi des travaux et des succès de l'esprit humain. La nature, par les besoins qu'elle lui a donnés, développe ses facultés et les dirige d'une manière lente et sûre. Mais il ne sait pas toujours suivre la marche qu'elle lui indique, il s'énorgueillit dans ses premiers progrès; il l'abandonne, il veut aller plus vîte et atteindre plus haut qu'elle ne lui a permis; il se fait des règles qu'elle n'avoue pas; il la défigure par ses propres imaginations. Semblable à un voyageur obstiné à contredire son guide, il va d'égaremens en égaremens, jusqu'à ce que détrompé de ses fausses vues, fatigué de ses vaines tentatives, il sente la nécessité de se laisser conduire. Il vient un tems où l'esprit humain, quelqu'empire qu'aient eu

sur lui ses folles prétentions, est ramené aux simples inspirations de la nature. Il y revient avec une pleine soumission. On s'en aperçoit à la constance avec laquelle il l'embrasse, à la fidélité avec laquelle il l'interroge et lui obéit : c'est ce qu'on observe dans les arts, comme dans les sciences. Il est de notre nature d'entrer d'abord dans les bonnes voies, de nous en écarter et d'y revenir.

A l'époque de ce grand renouvellement dans la Métaphysique, nous n'avons fait que désapprendre l'erreur, nous déprévenir de ces notions qui affectaient de nous faire lire dans des choses impénétrables, fixer notre intelligence sur les seuls objets dont nous pouvons avoir des idées sûres. On a cherché l'art de saisir la vérité dans celui de l'observer ; on s'est fait un langage simple pour des idées nettes ; on a appris à les développer, en les étudiant mieux. On est revenu enfin à la pratique de l'analyse, par laquelle nous pouvons démêler tout ce que la nature communique à nos sens ; on a su l'étendre par un usage plus prudent de l'analogie ; et l'on a sans cesse étudié les résultats de l'un et de l'autre, pour en tirer

plus de lumières et éviter plus d'erreurs. En procédant comme l'enfant dans ses premières acquisitions, comme l'artisan dans ses plus grossiers travaux, on s'est trouvé dans la vraie Métaphysique.

Ainsi cette science, en se perfectionnant, a moins acquis des richesses que de la rectitude. Elle s'applique au fond de l'homme et de la nature ; mais il ne nous est presque rien donné de connaître dans ces abîmes : nous ne connaissons rien de la nature et de nous-mêmes que dans les rapports qui l'unissent à nous, et nous à elle. La perfection de cette science est de ne pas sortir de ses bornes ; elle peut, par la lumière qu'elle répand dans les autres sciences, raprocher plus d'objets de nos regards ; elle les agrandit, sans pouvoir s'étendre elle-même. Comme la Logique, dont elle est la source, elle est pour notre esprit le meilleur des instrumens et la moindre des possessions.

Ne confondons plus des choses qui sont devenues si différentes.

L'anoienne Métaphysique, perdue dans de vagues abstractions, mettant des mots à la place des choses, portant dans tout l'affirmation

l'affirmation et la dispute, marchant sans observation sur les faits, sans conviction dans les idées, ne pouvait avoir que de l'obscurité et de la présomption.

La nouvelle s'attache à ne rien sur-ajouter aux objets, mais à les démêler pour les bien connaître et les bien lier; à éclaircir toutes les notions pour en simplifier les signes; à aider la vérité à sortir des nuages qui la voilent; à instruire notre esprit à la reconnaître, la saisir, la féconder.

L'ancienne Métaphysique, détruisant dans notre esprit les procédés naturels, écartait nos raisonnemens de la justesse, comme nos recherches de la vérité; elle changeait la pénétration en subtilité, l'audace en folie, la constance en opiniâtreté; elle corrompait toute notre raison par un certain goût d'obscurité, par une habitude du faux, qui lui étaient nécessaires.

La nouvelle, ramenée à l'observation de la nature et au perfectionnement de l'instinct, fait contracter à notre esprit un heureux besoin de netteté, de justesse, de sagesse; elle n'ajoute à sa force, à son étendue que par un plus grand ordre dans ses connaissances, un art plus simple, plus

sûr et plus prompt dans ses opérations. Elle n'est enfin que la marche des hommes supérieurs réduite en art, autant que cela se peut.

La Métaphysique et la Logique, par les objets dont elles s'occupent maintenant et la manière dont on les traite, sont des connaissances usuelles, faciles, propres à tous les états, à tous les âges. On pourrait les définir l'art de se saisir des sujets qu'on examine, et d'y conduire son esprit. L'usage d'un tel art tient essentiellement à ces dons de la nature, qui composent les bons esprits; mais on peut l'acquérir, en réunissant les instructions que donnent ces sciences à la pratique des règles qu'elles établissent. On les apprend surtout dans un certain nombre des bons livres de ce siècle, où l'on en sent particulièrement les progrès; c'est là où on s'en pénètre, sans même s'en apercevoir; c'est par ces livres que se développe incessamment, dans tous les peuples éclairés, cet esprit de discussion qui fait tomber incessamment tous les préjugés, et rend communes des vérités qu'à peine autrefois pouvait-on entrevoir.

Si l'on considère ces sciences par tous les

objets auxquels elles peuvent s'appliquer, et tous les progrès qu'elles peuvent y amener, elles ne sont encore qu'à l'aurore de leurs beaux jours. Il est de leur destination d'analyser toutes nos facultés, toutes les opérations de notre esprit, d'étendre toutes les vérités, de détruire toutes les erreurs qui nuisent à cette double étude. Elles ont encore beaucoup à faire pour éclaircir, simplifier, compléter leurs principes. Il serait bien utile aussi de répandre sur leurs notions cet intérêt, qui peut seul retenir l'attention sur des idées toujours un peu difficiles à manier; et je crois qu'elles sont susceptibles de tout celui dont elles ont besoin; une foule de morceaux de nos grands écrivains l'ont déja heureusement prouvé.

N. B. *On a suivi et réuni dans ce discours, des principes et des notions, répandues pour la plupart dans les divers ouvrages de Condillac.*

PLAN

D'UN OUVRAGE

DE

MORALE ÉLÉMENTAIRE.

UN philosophe qui a agrandi la science qu'il avait particulièrement cultivée, qui a indiqué, dans les autres, des réformes sages et heureuses, en traçant pour les études publiques un plan de morale tout nouveau, (1) avait conçu, il y a déja longtems, l'idée d'extraire de la morale ses règles pratiques, de leur donner le développement le plus simple, de les rédiger dans le stile le plus familier; en un mot, il avait proposé un *Cathéchisme de Morale*.

Cette excellente idée n'a pas eu le sort de tant d'autres; elle est toujours restée présente à quelques bons esprits et à des ames assez vertueuses pour réaliser le bien qu'elles desirent. Il y a trois ans qu'un anonyme a

(1) M. d'Alembert, dans ses *Elémens de philosophie*.

Digitized by Google

fondé à l'Académie française un prix pour un ouvrage pareil, sous le titre de *Devoirs de l'Homme et du Citoyen.*

Nous n'avons besoin que d'interroger notre raison, que d'écouter notre conscience pour connaître nos devoirs. Mais quoique ce retour sur nous-mêmes n'exige ni de grands efforts, ni une grande pénétration, peu d'hommes cependant en sont capables ou s'en font une habitude. La plupart passent leur vie, ayant un sentiment confus, jamais une pleine connaissance de ce qui conduit à la vertu et au bonheur. Rien ne pourrait donc leur être meilleur que de recevoir dans leur jeunesse ces précieuses notions, que d'apprendre dans un livre ce qu'ils ne démêlent pas assez dans leur propre cœur. Ces principes de la vertu, si facilement adoptés par notre conscience, y resteraient gravés. A chaque instant, à chaque occasion, ils nous présenteraient notre devoir tout entier ; et le sentiment qui nous y porte en serait plus vif, parce que l'idée en serait plus nette.

On n'a pas encore assez réfléchi combien la gloire des écrits élémentaires et populaires serait douce et noble. Un livre qui

ajoute aux connaissances acquises, qui crée de nouvelles beautés dans les arts, frappant plus vivement les esprits éclairés, pour qui seuls il est fait, est la grande ambition du génie. Mais n'est-ce rien que de propager la science, de la perfectionner en la simplifiant, de devenir l'ami de la jeunesse, le bienfaiteur des intelligences communes, le premier guide de ceux qui sont destinés à ajouter à ce qu'ils ont appris? Et si l'ouvrage élémentaire et populaire, auquel ces hommes du premier ordre auraient consacré une partie de leur tems et de leurs talens, avait pour objet, comme celui-ci, de rendre les hommes meilleurs et plus heureux, quelle source de pures satisfactions, de délicieux souvenirs ! quel bonheur pour un écrivain de rencontrer quelquefois son livre parmi les meubles indigens des ateliers et des cabanes, et de pouvoir se dire à cette vue : qu'ailleurs on loue ou l'on déprécie mon talent ; ici, du moins, j'instruis et je console ; je fais pratiquer la vertu que je chéris; ces enfans qui étudient avec respect, avec attendrissement leurs devoirs dans mon livre, se sont peut-être informés de mon nom pour le bénir ; mes leçons ont pu con-

tribuer à leur ôter un vice, à leur donner une vertu ; et leur père, qui les leur enseigne, qui les consacre à leurs yeux par sa conduite, mêlera peut-être quelques-unes de mes paroles dans les saintes exhortations qu'il leur adressera au lit de la mort!

Mais, en sentant tous les avantages et l'intérêt de l'ouvrage expliqué par le programme de l'Académie, j'ai bientôt aperçu les difficultés et même les inconvéniens que présente son exécution.

Un code de *morale élémentaire et populaire* devrait être court, et très-simple dans les idées et dans le stile.

Cependant un bon code de morale a besoin de discussions sur les principes et de développemens dans les sentimens ; il exige par-là de l'étendue et de la sagacité ; et il ne peut être compris, sans une certaine application et quelques connaissances antérieures. Le peuple même, dans les nations très-éclairées et très-corrompues, où l'on sait jeter des doutes sur tous les points de la conduite, a besoin d'une morale raisonnée.

D'ailleurs, pourquoi se borner ici à l'instruction du peuple ? Les autres classes de la

société ont-elles moins besoin d'être formées à leurs devoirs? N'est-ce pas de leurs exemples que le peuple reçoit la confirmation de ce qu'on lui enseigne? On peut moins sur elles à cet égard; mais pourquoi négliger ce qu'on peut? Or, les devoirs des classes communes du peuple ne comprennent pas tous ceux des classes plus relevées. Ceux-ci demandent d'être plus démontrés, et souvent d'être appuyés sur d'autres motifs.

C'est surtout à l'éducation que le livre proposé devrait être approprié par le ton et les objets. Cependant ne serait-il pas encore très-utile qu'il pût être relu avec fruit dans les autres âges, et par conséquent qu'il n'eût pas de disproportion avec les manières de penser et de sentir que l'on a alors? Un pareil livre, s'il était bien fait, mériterait de n'être jamais dédaigné par un honnête homme, puisqu'il lui retracerait tout ce qu'il lui importe de ne jamais perdre de vue.

Pressé entre des vues presque contradictoires, j'ai reconnu avec satisfaction que, pour remplir les unes et les autres, il n'était pas nécessaire d'abandonner le plan proposé, mais seulement de l'étendre. J'ai donc pris le parti d'accomoder le même

sujet à la portée et aux besoins des différens âges, des différentes conditions, et de faire deux ouvrages ; l'un en principes et en développemens, l'autre en résultats et en simples énonciations.

Le premier doit former sur nos devoirs une instruction également nette et complète, les bien fixer et les bien démêler. Pour cela, il faut qu'il remonte à leurs principes; qu'il les cherche dans l'analyse de la nature humaine et de la constitution sociale; qu'il les suive dans la plupart de leurs applications; qu'en les saisissant ainsi dans leurs vraies sources, il les éclaire de toutes les explications qui peuvent les développer.

Mais s'il faut un ouvrage approfondi, afin que tout le système moral repose sur une bâse solide, et que les préjugés de l'ignorance et les sophismes des passions ne puissent en ébranler les règles, il faut en même tems qu'il n'ait rien d'hypothétique et d'abstrait, puisqu'il a un but pratique. Il faut le tirer uniquement de la raison générale, de ce qui est éclairci parmi les meilleurs philosophes, et le rapprocher, autant qu'il se pourra, des notions les plus familières. Ce serait ici une prétention également funeste

et coupable que celle de n'admettre que des idées à soi.

On se tromperait beaucoup, d'ailleurs, si l'on pensait que tout soit épuisé, même dans les objets les plus rebattus de la morale; il y reste encore beaucoup à apprendre, et beaucoup à rectifier. Au reste, la gloire de ce livre-ci est toute en utilité; et l'auteur doit tout sacrifier à ce but.

Nos devoirs naissent des différens rapports dans lesquels nous nous trouvons placés. C'est la raison qui observe ces rapports pour modifier nos devoirs d'après les changemens qui arrivent; c'est elle qui distingue nos devoirs, les mesure, nous en apprend les motifs et les effets, nous indique des moyens de vaincre les obstacles qui nous en détournent, les passions qui s'y refusent.

Mais avant de les connaître par notre raison, nous en sommes avertis par notre conscience. Un penchant naturel nous y porte, quand une affection désordonnée ne nous en écarte pas. C'est dans notre cœur qu'il faut toujours chercher nos devoirs: c'est là surtout qu'il faut les graver.

Observons donc ici de faire parler en-

Digitized by Google

semble la raison et le sentiment, de les étendre et de les fortifier l'un par l'autre.

Il n'y a que des cœurs et des esprits gâtés par une longue dépravation de mœurs, qui ignorent ou ne sentent plus les principaux devoirs de l'homme et du citoyen. Mais souvent, par la contradiction des institutions de la nature et de celles de la société, par le combat des opinions publiques avec notre raison, par tous les faux raisonnemens où nous induisent les passions des autres, et plus encore les nôtres, nous nous trouvons en plusieurs rencontres indécis sur ce qui est juste, sur ce qui est honnête; nous ne savons comment nous conduire de manière à ne mériter aucun reproche, à ne pas nous en faire à nous-mêmes. Il doit entrer dans le plan de ce livre d'offrir dans ce cas les connaissances et les règles dont la plupart des hommes ont besoin.

Cependant cet ouvrage serait sans fin, s'il voulait décider toutes les questions de la morale-pratique, que les circonstances peuvent faire naître; et comme les circonstances varient à chaque instant, il ne pourrait presque jamais décider ces questions d'une manière absolue. Il vaut mieux ne

s'arrêter qu'aux plus fréquentes dans les diverses relations, indiquer les principes et réveiller les sentimens avec lesquels chaque homme sera en état de bien juger et de bien faire dans tous les cas imprévus. En morale, comme dans les sciences, l'homme vaut mieux par le perfectionnement de ses facultés que par l'étendue de ses études.

Telles sont les vues dans lesquelles j'ai conçu ce premier ouvrage. Renfermé dans ses véritables bornes, s'il était d'ailleurs exécuté avec tout le talent qu'il exige, il pourrait être un livre d'éducation, non pas pour les enfans du peuple, mais dans les écoles publiques des autres citoyens. En effet, quoiqu'il exige des notions métaphysiques, qu'il emprunte quelques idées aux plus fins et aux plus vastes aperçus de la morale et de la politique, cependant au fond il ne traite que de choses que nous ne sentons tous les jours dans nous-mêmes, que nous voyons sans cesse autour de nous, et sur lesquelles notre continuel intérêt, en nous rendant plus attentifs, nous rend plus susceptibles d'une facile instruction.

Pour ne pas m'écarter de cet intéressant point de vue, j'ai toujours placé devant

moi un jeune homme doué du simple bon sens, et capable de suivre une chaîne d'idées. C'est à lui que j'expose ma pensée ; je la simplifie jusqu'à ce qu'il me paraisse qu'il peut la comprendre. Quelquefois seulement je suppose derrière lui un maître plus instruit et plus exercé à la discussion, qui lui explique ce qui, dans un livre, exigeait plus de précision que de développement, et le prépare, par quelques connaissances étrangères, à des idées et des expressions qui appartenaient trop à mon sujet, pour n'y être pas admises.

J'ai balancé longtems si je ne donnerais pas à cet ouvrage une forme dramatique ; c'est celle qu'on emploie ordinairement dans les livres d'éducation; elle a l'avantage pour les jeunes gens de frapper leur imagination, en leur montrant une scène, des personnages, des évènemens ; d'attacher leur attention par cet appareil, de rendre l'instruction plus vive par les émotions qu'elle y mêle. D'un autre côté, l'auteur trouve aussi son avantage à fondre ses idées dans une action. En sa qualité d'auteur et de philosophe, il se permettrait quelquefois de sortir de son sujet, ou de le trai-

ter sans trop d'égards pour ceux qui doivent le lire; mais, dans un plan dramatique, ce n'est plus lui qui parle : il cède la parole à un personnage, dont le caractère donné impose un ton à soutenir; cela exigé de plus grands efforts; et les efforts du talent amènent de plus grands succès. Il ne discute pas, il converse; par-là quelque chose de plus simple dans sa manière de concevoir les idées, de plus libre et de plus familier dans sa manière de les énoncer. L'auteur ne parle qu'à un lecteur inconnu et souvent indifférent; le personnage s'adresse à des gens qu'il aime ou qu'il hait, qu'il veut éclairer ou confondre; et cette passion fait sortir ses pensées avec plus d'abondance et de force, et précipite sa marche.

Mais en voulant porter dans mon sujet les avantages de la forme dramatique, j'ai vu qu'ils s'y changeaient en inconvéniens. Le principal mérite d'un ouvrage comme celui-ci, c'est le complément et l'enchaînement des idées; et comment les concilier avec les convenances d'une discussion par interlocuteurs? L'attention continuelle à les marquer, ne refroidirait-elle pas à chaque instant la scène? Et au lieu d'une ins-

Digitized by Google

truction plus intéressante, n'en aurait-on pas une plus imparfaite dans les idées et désagréable même par le mélange des deux manières?

Je crois que le plan dramatique est le meilleur, quand on a plus d'émotions à donner que d'idées à classer; quand on se borne à une seule grande vérité, que l'on veut considérer sous toutes ses faces; quand les choses que l'on a à dire ont besoin d'être relevées par des formes vives et imposantes. Mais laissons l'ordre méthodique à un ouvrage qui doit mettre dans leur vraie place une foule de vérités importantes; sachons nous contenter de l'intérêt propre à ces vérités. Un ouvrage qui présente aux hommes le tableau de leurs devoirs, a droit à leur attention par lui-même; et il peut déployer, pour leur plaire, toute l'éloquence de la raison et toute la variété de nos sentimens.

Si cet ouvrage n'était pas nécessaire et utile par son but particulier, il serait au moins, dans l'auteur, une heureuse préparation au second ouvrage plus élémentaire encore que j'ai annoncé.

On ne peut simplifier que la science dont on a bien approfondi le système; on ne

peut réduire que celle dont on possède bien toutes les parties. Il n'y a que des génies extraordinaires qui puissent avoir une marche plus accélérée ; et cela vient de ce qu'à la faveur de leur excellente organisation, ils passent si rapidement par cette instruction préliminaire, qu'eux-mêmes ne s'en aperçoivent pas. Toujours il est bon, toujours il est nécessaire d'embrasser le plus pour faire le moins, d'approfondir la théorie de la chose dont on ne veut que tracer la pratique.

Ce second ouvrage, particulièrement destiné à des hommes qui raisonnent moins, qui risquent plus de s'égarer par ignorance que par l'abus de leurs connaissances, doit donner peu d'explications, beaucoup de préceptes. Sans négliger ce qui fonde, ce qui modifie les devoirs, il doit les présenter en peu de mots ; il doit s'appuyer de ce qu'il y a de plus simple dans la raison, émouvoir le sentiment, se proportionner à des esprits qui ne comprennent pas tout, entraîner par je ne sais quelle précision impérieuse des esprits qui ont besoin d'être frappés vivement.

Si j'osais me féliciter de quelque chose dans

dans ce plan, ce serait d'avoir ainsi séparé ces deux objets. Je ne compte pas pour un de ses moindres avantages, celui de sauver de l'envie naturelle et peut-être de la nécessité de faire entrer dans l'un ce qui ne doit appartenir qu'à l'autre. Au moyen de la division que j'ai conçue, chaque chose viendra à son tour, et restera à sa place.

J'ai voulu rassembler ici toutes les espèces d'utilité. S'il y en a une grande à faire deux ouvrages sur ce sujet, il n'y en aurait pas une moindre à faire concourir ces deux ouvrages au plus grand effet l'un de l'autre. Pour leur donner ce mérite de plus, il suffit, en s'occupant essentiellement de leur but particulier, de les considérer aussi dans ce qu'ils ont de commun.

Le second ouvrage doit être un résultat du premier. Or, c'est dans un résultat que l'on saisit d'une manière plus vive et plus nette tout un sujet. Ce résultat doit contenir en préceptes ce qui a été dit dans le premier ouvrage en explications : les préceptes, en tournant vers la pratique les idées qu'ils offrent à méditer, doivent en augmenter l'impression, à peu près de la

même manière qu'on est plus frappé d'une bonne action que de l'exhortation qui nous y appelle.

Ce second ouvrage, traçant les vérités de la morale, pourra aussi disposer à en saisir de plus éloignées et de plus compliquées; disant ce qu'il faut faire, il invitera à en chercher les raisons; il pourra même développer, dans des esprits étrangers aux sciences et aux lettres cette intelligence des choses réfléchies et ce goût du beau moral, qui seront nécessaires pour profiter dans la lecture du premier ouvrage.

On voit que je m'écarte ici d'une des vues présentées dans le programme de l'Académie. Le programme demande que l'ouvrage soit assez simple, pour qu'il puisse servir à apprendre à lire à des enfans.

Il me semble qu'il n'est pas seulement difficile, mais absolument impossible de faire entendre même les premières règles de la morale à un enfant, qui en est encore à apprendre à lire; et il ne faut pas se proposer plus qu'on ne peut, de peur de manquer ce qu'on peut réellement. Presque tous nos devoirs tiennent à nos passions qu'ils doivent régler, à l'expérience de la vie de famille

Digitized by Google

et de celle du cours social où ils doivent nous guider. Ce n'est que par l'épreuve de ces sentimens et l'aperçu de ces rapports que la conscience s'éveille. Pour enseigner quelque chose à un enfant, il faut le prendre par les idées qu'il a déja acquises. Or, celles d'un enfant de cinq à six ans ne sont-elles pas trop bornées, trop éloignées de toutes les impressions qui nous disposent à l'intelligence de nos devoirs, pour permettre de le conduire à leur intime connaissance? Comment lui ferez-vous comprendre les devoirs d'un père, d'un époux, d'un ami et tous ceux du citoyen, lorsqu'il n'a encore en lui-même ni de quoi connaître ni de quoi sentir ce que c'est qu'un père, un époux, un ami, un citoyen? L'enfant peut à peine apercevoir ses propres devoirs; comment entendrait-il ceux d'un autre âge? D'ailleurs, il faudrait faire une langue uniquement fondée sur les idées que l'on peut avoir à cet âge; et que pourrait-on exprimer avec une langue si courte et si imparfaite? Un père, en causant avec son enfant, peut bien l'amener quelquefois à une conclusion morale et métaphysique; car il y a toujours un peu de métaphysique dans les notions

morales ; mais c'est par un long circuit où il a soin d'écarter tous les objets et d'éviter tous les mots au dessus de la pensée d'un enfant. S'il faut procéder ainsi pour expliquer toutes les règles de nos devoirs, nous aurons sur chacune un long discours à faire, dans lequel nous risquerons encore de n'être ni suivi, ni entendu. Laissons cette marche d'instruction, dont *les conversations d'Emilie* nous offrent un modèle parfait, aux talens des pères et des maîtres; laissons-leur la varier, suivant le plus ou moins d'avancement de leurs élèves. Pour nous, qui devons faire un livre qui puisse être entendu de tous, et qui apprenne tout ce qu'il importe tant de bien savoir, attendons que le tems soit venu pour parler ; laissons arriver les enfans à l'époque du commencement de la jeunesse ; c'est le tems où ils comprendront d'autant mieux nos leçons, qu'ils les goûteront davantage. Désabusons-nous des projets chimériques. Il n'y a pas un livre entièrement à la portée des enfans, il n'y en aura jamais. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse occuper utilement leur esprit sur des livres plus rapprochés d'eux ; et si un catéchisme de morale est bien fait, il sera

un des ouvrages qui leur conviendra le mieux. Mais ne nous flattons pas qu'ils l'entendent, dès qu'ils pourront le lire. Entreprendre un livre dans ce dessein, ce serait s'égarer soi-même, avant d'égarer l'enfant.

Les mêmes raisons qui m'ont éloigné de la forme dramatique dans le premier ouvrage, m'en ont détourné pour le second.

Il en est une, ce me semble, beaucoup plus appropriée à l'objet, c'est celle des *maximes et des sentences.*

Les sentences sont très-propres à faire saisir une pensée à des esprits peu exercés au raisonnement, quand elles n'expriment que des choses qui tiennent aux notions communes, à nos premiers sentimens, telles que les vérités morales. Elles imitent en un point les procédés de la science la plus précise; elles isolent une pensée de toutes celles qui l'avoisinent, pour l'offrir seule à l'intelligence, à la mémoire; elles lui donnent par cette unité d'objet, par cette briéveté d'énonciation, une énergie qui se perdrait par le dévelopement.

Le seul inconvénient qui paraisse à craindre dans ce stile, c'est la sécheresse. Mais la sécheresse appartient bien moins à l'em-

ploi des sentences qu'au génie des écrivains. Je n'en conseillerais pas l'usage à des hommes sans chaleur et sans imagination ; mais ces hommes doivent faire plus, ils doivent s'abstenir d'écrire sur la morale.

La forme des maximes que les moralistes ont souvent employée est susceptible de toutes les beautés du stile; beaucoup d'exemples l'ont prouvé. Le stile, dans un ouvrage pour le peuple et les jeunes gens, demande moins d'art, mais non pas moins de talent. Le peuple sent l'éloquence, puisqu'il sent la raison et la nature. Toutes les qualités de l'éloquence n'agissent pas sur lui; mais celles qui l'émeuvent sont les meilleures.

Un des principaux avantages des sentences dans ce livre, c'est d'être facilement retenues. Cet avantage doublerait encore, si elles étaient écrites en vers. Le vers, par son rithme, est mieux saisi de l'organe, qu'il flatte d'ailleurs par une harmonie plus sensible ; ce qui le grave mieux dans l'ame, toujours dépendante des sens. J'avoue que desirant faire cet ouvrage de mon mieux, j'en ai plus vivement senti le regret d'être privé du talent du poète. Je dis du poète, car il faudrait ici de ces vers pleins, plus

Digitized by Google

précis que la prose, parce qu'ils naissent d'efforts plus heureux. Les faiblesses et les longueurs du versificateur gâteraient plus cet ouvrage que la mesure poétique ne le servirait.

Il est une tournure particulière à donner aux Sentences, qui vaudra peut-être encore mieux que celle des vers, c'est celle du Proverbe.

Le Proverbe, par la naïveté des idées, la familiarité des expressions, paraît le langage de tous les tems, de toutes les nations; il semble dire ce que tout le monde a pensé et senti; il réunit à la douce persuasion des choses simples, l'autorité des choses antiques. Le peuple, dont les Proverbes sont la science et la sagesse, aime à recevoir l'instruction dans ce langage : il se plaît à les citer, à les entendre, à s'en autoriser et à leur obéir; car il y a cela de bon avec le peuple, qu'il ne reçoit pas des règles pour les discuter, mais pour les suivre.

Mais cette manière d'écrire demande un talent très-original, dont nous n'avons encore qu'un modèle. Je m'efforcerai d'en approcher autant que mon esprit pourra s'y prêter, et en évitant une servile imita-

tion ; c'est *la science du bon homme Richard*; livre aussi extraordinaire qu'utile, où l'esprit le plus fin et le plus juste se cache sous la bonhommie la plus aimable, et auquel il ne manque que d'avoir traité le sujet qui m'occupe.

Qui peut sentir le mérite de ce livre sans remarquer qu'il est une des premières productions littéraires de ces peuples qui prennent maintenant leur rang parmi les nations, et qui doivent dans peu occuper une si grande place dans l'histoire ; que l'auteur de cette espèce de création morale est en même tems celui d'une des plus illustres découvertes en physique ; qu'il a présidé à une grande révolution politique, et tracé les premières lois du Nouveau-Monde ! Que manquait-il à un homme consacré par tant de titres, que de venir allier les peuples les plus sages dans leur liberté avec la nation la plus distinguée par ses lumières, et de recueillir ces hommages qu'au milieu de nos vices et de notre gloire, nous aimons à prodiguer au génie étranger et à des vertus que nous ne connaissons plus ! Nous nous étions comme accoutumés à posséder cet auguste vieillard. Mais les bons citoyens

Digitized by Google

quittent leur pays pour le servir, et ils y retournent mourir. Honorons ce courageux patriotisme, et consolons nos regrets par la pensée de sa gloire. Francklin devait sa cendre à l'Amérique.

NOTE.

Une ébauche de l'ouvrage qui vient d'être expliqué, ou plutôt une première partie de cette ébauche, avait été envoyée à l'Académie, non pas pour entrer dans le concours, mais pour l'inviter à changer son programme.

Voici de quelle manière son directeur (M. Marmontel) exprima le jugement de l'Académie sur cette ébauche :

« Le prix destiné à un ouvrage élémentaire de morale n'est pas donné ; et l'Académie, en le réservant, croit devoir laisser aux gens de lettres encore l'espace de deux années pour méditer avec plus de loisir et traiter avec plus de soin un sujet de cette importance. Ainsi le nouveau concours est remis à l'année 1786, et les ouvrages y seront présentés avant le premier de mai de cette même année.

» Sans vouloir décourager ceux qui s'occupent de ce travail, l'Académie se croit obligée de les avertir de l'extrême difficulté dont il est, et de l'attention qu'il exige.

» De bons élémens de morale, d'une assez grande

simplicité, d'une clarté assez frappante pour être à l'usage des enfans, seront le chef-d'œuvre de l'analyse, de la méthode, de l'art de diviser, de définir, de développer les idées et de les circonscrire ; de les faire émaner d'une source commune, et se succéder l'une à l'autre dans l'ordre le plus naturel ; enfin, de l'art de les énoncer dans les termes les plus sensibles, les plus clairs et les plus précis.

» Deux conditions à remplir, selon l'énoncé du programme, sont, que l'ouvrage soit élémentaire, et soit en même tems l'extrait et comme la substance d'un traité de morale.

» En dire assez pour se faire entendre à des enfans, en dire assez pour ne laisser dans leur entendement aucune idée essentielle à éclaircir, à suppléer, aucun doute, aucun embarras dans la conception des principes, dans la liaison des conséquences, aucun nœud, aucune rupture dans le fil qu'on présente à leur faible raison, et qu'on peut bien appeler le fil du labyrinthe de la vie humaine ; première difficulté, qui seule étonnerait les meilleurs esprits.

» En même tems réduire ce développement au plus petit espace ; et d'un ample volume de méditations, exprimer comme la quintessence de la morale universelle, en observant que la précision et des idées et du langage n'ait rien de trop aride, et que la sécheresse des préceptes soit corrigée, tantôt par une image, tantôt par un exemple, quelquefois par un trait de sensibilité ; enfin, par le charme d'un stile agréablement animé : autre

Digitized by Google

condition qui, combinée avec la première, rendrait l'entreprise décourageante, si l'on n'était pas soutenu par un puissant motif de gloire, c'est-à-dire, d'utilité publique.

» Mais c'est du côté de la méthode qu'est la plus grande difficulté.

» En supposant même qu'on écrivit pour des hommes déja pourvus des notions communes, et à qui l'usage vulgaire de la langue fût familier, on serait encore à chaque pas interrompu, détourné de sa route par des idées accidentelles à éclaircir ou à rectifier; et l'on doit bien sentir que si l'on écrit pour des enfans, les obstacles se multiplient. On a de moins, il est vrai, l'embarras d'effacer de premières impressions; mais, dans la tête des enfans, si la place est encore si nette, c'est parce qu'elle est vide : leur intelligence neuve et libre est disposée à tout recevoir, mais elle manque de tout. Il est donc naturel aux enfans de se livrer à cette curiosité vague, inquiète et légère, qui prend le change à chaque idée nouvelle; et plus elle sera vive et prompte, plus elle aura besoin d'un guide sûr qui la retienne, la captive ou la remette sur la voie, dès qu'il la voit s'en écarter.

» Pour raisonner de morale avec Socrate, il eût fallu moins de méthode que pour en parler à un enfant; car au moins les détours du philosophe n'étaient qu'un cercle qui ramenait l'interlocuteur à son but; au lieu que les écarts de l'enfant n'aboutissent à rien, et nous égarent avec lui.

» C'est donc à l'enfant même, si c'est lui qui

interroge, qu'il faut avoir soin de prêter une logique naturelle; et si dans le dialogue on permet quelquefois que des difficultés incidentes le détournent du droit chemin, il faut que ces détours ressemblent aux sinuosités d'un sentier, qui n'allongent un peu la route que pour la rendre plus facile.

» C'est-là surtout ce que l'Académie a desiré dans le plus grand nombre des ouvrages mis au concours. Ce n'est pas seulement à développer les principes d'une saine morale que l'on doit s'appliquer, c'est encore à les exposer dans l'ordre le plus direct et le plus simple, et à faire de leur ensemble comme une espèce de chaîne dont un enfant puisse tenir dans ses mains les deux bouts, mesurer l'étendue et compter les anneaux.

» Mais quelque universelle et quelque répandue que soit la science de nos devoirs, tous les principes n'en sont pas si familiers et si pleinement éclaircis, qu'elle n'exige encore dans celui qui l'enseigne une raison très-mûre, et un discernement très-délicat et très-profond.

» Les caractères du bien et du mal, et non-seulement les grands traits, mais les nuances qui les distinguent; ce qui, dans les inclinations, dans les affections, dans les actions des hommes, est criminel, vicieux, déshonnête, méprisable et avilissant, punissable ou répréhensible; ce qui décèle la malice ou n'accuse que la faiblesse; ce qui doit inspirer de l'indignation ou seulement de la pitié; ce qui fait aimer la bonté, admirer la force de l'âme;

Digitized by Google

estimer la droiture, adorer la vertu; ce qui dans nos devoirs est de rigueur ou de bienséance; prescrit par la nature ou par l'opinion; la véritable et la fausse honte; la véritable et la fausse gloire; le vrai mérite, et ce qui n'en est que l'ombre; l'estime et la louange; le mépris et le blâme, pesés dans leur juste balance et sévèrement dispensés; toutes ces notions, dis-je, ont leur source dans les principes de la morale, et ces principes dérivent tous de la nature de l'homme, et de ses relations dans l'état de société.

» L'homme est né faible, indigent, timide, attaché à la vie, sensible à la douleur, assiégé de besoins, assailli de dangers, incapable de se suffire, desireux de jouir avec tranquillité des douceurs de son existence : de là tous ses devoirs; de là tous ses liens, depuis l'institution de cette première société domestique, de cette monarchie paternelle dont la nature fut la législatrice, jusqu'à cette grande confraternité qui embrasse tout le genre humain. Ainsi la Famille, la Cité, la Patrie, la Société universelle ont le même lien, le besoin réciproque et le bien de chacun dans l'intérêt de tous.

» Mais cette chaîne à développer n'est pas l'affaire de quelques jours, ni l'ouvrage d'une attention superficielle et rapide. Bossuet regardait un bon catéchisme religieux comme le chef-d'œuvre de la théologie; il n'entreprit le sien que passé l'âge de soixante ans. Un bon catéchisme de morale est au moins aussi difficile.

» Le pacte entre la société et l'individu libre, leurs

rapports si multipliés, leurs droits, leurs devoirs respectifs sont le sujet le plus épineux, le plus compliqué, le plus vaste, comme le plus intéressant où puisse s'exercer l'intelligence humaine ; et lorsqu'on aura bien compris que l'ouvrage dont il s'agit doit être le précis, le résultat de ce travail immense, on jugera que ce n'est pas seulement une médaille d'or, mais une très-grande réputation qui attend l'écrivain philosophe, de qui l'académie ou plutôt notre siècle aura reçu ce beau présent.

» C'est ce que nous a paru avoir senti l'auteur d'un ouvrage mis au concours, et que l'académie a jugé digne d'une mention honorable. Il a pour titre : *Les devoirs de l'homme et du citoyen*, et pour devise : *Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.* Cet ouvrage, qui n'est pas fini, et qui doit être le tableau raisonné des devoirs de l'homme dans tous les âges et dans les principales situations de la vie, n'était pas fait pour obtenir le prix ; l'auteur l'annonce dans sa préface : il est trop au dessus de la portée des enfans, à qui doit convenir l'ouvrage couronné ; mais il est le travail préliminaire dont nous parlons ; il est la première élaboration de ces idées principales, qui doivent en substance former l'ouvrage élémentaire.

» Dans ce travail (sur lequel l'auteur a voulu consulter l'académie, et lui soumettre, comme il le dit lui-même, ses vues et son plan,) tout n'est pas également bien. Il y a des longueurs et des négligences ; mais regardé comme un essai et comme un premier aperçu, il donne de l'ouvrage élémen-

Digitized by Google

taire qui doit le suivre, l'opinion la plus favorable; et plusieurs parties qui s'y font distinguer par la justesse, la clarté, la précision des idées, et par l'heureux choix de l'expression la plus simple et la plus sensible, annoncent un homme d'un excellent esprit, versé dans l'art de penser et d'écrire.

N. B. *On ne donne ici que quelques fragmens de cet essai, isolés les uns des autres, et travaillés avec plus de soin. Un grand nombre d'autres qui formaient un second cahier, se sont trouvés perdus, lorsque l'auteur a songé à les recueillir.*

AMOUR DE SOI-MÊME.

PAR la nature, l'homme est forcé de s'aimer et de chercher sans cesse son bien-être.

Ce sentiment, qui veille à sa conservation physique, est aussi au moral la source de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses actions.

Tout ce que ce sentiment lui inspire de conforme à sa fin doit donc être la règle unique de l'homme. Tout ce qui serait véritablement contraire à ce sentiment ne pourrait être un devoir pour lui, parce qu'il n'est point de devoir contraire à la nature.

Il ne faut donc chercher les devoirs de l'homme que dans ce qui convient à l'homme.

Quand on a fait cet examen, on voit avec une douce satisfaction qu'il n'y a rien de difficile, rien de rigoureux dans ses devoirs qui ne tende à son bonheur, qui n'ait été établi pour son bonheur.

La

La première chose que l'amour de nous-mêmes nous fait sentir, c'est notre faiblesse; la première chose qu'il nous fait apercevoir, ce sont les secours que nous pouvons tirer de notre union avec nos semblables; ainsi c'est lui qui a rassemblé les hommes, qui a établi et maintient la société.

La société est fondée sur une réciprocité de secours et sur une confusion d'intérêts.

Pour recueillir ses avantages, il faut porter ses charges; il faut mériter par nos services ceux que nous demandons aux autres. Par-là cet amour pour notre personne, ce sentiment constitutif de notre être, ce moteur continuel de toutes nos actions, se trouve naturellement amené à sortir de nous, à se répandre sur nos semblables, devenus des parties de nous-mêmes.

Si un homme se retirait dans ses propres intérêts, s'il se refusait à concourir à l'utilité commune, les autres refuseraient aussi de travailler pour son utilité particulière; il les avait pour amis, il les aurait pour ennemis.

Tout ce qu'il fait pour eux au contraire, en acquittant sa dette, maintient

l'union qui le protège, et lui revient en services et en attachement de leur part.

Cependant on voit presque tous les hommes occupés à faire leur bien aux dépens des autres; et chacun trouvant dans autrui cette même disposition, c'est à qui, dans la société, demandera plus et accordera moins.

Cela vient de ce que trop dominés par nos desirs et trop bornés dans nos vues, nous nous précipitons d'abord vers le bien réel ou apparent qui nous tente, sans examiner s'il en résulte un mal pour nos semblables, ou sans apercevoir que ce mal que nous faisons aux autres, doit retomber de quelque manière sur nous-mêmes; de ce que les passions nous poussant violemment vers leur objet, nous le voulons aux dépens de tout ce qui en peut arriver; cela vient encore de ce que la constitution sociale, qui devrait toujours tenir les hommes dans une mutuelle dépendance, dans une mutuelle bienveillance, dégénérant insensiblement de ses premiers principes, donne à quelques-uns les plus puissans moyens d'exister pour eux seuls et de tourner tout à leur profit; allume

dans les autres cette même envie ; et par-là les met tous dans une sorte d'état de guerre, au sein duquel les uns sont malheureux par ce qu'ils ont de trop et les autres par ce qui leur manque.

Mais rentrons dans nous-mêmes et observons bien notre intérêt, même au milieu des abus de la société ; et nous sentirons que la plus grande des erreurs de notre amour-propre, c'est d'oublier ce que nous devons à nos semblables ; nous reconnaîtrons que lorsque nos passions n'ont pas des objets avoués par la vertu, ou lorsqu'elles ne sont pas gouvernées par la raison, elles agitent notre cœur, sans le satisfaire ; qu'elles ont de longs tourmens et de courts plaisirs ; qu'elles ne donnent qu'un bonheur faux, lorsqu'elles en cherchent un illégitime : nous resterons convaincus qu'en vain les désordres de la société semblent affranchir les riches et les grands de tous services envers les autres, et inviter ceux-ci à se saisir par la fraude ou la violence des avantages dont ils sont privés.

Toujours est-il vrai que dans tous les momens, dans toutes les situations et pour tous les hommes, rien n'est plus funeste

que le crime, rien n'est plus utile que la vertu. Il arrive des tems et des occasions où les malheureux savent enfin se venger et punir leurs oppresseurs. Il est aussi une foule de choses où les grands ne peuvent plus rien, sans les secours et l'attachement de ceux qui rampent et gémissent autour d'eux. Pour les pauvres et les opprimés, ils font bien, tant qu'ils se bornent à revendiquer et à reconquérir leurs droits; mais ils ont tout à craindre et peu à gagner, quand ils renversent l'ordre véritable, quand ils violent les bons principes de la société. Si les lois ont encore quelque force dans un siècle et chez un peuple corrompus, c'est surtout contre eux; et à quoi les conduiraient leurs criminels efforts? à jouir dans de continuels dangers et souvent dans la honte, de ces biens qui ne donnent que des plaisirs factices, suivis de peines plus réelles.

Tel est effectivement le cœur de l'homme. L'amour de soi qui y domine, le force sans cesse de chercher son bien; mais il lui fait sentir aussi ce qui serait le mal de ces êtres semblables à lui, vers lesquels l'instinct naturel l'a appelé et auxquels il s'est uni. C'est pour cela que l'homme souscrit sans

Digitized by Google

cesse intérieurement à ces règles que sa raison lui a fait établir, pour concilier ce qui lui est bon avec ce qui est bon aux autres. Par-là il ne se trouve pas aveuglement livré à ses desirs ; il est encore soumis aux règles qu'il connaît et qu'il se sent capable d'observer. En jouissant de ses sensations, il est encore occupé à juger ses actions. Pour qu'il soit heureux, il faut qu'il reçoive tout à la fois du plaisir des choses extérieures qui agissent sur lui et de la satisfaction du jugement qu'il porte de lui-même. S'il n'y a pas d'accord entre les objets dont il a voulu se procurer la jouissance, et les règles suivant lesquelles il lui était permis de chercher et de posséder ces objets, il n'y a plus pour lui qu'un état qui ne peut être celui du bonheur ; car la peine y égale tout au moins le plaisir ; ce mécontentement intérieur ne laisse presque plus d'impression aux jouissances. De même que les nourritures les plus saines troublent et fatiguent l'organisation d'un corps mal disposé, de même toutes les délices de la vie s'altèrent et se corrompent dans une ame qui n'est pas digne de les sentir. Et ceci n'est point une idée systématique ; c'est une vérité empreinte

dans la conscience de chaque homme. Interrogeons notre cœur; il nous répondra qu'il suffit des plus faibles reproches de notre jugement intime, pour troubler tout notre bonheur.

Concluons donc qu'il nous importe, pour l'intérêt de nos plaisirs même, de rester toujours dans les voies de la vertu.

Remarquons encore que l'homme ayant des organes bornés, ne peut recevoir qu'un bonheur proportionné. Tous les plaisirs qui excèdent nos facultés ne sont plus sentis et même se changent en peines. Contentons-nous donc du bonheur réel, c'est-à-dire, de celui que notre nature nous permet. Or, celui-là est simple et communément à notre portée; il n'a pas besoin d'être pris sur celui des autres. C'est donc une folie, ainsi qu'un crime, de troubler l'ordre que les lois ont établi et celui que notre conscience nous retrace sans cesse, pour usurper plus que nous ne pouvons posséder.

Je le dis avec une pleine confiance, et sans crainte d'être démenti par tout homme qui aura conservé un esprit juste et un cœur sain; rien ne peut égaler les satisfactions de la vertu et les amertumes du vice.

Digitized by Google

Cherchez par-tout le plus haut degré de bonheur, vous ne le trouverez jamais que dans le cœur de l'homme de bien; cherchez le plus haut degré de malheur, vous le rencontrerez nécessairement dans le cœur du méchant.

Ne vous arrêtez pas aux apparences : il est de fausses joies qui cachent des supplices réels; il est des souffrances pleines de consolations. Considérez ce méchant dont les prospérités vous irritent! Sa gaîté ressemble plutôt aux transports de la folie, qu'à l'épanouissement d'une ame contente. Ses desirs insatiables sont toujours trompés ; ses jouissances, en le blâsant sur le plaisir, l'aiguisent pour la douleur; à chaque instant il s'élève du fond de son cœur, je ne sais quoi de sombre et de fâcheux, qui empoisonne tout. L'homme de bien peut éprouver de longues peines, de profondes et de vives douleurs; mais il est toujours une partie de son ame où règnent la force et la sérénité ; il se relève de tous les coups qui l'accablent; il jouit de sa pureté, de sa noblesse, de sa constance; il ne lui arrive rien d'heureux qui n'entre bien avant dans son cœur; rien de malheureux qu'il n'affaiblisse par son courage et sa patience.

J'ajouterai encore que plus le bonheur est troublé, moins il est réel. Or, je soutiens que les craintes, les remords, le mépris et l'horreur de soi-même, tout ce cortège de la méchanceté, répand plus de douleurs sur tous les dons de la fortune, et même sur toutes les faveurs de la nature, que tous les revers, toutes les traverses de la vie, ne peuvent en apporter à la vertu.

Voyons-nous tels que nous sommes, et félicitons-nous de nous trouver ainsi. Nous ne pouvons renoncer à l'amour de nous-mêmes; mais nous n'avons pas besoin de le vaincre, pour acquérir la puissance de nos devoirs, pour nous élever aux vertus les plus sublimes : ce sentiment même nous y conduit; plus il s'élance vers le vrai bonheur, plus il s'anoblit. Ne croyez pas que cet homme qui se dépouille pour les pauvres, qui immole sa vie au salut de son pays, qui aime mieux paraître coupable que de l'être en effet, ait fait un mauvais choix : il éprouve que la joie de la vertu vaut tous les sacrifices; il jouit de la vénération qui lui est due; quand il n'aurait que le noble témoignage qu'il se rend de lui-même, c'en serait assez; son propre cœur suffirait assez pour le

Digitized by Google

payer de tout. Dieu, qui a voulu que nous nous aimassions, qui a attaché à ce sentiment la conservation de notre existence, s'est offert lui-même à nos desirs, pour récompense de l'accomplissement de nos devoirs. Mais quand nous ne trouverions pas un aussi grand prix de la vertu dans une autre vie, nous devrions toujours l'embrasser comme le plus sûr et le plus puissant moyen de notre bonheur.

Résumons-en quelques maximes simples et évidentes ce qui vient d'être prouvé.

Plus l'homme se rend utile à ses semblables, plus il s'assure de leurs bienfaits et de leurs services.

Plus il leur nuit, plus il attire sur lui de maux et de dangers.

Plus il fait le bien, plus il jouit de lui-même.

Plus il place son bonheur dans celui des autres, plus il l'accroît et l'affermit.

Il est donc aussi vrai que la vertu naît de l'amour de nous-mêmes, bien entendu; qu'il l'est qu'elle ne pourrait nous rien prescrire de contraire à ce sentiment.

INFLUENCE

De la force et de l'adresse du corps, sur les qualités morales.

TOUT se tient dans la nature humaine; jamais les facultés morales ne seront mieux affermies que sur les qualités physiques.

Pour que l'homme puisse servir les autres, il faut qu'il trouve des forces dans son organisation. Pour qu'il leur soit bon, il faut que sa propre faiblesse ne concentre pas sur lui toutes ses pensées, tous ses soins; qu'une sorte d'exubérance dans ses avantages lui laisse quelque chose à communiquer à ses semblables.

Quand l'homme est fort et sain, il porte en lui-même une grande source de bonheur; quand il est heureux de son propre fonds, il se trouve au dessus de tous ces petits besoins qui nous retiennent dans nous-mêmes; il appartient aux autres; il existe pour eux et dans eux.

Considérez ces accidens si fréquens et si terribles qui entourent de la mort, non-seulement un homme, mais une famille,

Digitized by Google

une cité entière. Quel est celui qui affrontera un incendie, les vagues courroucées, un sol qui chancèle et se bouleverse, des animaux féroces abandonnés à leur fureur ? Est-ce le savant, qui connaît tant de choses, qui raisonnera à perte de vue sur ces dangers, lorsqu'ils seront passés? Est-ce l'homme à la mode, qui brille dans un salon par l'élégance de son vêtement et les saillies de son esprit? Non ; vos sauveurs, dans ce moment, sont couverts de bure, et souvent manquent de pain ; ils courent au péril, lorsque vous ne cherchez que des asiles ; ils deviennent des héros, lorsque vous ne savez pas être des hommes. Honorez donc le peuple, puisqu'il vous protège dans vos malheurs, comme il fournit à vos besoins. Si vous ne voulez pas rougir devant lui, osez l'imiter ; osez vous rendre capables des services que vous en recevez. Acquérez aussi, par de vigoureux exercices et par une vie frugale, cette force du corps d'où naît la confiance, qui fait tenter de grandes choses, et ce sang-froid intrépide qui sait se faire des ressources de tous les hasards.

L'homme a beau être sain et fort, il est

né pour souffrir; et les révolutions du tempérament, les crises des différens âges, tous les malheurs de la vie peuvent, d'un moment à l'autre, le livrer à de longues douleurs, à d'horribles tourmens. Il faut donc, en éloignant de lui les maladies par tout ce qui maintient la santé, le rendre capable de leur résister au physique, et de dompter au moral leur influence sur l'ame et l'esprit.

L'enfance est un âge délicat et faible qui demande des ménagemens; mais dès que le corps a acquis de la consistance, ne craignez pas de la fatiguer par les travaux et la peine; faites-lui honte de ses cris, de ses peurs; apprenez-lui à braver des dangers et des souffrances, qui d'abord la font frémir.

Pour vaincre les maux auxquels l'homme est condamné, il lui suffit de sentir ses forces par sa santé, et de les acroître par ses luttes avec la douleur; mais pour braver tous les périls dont la vie est semée, et surtout pour tenter ces hasardeuses entreprises qui prouvent la vertu et obtiennent de la gloire, il faut qu'il joigne *l'adresse* à la *force*.

Digitized by Google

L'adresse tient à la fois des facultés de l'ame et du corps. La promptitude et la justesse des jugemens servent à indiquer les mouvemens qui conviennent; et l'exercice assouplit le corps à tous ces mouvemens. L'adresse sait à la fois suppléer à la force et la doubler ; c'est par elle que l'homme a l'empire de la nature ; elle le rend capable de tout.

Mais il y a deux sortes d'adresse. Parlons d'abord de celle qui n'est employée qu'à des choses futiles, qui n'exerce pas les forces, ne déploie pas les organes, n'a d'autre but que d'amuser nonchalamment, et quelquefois de faire stupidement applaudir celui qui l'a acquise : l'extraordinaire en ce genre peut seul obtenir grace et mériter quelqu'attention.

La véritable et noble adresse de l'homme est celle qui le rend capable d'échapper à tous les périls qui peuvent le menacer ; d'exécuter avec succès ce qu'il entreprend avec audace ; celle qui lui donne à chaque instant les moyens de rendre de grands services à lui-même et aux autres.

Combien nous différons ici des anciens peuples ! Ils avaient mis en honneur tous

les exercices du corps; ils en faisaient la bâse du mérite et de la beauté de l'homme. Les enfans étaient élevés dans des gymnases où ils apprenaient tout ce qui peut développer la *force* et *l'adresse* du corps; nul homme, nulle espèce de talent n'était dispensé de ces avantages; ils étaient nécessaires à l'artisan comme au soldat, au magistrat comme au capitaine, au philosophe comme à l'athlète.

Cela tenait particulièrement à ce que les anciens n'avaient pas renfermé les citoyens dans différentes professions, ou plutôt à ce qu'ils étaient tous également appelés aux deux fonctions qui constituent le citoyen; la défense de la patrie, et la discussion de ses affaires; ils passaient continuellement de la place publique au champ de bataille, du sénat à l'armée.

Chez nous, au contraire, les professions qui exigent les exercices du corps sont séparées de celles qui demandent la culture de l'esprit. Longtems les guerriers ont cru de leur honneur d'être ignorans; et aujourd'hui encore, les hommes voués à l'étude et aux lois se croient dispensés des exercices du corps, et même s'en feraient

Digitized by Google

un sujet de reproche. Il y a plus; tout est séparé à cet égard jusques dans les classes du peuple. Il y a des métiers sédentaires, qui rendent les hommes aussi faibles qu'une vie molle et voluptueuse; et ceux qui ont de la *force* et de *l'adresse* n'ont pas celles qui conviennent à un homme, mais uniquement celles qui sont nécessaires dans leur métier.

D'un autre côté, les qualités de l'esprit, qui sont en effet plus recommandables, puisqu'elles sont plus difficiles et plus rares, mais qui sont moins nécessaires et moins utiles au grand nombre, ont usurpé tous les avantages; et les seuls exercices du corps qui soient encore vraiment en honneur, sont ceux qui nous façonnent à ce qu'on appelle les *grâces de la société*, ces grâces souvent tout opposées à celles de la nature, qui naissent d'un emploi facile, heureux et noble de nos *forces*.

Les gouvernemens et les familles qui connaîtront encore le plus précieux avantage et la dignité de l'homme, reviendront, dans leurs principes d'éducation, aux exemples des anciens. La *force* et l'*adresse* du corps nous conduisent à la qualité la

plus nécessaire dans la vie et la plus honorable, le courage.

Quels sont les animaux qui ont reçu de la nature ce noble avantage ? Ce sont ceux qu'elle a doués d'organes souples et forts. Nous, à qui elle a accordé de faire de nous-mêmes presque tout ce que nous voulons, imitons son procédé ; rendons-nous forts et adroits, comme les animaux qu'elle a créés courageux.

Voyez combien de souffrances, combien de périls dans notre vie ! Rendons-nous donc capables de les soutenir, de les mépriser, de rester fermes au milieu de tous leurs assauts.

Je sais que le courage d'une espèce n'est pas celui d'une autre ; que tel homme, que l'honneur fixe intrépidement dans la tranchée, crie, comme un enfant, dans une attaque de goutte, et meurt dans une fièvre avec les craintes et la désolation d'une femme.

Je sais encore qu'il y a loin de cette *force* qui nous fait braver les douleurs ou triompher des périls, à celle qui nous soutient dans un renversement de fortune, dans la perte de la gloire, dans les perfidies des hommes ;

hommes; qui nous empêche de jamais nous abandonner nous-mêmes, et surtout de rien faire qui soit indigne de nous. Mais si le premier courage ne s'élève pas nécessairement au second, il nous y prépare. Cette *force* que nous sentons en nous peut nous soutenir dans les généreux mouvemens de notre ame; elle nous autorise à embrasser des principes fermes, et nous permet de nous fixer dans de grandes résolutions. Il dépend beaucoup de nous de changer en constance morale cette vigueur physique.

C'est donc une grande disposition aux devoirs de l'homme et du citoyen, que de joindre à une santé maintenue par la tempérance et le travail, cette *force* et cette *adresse* du corps, qui nous tiennent toujours armés contre tout ce qui nous menace, entretiennent et affermissent en nous le courage physique et moral, sans lequel l'homme n'est bon ni pour lui, ni pour les autres.

ENFANCE.

Droits et devoirs de cet âge.

L'ENFANCE est ce tems de la vie où le corps de l'homme sort de sa première faiblesse, pour arriver progressivement à cet état où ses forces, devenant en proportion avec ses besoins, il pourrait être abandonné à lui-même, si sa raison était déja assez mûre pour le garantir des dangers, comme ses forces le mettent au dessus des besoins.

L'enfance varie suivant le développement physique et moral des individus; les uns en sont déja sortis au même âge où d'autres paraissent destinés à y rester encore longtems; mais communément l'état de l'enfance, tel que je l'entends ici, dure jusqu'à dix ans pour les filles, jusqu'à douze pour les garçons.

C'est l'âge où la vie est le plus attaquée, mais où elle est la plus douce. Peu de peines sont vives, parce que la réflexion n'y intervient pas. Aucunes ne sont profondes;

le moindre changement les soulage; chaque objet nouveau les dissipe; et l'ame les oublie, dès qu'elle ne les sent plus. Les plaisirs y sont aussi moins sentis; mais ils y sont de tous les momens; chaque action des organes est une acquisition, un épanouissement de l'existence.

L'homme, à cet âge, n'existe encore que pour lui-même. Il n'est encore rien pour sa famille et pour la société; mais déja tout se prépare en lui, ses vices, ses vertus, ses qualités utiles ou funestes, son bonheur ou son malheur. Il faut donc, dès cet âge, étudier l'homme et le former à la vertu.

L'enfant, manquant de force et de raison, ne peut avoir des devoirs; mais on en a envers lui; ce sont ses droits.

Il ne connaît pas encore ses intérêts; il ne sait pas diriger ses penchans.

Ses intérêts sont confiés à ceux qui le gouvernent. Ses penchans dépendent beaucoup d'eux. C'est donc à eux que nous devons adresser tout ce que nous avons à dire sur l'*enfance*.

Présentons-leur tous ses droits.

Droits des Enfans sur leurs Pères et Mères.

Il n'est point de pères qui se refusent à élever leurs enfans, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes dépourvus de tous les moyens de la subsistance; et alors ils méritent plus de pitié que de reproches; ou bien ce sont des êtres nés féroces ou dénaturés par l'égoïsme, à qui leurs enfans sont heureux d'échapper.

Mais tous les pères sentent-ils bien, ou se souviennent-ils sans cesse qu'ils doivent encore tout faire pour le bonheur de leurs enfans? que c'est-là une obligation qu'ils ont contractée envers eux, en leur donnant le jour? Savent-ils qu'ils leur doivent de ne les faire souffrir ni par leur humeur, ni par leurs passions? qu'ils ne doivent jamais leur être injustes? qu'ils ne doivent même leur être sévères et durs, qu'autant qu'ils n'ont pas de moyens plus doux de les rappeler ou de les retenir dans le devoir? Savent-ils ou se souviennent-ils sans cesse qu'ils ne doivent plus se permettre des plaisirs capables de nuire aux mœurs ou à la fortune de leurs enfans? qu'ils ne doivent

plus former de plans et de desseins, dont leurs enfans ne soient les objets? qu'ils doivent leur immoler tout, jusqu'à leur propre bonheur?

La loi n'impose point aux pères des devoirs si étendus; mais la loi ne peut ordonner tout ce qui est bien; elle se borne même à ne réprimer dans les maux que ceux qui entraîneraient un trop grand désordre. Ces devoirs n'en sont pas moins sacrés; ils naissent des premiers sentimens de la nature; et dans tous les tems, dans tous les pays, de nombreux exemples ont prouvé que ces devoirs étaient assez faciles au cœur de l'homme, pour qu'il n'ait pas d'excuse, quand il ne les remplit pas. Il faut qu'une nation soit déja bien corrompue, pour que l'on y voie tomber entièrement les sollicitudes et le dévouement de la tendresse paternelle. Ce sont même les dernières vertus qui restent dans une nation pareille. On y voit encore plus de bons pères que de bons citoyens ou de gens d'un honneur intact. C'est que la nature s'est admirablement servi de l'amour de soi, pour en former la tendresse paternelle. Un père se trouve naturellement conduit à

s'approprier toute l'existence de son fils, à jouir dans son fils, parce qu'il revit dans lui.

Droits des Enfans sur leur famille.

Au défaut des père et mère, ou dans leur impuissance, la famille doit aux enfans la nourriture et l'éducation.

Ce devoir de la famille est fondé tout à la fois sur les sentimens de la nature et sur la constitution que l'état de famille a reçue dans la société.

Il n'y a dans les familles que les pères et les enfans qui soient unis par la communication de la vie, d'où résulte cet irrésistible attachement, que l'on peut appeler une loi de la nature, laquelle ne permet pas à un père et à une mère de se séparer de leur enfant, de l'abandonner ni à ses besoins dans le premier âge, ni à son imprudence dans le second; et, par un juste retour, retient l'enfant auprès de ses père et mère, ou l'y ramène, lors même qu'il n'a plus besoin d'eux; le soumet à eux par reconnaissance, après qu'il est devenu libre par ses forces et sa raison, et leur obtient de sa part, dans les infirmités de la

vieillesse, les soins et les secours, qu'ils lui ont donnés dans la faiblesse de son enfance.

C'est de ce vif et profond attachement que sortent tous les liens, qui unissent les membres de la famille. Nous avons reçu le jour du même père, de la même mère; nous en avons reçu l'éducation; nous en sommes tous chéris, et nous les chérissons ensemble; nous nous retrouvons sans cesse dans ces objets communs de nos affections, de notre reconnaissance: nous devons donc nous aimer tous en eux.

Ces motifs d'intérêt et d'union ajoutent une nouvelle force à cette espèce d'instinct, qui attire l'un vers l'autre des êtres qui ne peuvent se voir sans sentir qu'ils s'appartiennent, puisque le même sang coule dans leurs veines.

Nos aïeux ont été, à l'égard de notre père, ce que celui-ci est pour nous; nous devons les aimer, en quelque sorte, comme les auteurs de nos jours, puisque c'est d'eux que notre père a reçu la vie qu'il nous a donnée; nous devons acquitter envers eux la reconnaissance paternelle avec la nôtre, par les mêmes sentimens d'affection et de respect.

Les frères de nos père et mère sont aussi les fils des ces aïeux, à qui remonte l'origine de notre existence ; ils doivent par-là avoir part à cette tendre vénération que nous avons pour notre père et pour nos aïeux. Ils sont aussi avec notre père ce que nous sommes entre nous : ce rapport doit nous les rendre encore plus chers.

Enfin, les fils des frères de nos père et mère doivent hériter des affections que nous avons pour ceux-ci, et être associés à l'amitié que nous nous portons entre nous.

C'est ainsi que du plus indestructible des attachemens, naissent et se distribuent, en remontant et en descendant, toutes les affections qui embrassent les divers membres de la famille.

La conséquence et la preuve de l'attachement, ce sont les services. Qui a une raison pour aimer, en a une pour servir ; qui ne sert pas ceux qu'il aime, ne les aime pas véritablement. Venez donc au secours de vos parens, puisque vous devez les aimer.

Je dirai plus : quand même vous ne les aimeriez pas, vous devriez encore leur être bons et utiles. L'attachement est libre de

sa nature; le cœur va où il est attiré, ne demeure qu'où il se plaît; et les liens du sang ne supposent pas toutes les convenances personnelles.

Mais l'attachement entre les membres d'une même famille est, en quelque sorte, commandé par les rapports où ils sont ensemble. Son charme et son bonheur peuvent y manquer ou cesser; les procédés y doivent rester. Il faut dédommager nos parens de l'affection tendre et intime à laquelle la nature nous appelait envers eux, par tous les bienfaits et les services que cette affection même pourrait inspirer.

J'ai dit, en second lieu, que l'obligation de nourrir et d'élever les enfans d'un parent mort ou tombé dans la pauvreté, était encore fondée sur la constitution civile des familles.

Elles ont, dans l'état, une existence séparée, et leurs membres en tirent des droits et des intérêts particuliers. Les successions y sont dévolues, suivant un ordre établi par la loi. Chacun d'eux a son honneur propre; mais il participe aussi à la gloire et aux distinctions de sa race, auxquelles il peut lui-même ajouter ou retrancher.

Par-tout où il y a des avantages, il y a des charges. Par la raison que je puis profiter des successions qui arrivent dans ma famille, je dois soulager l'indigence de mes pauvres parens; par la raison que leur conduite peut honorer ou déshonorer ma famille, il m'importe qu'ils soient capables de développer leurs talens, d'acquérir des vertus, d'échapper aux mauvais principes et aux mauvaises mœurs.

Mais en mettant à part ici l'intérêt de la famille, en ne considérant que son devoir, faut-il, pour qu'il ait lieu, que les membres à qui l'on propose de se charger d'enfans orphelins, aient déja quelque chose à acquitter? qu'un avantage ait précédé le service qu'on leur demande ou doive le suivre? La compensation ici suit des règles moins exactes. Les devoirs, qui naissent de l'attachement, doivent se mesurer dans une proportion moins rigoureuse, que ceux qui ne sont fondés que sur des conventions. La constitution des familles est que les parens soient les uns pour les autres une source d'avantages: ils doivent donc être aussi les uns pour les autres une source de services.

Telle est la règle qui leur convient. Dans

Digitized by Google

cet échange continuel qui se fait entr'eux, ce qui ne se paie pas dans un tems, se paie dans un autre; ce qui ne se paie pas sous une forme, s'acquitte d'une autre manière. Vous recueillez aujourd'hui les enfans d'un oncle, d'un frère, d'un cousin; ils n'ont pas de fortune à attendre qui puisse revenir à vos enfans, et vous dédommager, dans vos descendans, de ce que vont vous coûter leur éducation et leur entretien; mais peut-être avez-vous hérité d'une part de succession que la volonté plus juste d'un testateur ou la disposition plus équitable de la loi devait faire tomber à leur père ou à leur mère. Peut-être ceux-ci ont-ils honoré votre famille par leur mérite, ou l'ont-ils servie par leur faveur; peut-être ont-ils eu pour vous, dans des occasions d'un autre genre, des procédés très-généreux et très-utiles.

Il est possible que, tout au contraire, vous ayez eu à souffrir ou à rougir de leur conduite, et à réparer leurs fautes: eh bien! ce seront ces enfans eux-mêmes, dont vous allez prendre soin, qui s'acquitteront de quelques manières, ou envers vous, ou envers les vôtres: que sais-je? peut-être le service que vous allez rendre, le bon exemple

Digitized by Google

que vous allez suivre ou donner dans votre famille, s'y transmettra comme une tradition honorable, comme un titre de reconnaissance, qui vous y préparera un jour de grandes ressources dans de grands malheurs.

En général, lorsque nous faisons le bien; n'en cherchons pas de si près la récompense. Confions-la au hasard des évènemens; il n'est ni une plus douce, ni même une plus utile façon de tenter le sort. Tout service sage et généreux trouve son prix tôt ou tard; toute bonne action tourne à bien. Examinez la vie des gens bienfaisans; rapprochez les accidens de leur fortune, vous y verrez presque toujours qu'il est résulté quelque chose d'avantageux de ce qu'ils ont fait de meilleur.

Ce devoir est trop noble, trop important, pour qu'on ne le remplisse pas dans toute son étendue et dans la vraie proportion de ses facultés.

Vous pouvez vous borner à faire la charité à de pauvres étrangers; mais à vos parens, vous devez le sort qui convient à leur état; vous leur devez tous les moyens de rentrer dans les avantages que leur infortune seule leur enlève. Mais surtout

Digitized by Google

mettez dans un si beau devoir des formes qui en soient dignes. Les formes du bienfait en sont toujours la partie la mieux sentie. Puisque vous adoptez ces enfans par vos secours, adoptez-les aussi par vos soins, par vos égards, par votre tendresse. Pauvres et délaissés, qu'ils en soient plus sacrés, plus touchans pour vous. Pourriez-vous appesantir sur l'enfance une destinée qu'elle ne connaît pas encore? tromper sa naïve confiance, qui oserait beaucoup espérer, parce qu'elle aimerait à tout devoir! humilier le malheur, et faire répandre des larmes sur le pain que vous donnez! A qui feriez-vous plus de tort qu'à vous-même par une si basse conduite? En faisant le bien, vous vous déshonorez encore; vous retranchez de leur affection tout ce que vous ne donnez pas à leur bonheur; vous les dégagez, autant qu'il est en vous, de la reconnaissance. Eh! qui sont cependant ces êtres que vous servez ainsi avec outrage? Ils vous appartiennent par les liens du sang; ils sont nés dans l'association où vous vivez; ils sont vos égaux par la naissance; ils ne sont séparés de vous que par le malheur! Mais le malheur, dans les familles,

va d'une branche à l'autre ; aujourd'hui c'est leur tour, demain ce sera le vôtre ou celui de vos enfans. Hommes, qui que vous soyez, faites le bien, pendant que vous en avez le pouvoir, et surtout ne souillez jamais votre bienfait par le reproche et la dureté. C'est mêler, sans profit, le vice à la vertu. Hélas ! tôt ou tard les jours de l'affliction viennent, ces jours où l'on ne peut s'appuyer que sur les cœurs que l'on a gagnés !

Droits des Enfans sur la société.

Quelqu'un doit la nourriture et l'éducation à des enfans pauvres et orphelins ; si ce n'est pas leur famille, ou si leur famille n'a pas les moyens de remplir ce devoir ; c'est l'état.

Les pays les plus sages et les plus heureux furent ceux où les lois avaient senti qu'elles ne pouvaient mener les hommes au but où elles les dirigeaient, que par les mœurs publiqués. Or, c'est dès notre *enfance*, et ensuite dans notre jeunesse, que nous pouvons recevoir, comme les règles éternelles de notre vie, les mœurs qui conviennent au pays où nous vivons.

Si les enfans ne sont plus ainsi adoptés par la patrie; si elle consent qu'ils soient élevés au gré et sous la direction de chaque famille, elle doit au moins veiller à ce que l'éducation qu'ils reçoivent soit propre à former des gens de bien, de bons citoyens, des hommes utiles à son bonheur et à sa gloire; elle doit pourvoir à l'éducation des enfans qui n'ont point de famille, ou de ceux qui seraient exposés à n'en recevoir qu'une mauvaise dans leur famille.

Tout le monde conçoit en ceci l'intérêt de la société. Il est si évident et si pressant, qu'on n'imagine pas qu'il ait pu être abandonné, au point qu'il l'est aujourd'hui presque dans toute l'Europe.

Mais quand on traite un objet si important, il ne faut pas uniquement présenter à la société son intérêt; il faut encore lui parler de son devoir, quoique le devoir soit toujours moins fort et moins écouté que l'intérêt. Ne trahissons jamais la cause du peuple; disons tous ses droits, comme ses obligations.

Nous aurons, dans un autre livre, à développer la constitution sociale; mais nous pouvons déja en poser ici une des règles les

plus essentielles ; c'est que l'état a des obligations envers le citoyen, avant que le citoyen en ait avec l'état. Lorsqu'un citoyen naît, il naît dans la société toute formée ; elle s'empare de lui, dans l'espérance des services qu'il pourra lui rendre ; mais, pour qu'elle se l'approprie légitimement, il faut que ce soit par les services dont elle le prévient, afin qu'au moment de ses forces, il se trouve déja lié par la reconnaissance.

Cela doit encore être ainsi par une autre raison ; c'est que la société est puissante et qu'il est faible, et qu'il est de l'ordre naturel et politique que le faible soit protégé par le fort. Voilà des enfans pauvres et orphelins : qui pourvoira à la subsistance qui leur est due, puisqu'ils sont hommes, si ce n'est la société, qui, comme protectrice de tous les biens qui couvrent la terre, a droit d'en obtenir une portion, pour la donner à ceux qui manquent des premiers moyens de l'existence ? Qui leur doit l'éducation, sans laquelle ils ne peuvent se rendre utiles et recommandables, si ce n'est la société, qui va bientôt leur demander les services qu'elle peut en attendre ?

Droits

Droits des Enfans à la protection et à la bienveillance de tous les hommes.

En suivant les droits de l'enfance, nous les voyons s'étendre jusques sur tous les hommes. Tous peuvent lui faire du bien, et ils lui doivent tout le bien qu'ils peuvent lui faire. Sa faiblesse la met à la merci de tous ceux qui l'environnent, et l'expose à une foule de dangers ; elle appelle par-là la protection. La simplicité et la candeur de ses sentimens, sa gaîté si vraie, les espérances qu'elle donne, les souvenirs qu'elle rappelle, tout en elle sollicite la bienveillance ; et sa flexibilité à toutes les impressions fait dépendre sa destinée des bons ou des mauvais exemples qu'elle reçoit. Malheur à celui qui n'éprouve pas pour l'*enfance* ces sentimens ! Il y a quelque chose de méchant et de farouche dans son ame. Malheur aussi à ceux qui, les éprouvant dans leur cœur, ne les montrent pas dans leurs actions ! Tout homme vraiment vertueux est sans cesse occupé à ennoblir sa vie des meilleurs mouvemens de son ame ; et il ajoute à ces devoirs tout ce qu'une conscience généreuse et délicate lui inspire.

Il se regardera, dans tous les momens et dans toutes les occasions, comme l'ami des enfans qui existeront autour de lui. Il ne sera pas insensible à leurs besoins, indifférent sur leurs dangers; il craindra de troubler par de durs refus, d'affliger par trop de sévérité les innocens plaisirs de cet âge, qui n'a rien de plus aimable que son bonheur; et leur présence le tiendra attentif à toutes ses actions, à tous ses discours. On parle avec réserve et respect devant les personnes constituées en dignité. Notre politesse, qui a adopté les femmes comme les objets chéris de ses égards, réprime devant elles les saillies trop libres de notre gaîté, adoucit notre voix, voile et embellit nos expressions, compose notre maintien. Ces délicats ménagemens ne devraient-ils pas régner dans notre conduite à l'égard des enfans? Combien elle peut avoir d'influence sur leurs vices, leurs vertus, par conséquent sur leur bonheur ou leur malheur! Craignons donc de souiller leurs oreilles, leurs yeux, leur imagination des termes, des images, des idées des mauvaises mœurs; il est une sorte de révérence que leur innocence inspire à toute ame bien née. La

Digitized by Google

crainte du mal que nous pouvons leur faire ne serait-elle pas capable de devenir quelquefois un frein pour nos vices? Au moins, servons-nous de notre prudence pour les leur cacher; et affectons, s'il le faut, des vertus que nous n'avons pas, pour leur en offrir du moins l'idée.

PIÉTÉ FILIALE.

La première relation du jeune homme est avec ses père et mère. Quels sont ses devoirs envers eux ?

Dans le plan que nous avons adopté, nous voyons l'homme croître et se développer au moral comme au physique. Observer et bien marquer ses progrès, c'est presque démêler et distinguer ses divers devoirs. Nous avons déja vu que toutes les affections, tous les devoirs de famille naissaient de cette union vive et constante, que la nature a établie entre le père et l'enfant. Mais longtems le sentiment qui fonde cette union n'existe que dans le père ; l'enfant, loin de répondre à ces soins empressés, à ces tendres alarmes, à ces confuses et douces espérances qui remplissent déja le cœur paternel, ne les aperçoit même pas ; il s'attache aux secours, aux caresses qu'il reçoit, non à la personne qui les lui prodigue ; ce n'est pas une mère qu'il aime, c'est la femme qui le sert ; il lui obéit par faiblesse ; il la préfere par habitude.

Mais, dès que ses premières pensées l'ont rendu attentif à tous les services qu'il reçoit; dès que son cœur s'est recueilli dans les nouveaux sentimens qui naissent de cette connaissance; il sort de la grossière personnalité d'un être borné à ses sensations, pour se communiquer par des affections réfléchies; et ses actions, ses paroles en prennent le touchant caractère. Ses regards se remplissent de la joie ou de la tristesse qu'il lit sur le front de son père. Ce ne sont plus seulement ses bras qui s'ouvrent aux caresses de sa mère; c'est son cœur qui s'y livre. Sa voix s'attendrit en leur parlant; et la turbulence même de ses mouvemens a des égards pour eux. Sa soumission n'est plus un servile abandon de lui-même; c'est un acquiescement de sa volonté à ce qu'il reconnaît lui être bon et utile; c'est un acte de déférence envers ceux à qui il doit tout. Il sent qu'ils ont sur lui tous les avantages, tous les droits; et il ne peut lever les yeux sur eux, sans éprouver un tendre respect, dont il ennoblit son obéissance. Comblé de tous les bienfaits de leur tendresse, il les aime à son tour; de jour en jour il les aime da-

vantage; dans son émotion, sa pensée se porte du passé à l'avenir, pour embrasser tout le bien qu'il en a reçu, et celui qu'ils lui réservent. En se plongeant dans cette vue, son ame reçoit un sentiment nouveau; elle voudrait s'acquitter par les plus grands services, par un entier dévouement; et elle ajoute à un profond amour une vive reconnaissance.

De tous ces sentimens, il s'en forme un unique, auquel on a donné le nom même qui exprime notre adoration pour l'être suprême; tant il est naturel de voir dans nos pères une image de la divinité, et de faire de nos affections pour eux une sorte de religion!

Ainsi donc la piété filiale renferme quatre sentimens que l'on peut distinguer, l'*amour*, le *respect*, la *reconnaissance* et l'*obéissance*; ils naissent des trois bienfaits que nous recevons de nos pères, la *vie*, l'*éducation* et leur *tendresse*, et s'y rapportent d'une manière qui demande d'être expliquée.

De l'amour et du respect filial fondés sur le don de la vie.

Quelques esprits, aussi faux que pervers, n'ont pas rougi de ne présenter la tendresse *filiale*, que comme un préjugé de notre éducation ; du moins lorsqu'on ne la fonde que sur le don de la vie.

La nature, disent-ils, a attaché à ce don de la vie un attrait qui nous y porte. Nous devenons pères par un sentiment de notre bonheur, et non pour l'intérêt d'un être que nous ne connaissons pas encore. S'il y a ici un bienfait, il est sans intention ; et la nature nous en récompense elle-même.

Ces raisoneurs se trompent en deux points : d'abord, il est un cas, et c'est celui du plus grand nombre des pères, où ils se sont occupés de l'intérêt de leur enfant avant sa naissance, et où par conséquent celui-ci a une obligation qui remonte à cette époque, c'est le cas du mariage. Les pères et mères, en formant ce lien, ont pris des engagemens en sa faveur et entre eux, et avec la société.

Ensuite, ces raisoneurs auraient dû voir que ce sentiment que l'on demande

aux enfans pour les auteurs de leurs jours, n'est pas de la reconnaissance, mais de l'amour; que cet amour est encore plus un penchant irrésistible, qu'il n'est un devoir. La même loi de la nature, qui retient le père auprès de son enfant, dévoue l'enfant à son père. Vous prétendez que mon père, sans l'éducation que j'en reçois, sans l'amour qu'il me prodigue, ne serait rien pour moi, n'aurait sur moi aucun droit. Dites-moi donc pourquoi je ne puis me souvenir qu'il m'a donné la vie, sans que mes entrailles s'émeuvent, sans me sentir épris pour lui d'amour et de respect? Je suppose que vous-même, qui argumentez contre le plus entraînant de nos sentimens, vous n'ayez pas encore connu l'auteur de vos jours: soit crime ou malheur, il vous a abandonné; il a violé la nature envers vous, comme vous voulez la méconnaître envers lui. Eh bien, venez donc lui témoigner toute votre insensibilité, prendre votre vengeance; le voilà, connaissez-le à la fin; voilà celui dont le sang coule dans vos veines, celui que tout enfant cherche, chérit et révère, dès qu'il peut le connaître. Rompez ce lien par lequel la nature avait

Digitized by Google

voulu vous attacher à lui ; repoussez-le, dites-lui du fond du cœur : *tu n'es pas devenu mon bienfaiteur par tes soins ; mon ami, par ta tendresse ; tu seras toujours un étranger pour moi.* Mais quoi! vous ne m'écoutez plus : toute votre ame est troublée ; les larmes s'échappent de vos yeux ; vous ne pouvez les détacher de dessus cet homme, pour qui vous annonciez tant d'indifférence. Son cœur s'émeut aussi ; ses bras s'ouvrent, sa voix appelle un fils ; vous prononcez pour la première fois le tendre nom de *père* ; et vous voilà à ses genoux, heureux à jamais de l'aimer et de lui obéir! C'est ainsi que la nature, dans les cœurs encore dignes de la sentir, triomphera toujours de toute philosophie, qui osera la combattre.

Ainsi dès que la raison vient à examiner ce penchant qui nous porte vers l'auteur de nos jours, elle en fait un devoir. L'homme est fait pour obéir à la nature ; il n'y a rien de meilleur pour lui et de plus sage en soi. Résister à la nature, serait donc de la part de l'homme un écart de sa volonté, une perversion de son jugement. A ce penchant qu'elle nous a inspiré, est attachée

toute l'économie de l'état de famille et de l'ordre social.

Les lois ont donc dû employer leur autorité à renforcer encore ce penchant de la nature. Aussi elles punissent bien plus sévèrement un délit commis contre un père, même un père qui n'aurait pas rempli ses devoirs envers ses enfans, que contre un autre homme. Et lors même que le fils et le père ne jouissent pas entr'eux des droits de famille, parce que l'union qui les a donnés l'un à l'autre n'était pas légitime, les lois les obligent encore réciproquement à se nourrir. Et que penserait-on de l'homme qui oserait traiter comme un ennemi, même un père injuste, un père cruel et sans entrailles; qui ne verrait pas dans son père un objet toujours sacré à ses plus justes ressentimens? On s'indignerait contre le père, mais on prendrait le fils en horreur; en les jugeant dignes l'un de l'autre, on mettrait encore entr'eux cette différence. On a vu des nations célèbres par leurs lois; il en est encore qui permettent aux pères de vendre et de faire mourir leurs enfans; la loi, chez ces peuples, semble avoir pris plaisir

Digitized by Google

à défier la nature d'user des droits qu'elle lui accorde. Mais jamais, dans aucun pays, un fils n'a été dispensé de porter honneur à l'auteur de sa vie : tant on a toujours cru qu'il était des plus irrésistibles sentimens de la nature d'aimer son enfant ; et de l'ordre le plus sacré de respecter son père !

Reconnaissons donc, qu'en ne considérant dans un père que la vie que nous en avons reçue, nous lui devons de l'amour; il est une partie de nous-mêmes ; nous sommes une partie de sa substance. Nous ne pouvons nous voir, sans sentir que nous sommes nés pour exister l'un dans l'autre, comme nous vivons l'un par l'autre. Nous lui devons aussi du respect ; la nature a voulu qu'à nos yeux il fût toujours un être supérieur à nous, revêtu de puissance sur nous, puisque c'est de lui qu'elle s'est servi pour nous faire le don de la vie.

De l'amour et du respect filial fondés sur le bienfait de l'éducation.

Il est vrai que cet *amour* et ce *respect* diminuent, quand ce qui devait les entre-

tenir et les augmenter n'a pas lieu; lorsque le bienfait de l'éducation n'a pas été joint au don de la vie; nous devons alors beaucoup plus à l'homme sensible et compatissant, qui a recueilli notre misère et élevé notre enfance, qu'à celui qui ne nous a fait naître que pour nous abandonner. Je citerai ici en exemple la conduite connue d'un homme, dont les mœurs peuvent faire autorité en morale, comme ses ouvrages le font dans les sciences et les lettres.

Une femme d'un grand nom, et plus célèbre encore par son esprit et ses talens déposés dans des écrits plein de grâces et d'intérêt, avait donné le jour à l'homme illustre dont je parle. Sa naissance était illégitime; c'était une raison pour une mère de la cacher; mais ce qui était affreux dans une mère, elle n'avait pas même songé à pourvoir au sort de son enfant; il allait être porté au dépôt des malheureuses victimes de la débauche ou de la misère de leurs parens; rien ne le garantit de cette cruelle destinée, que l'état mourant où il était. Une pauvre femme s'en chargea par pitié; depuis elle s'attacha beaucoup plus à lui par le souvenir

de ce premier bienfait, que par une pension qu'elle reçut du père.

La destinée, qui avait sauvé ce malheureux enfant, semblait s'intéresser à la gloire de son siècle et de sa patrie. Du sein de son obscurité, de sa pauvreté, de son abandon, cet enfant s'éleva par son génie; noble avantage qu'il n'est pas toujours possible à la cruauté des hommes de nous ôter! Il fut bientôt compté parmi les plus grands géomètres et les meilleurs littérateurs. Sa renommée se répandait dans toute l'Europe, et lui rapportait en tribut les hommages des savans et l'amitié des rois.

La vanité maternelle s'éveilla alors dans un cœur qui avait étouffé la tendresse naturelle. La grande dame, la dame d'esprit fut jalouse de compter un fils parmi les hommes célèbres, dont elle recherchait le commerce. Mais son fils se souvint assez de ses outrages, pour ne pas communiquer sa gloire; il eut le noble courage de se retrancher dans la triste solitude où l'avait jeté l'insensibilité d'une mère. En même tems il se tournait vers la femme qui lui avait conservé la vie, pour se consoler de perdre celle qui la lui avait donnée. Cette

bonne femme lui avait rendu une mère ; il lui donna un fils de plus. Adopté dans cette obscure et pauvre famille, il lui conserva toute sa vie les soins généreux, la tendre affection auxquels les bons pères ont droit, et qu'ils n'obtiennent que des meilleurs enfans.

Je ne puis écrire cet évènement de la vie d'un homme illustre, qui m'honora de ses bontés, sans ajouter quelque chose au respect particulier que ses amis doivent porter à sa mémoire, pendant que toute l'Europe s'éclaira dans les grands et utiles monumens de son génie.

Mais remarquons comme le *respect filial* dure encore dans cette juste fierté ; ce n'est pas le cœur d'une mère qu'elle blesse, elle n'afflige que sa vanité ; ce n'est pas le fils qui punit, c'est l'homme de lettres qui se venge. Que M. d'Alembert eût fait un pas de plus ; qu'il se fût répandu en reproches ; qu'il eût seulement donné de l'éclat à ses plaintes ; qu'il eût haï sa mère ; qu'il eût pris plaisir à l'humilier ; il devenait coupable. C'est ce qu'un aussi honnête homme que lui était bien loin de faire ; et les amis avec qui il épanchait son ame sur

Digitized by Google

cette longue douleur, savent qu'il ne parlait jamais, sans quelque tendresse, de cette mère qui l'avait repoussé loin d'elle; et qu'à son tour il s'était dû à lui-même de désavouer.

Il est rare que les droits d'un père s'affaiblissent ainsi, parce qu'il n'a pas rempli tous ses devoirs; il ne faut pas moins que la tyrannie d'un faux honneur ou les insatiables besoins du luxe pour étouffer la nature dans son cœur.

Communément, après la vie, nous recevons d'eux, avec l'éducation, tous les services du plus tendre dévouement. Et alors tous les sentimens que nous leur devons pourraient-ils avoir des bornes! Heureux que nous sommes dans notre jeunesse de sentir tant de bienfaits, pour vouloir les payer par l'effusion de notre amour! heureux de leur obéir dans un tems où il nous serait si dangereux d'avoir l'empire de nous-mêmes! heureux de trouver dans notre obéissance un moyen de leur faire quelques sacrifices! heureux de les aimer, puisque notre tendresse est la meilleure partie de leur bonheur; et d'en être assez aimés, pour que notre bonheur soit leur

récompense ! Quelle ame serait assez basse, assez ingrate, pour aller chercher dans l'examen de leurs devoirs des motifs de modérer sa reconnaissance !

Oui, sans doute, de bons pères ne font qu'obéir aux sentimens de la nature, aux principes de la raison, et même, en plusieurs points, aux ordres de la loi. Mais vous, qui vous prévalez de leurs devoirs, remplissez donc aussi les vôtres ; écoutez aussi tout ce que les lois, la raison, la nature vous commandent ; faites tout pour eux, et vous ne vous acquitterez jamais.

Peut-on ainsi calculer dans ce qu'il est si doux de sentir ! c'est à eux à compter leurs devoirs, pour ne manquer à aucun. Mais vous, qui vivez de leurs bienfaits, ne comptez que leurs bienfaits. Imaginez qu'ils aient pris ainsi que vous la mesure, pour savoir précisément à quoi ils étaient tenus envers vous et ne rien faire au delà ; et voyez tout ce que ce triste et odieux calcul vous aurait fait perdre ! Il est des devoirs qui veulent que l'homme se donne tout entier ; et tel est le leur, tel est le vôtre.

De l'influence des vertus domestiques sur les vertus sociales.

Il appartient aux vertus domestiques, qui tiennent aux premiers rapports, aux premières inclinations de l'homme, d'ouvrir et de développer notre cœur. Mais les deux principales affections qu'elles y font naître, le penchant à aimer et le besoin de servir, sont le fonds des vertus parmi les hommes. Ces affections n'ont plus qu'à s'étendre sur de nouveaux objets, pour nous élever successivement aux plus grandes et aux plus heureuses qualités. L'état politique, qui est sorti de l'état de famille, en reste toujours une image. Les mêmes rapports, les mêmes passions, les mêmes droits, les mêmes devoirs s'y retrouvent sous d'autres noms, et avec des effets peu différens. Aussi les devoirs de famille furent-ils toujours le meilleur appui des vertus sociales.

Ouvrez l'histoire. Où trouvez-vous tout l'héroïsme de l'amour de la patrie ? Toujours chez les peuples qui ont le mieux connu la sainteté des mœurs domestiques. Considérez leurs plus illustres citoyens : la piété filiale rappelait la vertu dans leurs

cœurs et leur était plus douce que la gloire. Voyez le fier ressentiment du farouche Coriolan tomber devant les larmes et la prière de sa mère! Écoutez Épaminondas, après la bataille de Leuctres : » *Ce que j'aime le mieux de ma victoire, c'est de l'avoir remportée du vivant de mon père et de ma mère!* » Descendons à notre tems et à nos mœurs. Examinez ces hommes qui ont passé leur jeunesse hors des affections et des devoirs de famille : il y a presque toujours quelque chose de dur, de sec et de grossier dans leurs caractères et leurs mœurs. Les meilleurs et les plus doux sentimens n'ont pas adouci et embelli leur ame; leur esprit même manque ordinairement de ce tact et de ces graces que le cœur seul peut donner. Connaissons donc, sentons bien toute l'importance, tout le bonheur des simples et touchans devoirs que je viens de peindre. Formons de bons fils, de bons frères, de bons parens, pour avoir des gens de bien et d'excellens citoyens.

Combien la nature est admirable et touchante dans ses plus simples institutions! Il ne s'élève rien de bon dans notre cœur,

Digitized by Google

qui n'y fasse naître même des vertus que nous ne desirerions pas. Voyez cette mère passionnée qui n'a qu'un desir, qu'un objet dans la vie ; c'est d'être aimée de son enfant, s'il est possible, autant qu'elle l'aime. Eh bien, qu'elle reçoive cette délicieuse récompense ; qu'elle recueille tendresse pour tendresse ; vous verrez le jeune cœur qui brûlera de ce feu sacré, s'en épurer, s'en ennoblir tous les jours davantage. Cette sensibilité reconnaissante adoptera tout ce qui est bon, pour s'en pénétrer ; tout ce qui est beau, pour s'en orner. L'ame de sa mère consacrera à ses yeux le pays où elle habite, l'humanité dont elle fait partie ; et les plus généreux sentimens, nés dans son ame de cette première affection, l'augmenteront encore.

Les parens ne peuvent donc rien cultiver de plus heureux dans le cœur de leurs enfans que cet amour filial, qui les paie de tout ; et les jeunes gens doivent voir dans ce bonheur, qui est si près d'eux, la source de toutes leurs vertus et de leur gloire.

Ce que les pères et mères doivent observer, pour se faire aimer et respecter de leurs enfans.

Je n'ai pas cru m'étendre sans utilité, en recherchant les principes d'où découlent la piété filiale et les sentimens qui la composent. Je crois devoir aussi m'arrêter sur les moyens de la faire naître et de l'entretenir dans de jeunes cœurs, et sur les règles d'après lesquelles ses divers devoirs peuvent se modifier, dans les différentes positions où les enfans peuvent se trouver avec leurs pères.

Je cherche ce que des parens ont de mieux à faire pour être aimés de leurs enfans. Mais je ne rencontre ici que des moyens, que chacun connaît ou aperçoit, dès qu'il y réfléchit. Dois-je pour cela négliger de les présenter ? Non, les meilleurs préceptes, les principes les plus sûrs dans la morale sont souvent ceux qu'on néglige, qu'on viole le plus. Il faut les répéter, puisqu'il faut sans cesse combattre les vices. Eh ! ne serait-ce pas beaucoup dans cette matière que de faire mieux

sentir ce qu'on ne peut plus apprendre ? Il est utile à l'artiste de revenir souvent contempler les anciens chef-d'œuvres de son art. Il jouit encore de toutes ces beautés déja tant admirées ; et son génie s'anime et s'étend toujours par cette jouissance. De même l'honnête homme ne se recueille jamais sans profit dans l'examen de ses devoirs ; il y rencontre sans cesse un nouveau motif qui l'y porte, un nouvel attrait qui l'y attache.

Voici donc les choses très-simples qu'on peut dire ici à des pères et mères :

Commencez par remplir tous vos devoirs envers vos enfans, si vous voulez les appliquer aux leurs et les y retenir. Aimez-les beaucoup, pour en être beaucoup aimés. Cultivez leur ame et leur esprit, pour qu'ils aperçoivent et qu'ils sentent bien tout ce que vous avez fait pour eux, tout ce qu'ils vous doivent. Ajoutez sans cesse à l'autorité naturelle, à l'ascendant sacré que vous avez sur eux, par l'impression de vos vertus, agrandie encore de la vénération et de l'amour qu'elles obtiennent. La bonté paternelle elle-même a des dangers ; tempérez-la par une sagesse sévère.

Gardez-vous donc de leur permettre d'abuser de votre tendresse. Toute faiblesse dans un père, donne un vice à son enfant; et chaque vice altère tout ce qu'il y a de bon dans son ame, jusqu'à *l'amour filial*. Pour acroître leur reconnaisance, faites-leur-en un bonheur. Pour affermir leur soumission, rendez votre autorité douce et légère. Ne faites pas valoir vos bienfaits ; mais donnez-leur ce charme qui les fait mieux goûter; et, s'il le faut, mettez-y cette adresse qui les fait apercevoir. Ouvrez le cœur paternel tout entier dans les graces ; armez-vous de tout le poids de la raison dans le commandement : mais surtout retenez avec eux ce caractère imposant que la nature vous a donné. Un père ne doit pas être aimé comme un frère, une mère, comme une épouse. La reconnaissance et le respect doivent sans cesse imprimer leurs formes à cette affection. Les autres affections nous disposent à accorder ; celle-ci doit nous porter à obéir. Qu'un père observe donc dans sa manière de vivre avec ses enfans, tout ce qui peut conserver à ce sentiment ses propres caractères.

Digitized by Google

Toujours trop étrangers aux purs mouvemens de la nature, nous n'avons jamais su ni garder, ni reprendre les mœurs qui lui conviennent. Autrefois nous portions jusques dans l'intimité de la vie domestique la froide dignité et les affectations de cette sotte politesse qui, pour empêcher les hommes de se choquer entre eux, ne laisse plus rien de libre, ni dans leur maintien, ni dans leur ame. Un père était *monsieur* dans la bouche de son fils; et il fallait à celui-ci une permission, pour embrasser son père. On est venu nous faire honte de cette insensibilité, de cette pédanterie de nos mœurs : on est venu nous prêcher la liberté et le naturel ; et nous sommes sortis avec nos enfans hors de toutes règles, de toutes bienséances. Ils sont nos camarades ; ils n'ont pas avec nous d'autres manières d'agir et de parler. Il faut que l'enfant traite d'égal à égal avec son père, et que sa mère lui obéisse. Sans cela, aurait-on un bon cœur ? Ou plutôt serait-on dans le bon ton ; car toute cette bonhomie n'est pas autre chose que les singeries de la mode.

Le peuple n'a pas varié dans ses ma-

nières avec ses enfans, parce qu'il les a toujours aimés sans faste et sans fausseté.

Cela n'a lieu que dans les petites choses, dit-on; mais, avec des enfans, qui ne distinguent rien, il faut faire les petites choses comme les grandes. Qu'arrive-t-il ? Nous croyons nous faire plus aimer avec cette excessive familiarité ; nous ne parvenons qu'à attrister, qu'à soulever, lorsque nous en sortons. Nous voulons que tout soit l'image de l'égalité ; mais lorsque l'autorité revient, elle n'est plus que de la tyrannie ; on n'y voit plus qu'un pacte rompu par le caprice. On ne regagne pas sur un de ces sentimens ce que l'on cède de l'autre ; on le perd. Soyons de bons pères, comme la nature et la raison le veulent, et non comme l'usage l'a établi. Cette familiarité peut avoir lieu dans l'enfance, parce qu'on ne peut lui faire sentir qu'on l'aime, qu'en descendant vers elle. Il faut aussi une tendre intimité, lorsque l'enfant commence à devenir un homme, qu'on a bien plus de force sur lui par la persuasion que par l'autorité. Mais la familiarité et l'intimité jurent avec l'âge de l'éducation, qui demande dans les parens un heureux mé-

lange de sévérité et de douceur ; et encore une fois, pour des enfans surtout, les formes représentent les choses.

Comment les jeunes gens doivent considérer les défauts de leurs pères et mères.

La piété filiale est peut-être la plus belle de nos vertus, comme elle est le premier de nos devoirs. Aucune ne s'est élevée à des actions plus sublimes, et n'a porté une plus grande constance dans ses sacrifices. Je regrette que les bornes où je dois me resserrer, ne me permettent pas d'enrichir cet ouvrage de tant de beaux traits de piété filiale, que chaque pays, chaque siècle pourraient me fournir. Peu d'ames cependant sont capables de ce que cette vertu inspire de plus généreux ; mais on peut exiger de tous les hommes d'en remplir les devoirs ordinaires. Rendons justice au cœur de l'homme ; il est assez porté à s'en acquitter dignement ; et lorsqu'ils sont méconnus ou violés, c'est beaucoup la faute des parens.

Trop souvent ils donnent eux-mêmes des vices à leurs enfans, par une mauvaise

Digitized by Google

éducation ou de mauvais exemples. Eh ! comment les sentimens des enfans pour leurs pères ne s'altéreraient-ils pas, dès qu'ils aperçoivent les vices de ceux-ci, ou qu'ils leur reprochent secrètement les fautes dont on les punit ? Voilà la position critique et cruelle où un jeune homme se trouve souvent. Il est bien délicat, mais, je crois, nécessaire de lui présenter ici les conseils de la vertu, et de le laisser arbitre de leur application.

Il semble qu'il suffirait de lui dire : Est-ce à vous de lever les yeux sur la conduite des auteurs de vos jours ? Que d'autres les jugent ; pour vous, il ne vous est permis que de les honorer et de leur obéir. C'est même là le premier mouvement de sa conscience, qui longtems intimide ici ses regards et arrête les jugemens de sa raison. Mais si l'on peut suspendre dans le jeune homme cette faculté de penser qui le travaille, ce droit de juger les autres, comme il se juge lui-même ; on ne peut l'étouffer. Quand on établit dans la morale des règles que la nature humaine ne comporte pas, on la compromet, sans la servir. Traitons le jeune homme comme un être fait pour user

de sa raison ; et au moment où tout menace le plus essentiel de ses devoirs, raffermissons-le par le secours de la raison même. Apprenons-lui à ne pas abuser de son droit, sans prétendre l'y faire renoncer.

Si quelques pères trouvaient mauvais qu'on discutât pour leur fils une pareille question, qu'ils s'imputent d'y avoir donné lieu. Je ne sais chercher le bien que par le vrai.

Je ne défendrai donc pas à un jeune homme de voir ce qui ne serait que trop clair et trop évident dans les fautes et les défauts de ses parens; mais je lui dirai qu'il convient à son âge de se défier de ses jugemens. Sait-il toujours ce qui est juste, ce qui est honnête ? Et quand il le saurait, combien souvent de motifs qui justifient, de raisons qui excusent, lesquels échappent à la légèreté naturelle de son examen, à l'inexpérience de son esprit ? En général, il doit être lent à observer ; plus lent à blâmer. Il doit surtout se refuser, tant qu'il le peut, à s'avouer à lui-même les écarts de ses parens. Chaque découverte qu'il ferait en ce point deviendrait pour lui un

danger et un malheur. Est-il bien sûr qu'elle ne changerait rien dans le fond de son ame ? Et qu'est-ce qui devrait le désoler davantage, que d'y sentir s'affaiblir et s'éteindre les meilleurs et les plus doux de ses sentimens ? Dans toutes les choses qu'elle redoute d'approfondir, l'ame sait se faire des illusions qui la détournent. Il faut employer ici cet innocent artifice. Lorsque vous apercevez dans votre père une mauvaise qualité, jetez-vous dans la contemplation des bonnes ; opposez la tendre estime qu'elles vous inspirent à ce léger mécontentement, qui voudrait se glisser dans votre cœur. Qui est parfait parmi les hommes ? Voyez les autres pères, n'ont-ils pas aussi des défauts ? Peut-être le vôtre est encore un de ceux qui en a le moins. Ainsi, en examinant bien les choses, loin d'avoir à les condamner, ou à vous en plaindre, vous ne lui devez que plus de respect et d'amour. Tournez les yeux sur vous-mêmes ; combien n'avez-vous pas de choses à vous reprocher ? Attendez votre entière correction, pour vous croire en droit de vous offenser des vices étrangers.

Mais enfin vous ne pouvez résister aux

impressions que vous recevez. — Modérez-les du moins. — Un défaut vous choque invinciblement. — Eh bien, livrez-vous davantage à l'attrait d'une bonne qualité. —On ne sait pas bien vous conduire.—Mais on en a le desir : aimez pour l'intention; obéissez pour ne pas affliger ceux que vous aimez. — On commet sous vos yeux de grandes fautes. — Mais on les répare; c'est la vertu qui rentre dans tous ses droits. On s'en afflige du moins : ce n'est plus qu'une faiblesse, que la douleur expie. Voilà à peu près ce que vous devez vous dire dans les diverses occasions, ce qu'il vous est possible d'adopter et de suivre; et ce qui retiendra votre cœur dans le devoir.

Cette difficile et douloureuse position impose encore au jeune homme, dans un autre point, une conduite aussi prudente, aussi respectueuse. Ce qu'il devrait, s'il était possible, se cacher à lui-même, qu'il ne le révèle jamais à d'autres. On cite le trait d'un enfant, qui se donna pour l'auteur d'un crime, dont son père était coupable. Voilà le sublime de ce devoir : qu'il s'interdise aussi de faire des reproches à son père. Il y a dans le caractère paternel

une majesté, qui repousse la censure d'un fils. La nature est violée, quand c'est le fils qui accuse, quand c'est le père qui est affligé, humilié par le fils.

Si les enfans doivent avoir des sentimens différens pour leur père et pour leur mère.

On pourrait demander si les devoirs de la *piété filiale* sont les mêmes envers le père et la mère ; s'ils ont droit également aux mêmes sentimens et dans le même degré. Les lois favorisent les pères dans le partage de l'autorité domestique ; nous aurons à traiter de cette puissance, et nous donnerons la raison de ce statut des lois. Il nous suffit ici d'observer que cette inégalité tient uniquement aux institutions de l'ordre civil ; la nature ne la connaît pas ; elle nous inspire et nous commande la même affection pour notre père et notre mère.

On conçoit que cette affection, comme toutes les autres, a plus ou moins de force, suivant qu'elle est plus ou moins excitée et entretenue par les qualités propres des personnes qui en sont les objets. Il est im-

Digitized by Google

possible d'empêcher nos penchans de s'abandonner ainsi à l'impression de leurs causes. Cependant, les enfans, comme les pères, doivent se défendre de la prédilection : toute prédilection tient souvent à une injustice, et fait toujours des malheurs. N'outrons rien néanmoins; elle ne peut être une faute que quand elle sort trop du cœur, pour se marquer dans les actions. Il sera toujours permis de préférer ce qui nous paraîtra plus estimable, ce qui nous sera meilleur.

Mais je ne puis refuser à un profond sentiment de mon ame, de demander aux enfans, non pas plus de respect, de reconnaissance et d'amour, mais des soins plus tendres pour leur mère.

Dans ces momens de bonheur, où le cœur se porte vers les personnes qui lui ont fait le plus de bien, pour les aimer davantage, et les réjouir de sa joie, je cherche ensemble les auteurs de mes jours ; mais, je l'avoue, mes regards s'arrêtent sur ma mère avec encore plus d'attendrissement ; et mes réflexions mes souvenirs, viennent incessamment l'augmenter. C'est elle qui m'a porté dans son sein ; avant de naître, je lui avais

déja causé des douleurs : en naissant, je pouvais lui donner la mort. Combien de peines et de soins lui a coûté ma première enfance ! Le cri de ses entrailles la réveillait dans le silence des nuits, et devançait la prière de mes pleurs. Chaque instant de ma fragile existence a fatigué sa sensibilité ; chacun de mes dangers ajoutait à son amour. Trompée par lui, en me prodiguant ses caresses, que je ne sentais pas, elle jouissait déja des miennes, qui n'étaient que les signes de mon bien-être. Elle a reçu mon premier sourire, qu'elle reçoive aussi ma dernière pensée ! Aujourd'hui encore, à tout moment, je retrouve son inquiète vigilance, sa tendresse ingénieuse dans ces besoins du cœur, que l'ame maternelle seule sait deviner. Au milieu des souffrances particulières à son sexe, ces soins la charment et la consolent. Exclue des nobles travaux et des fréquens plaisirs accordés à la force et à l'indépendance de l'homme, elle s'occupe à aimer ; elle jouit dans ce qu'elle aime, et n'aime rien comme son enfant. Oh ! comment pourrais-je donc la payer de cet excès d'amour, qu'elle seule pouvait m'accorder ! Que mon père

me

me demande ma soumission, ma confiance, le sacrifice de ma fortune, de ma vie ; je suis à lui, comme il fut à moi, et mon bonheur ne se séparera pas de mon devoir ; il me sera doux de lui tout rendre, de lui tout donner. Mais je réserve pour ma mère ce qui peut davantage la toucher, ce qui lui est plus nécessaire ; tout ce qu'il y a de plus sensible, de plus délicat dans les égards, dans les prévenances, dans les épanchemens, dans les consolations ; et pour les bien connaître, j'irai les chercher, les étudier dans son cœur. Quand même, en portant plus de respect à mon père, je donnerais à ma mère plus d'amour ; pourrait-il s'en offenser ? n'eut-il pas une mère aussi ?

Heureux donc ceux qui ont encore ces devoirs touchans à remplir ; qui, en entrevoyant le repos et le bonheur pour eux-mêmes, les augmentent dans leur pensée par l'espoir de les répandre sur un objet si cher et si sacré ! Et malheureux ceux qui l'ont perdu avant le tems ; qui l'ont perdu, sans avoir accompli le vœu de leur pieuse tendresse ; et qui, en concevant des pensées, que son souvenir a fait naître, ne peuvent plus les adresser qu'à son ombre !

AMITIÉ FRATERNELLE.

TOUT prépare l'union *fraternelle* à bien des égards ; mais plusieurs choses aussi peuvent y substituer une inimitié d'autant plus ardente, que, née contre l'ordre de la nature, rien ne sera plus capable de la modérer. Des frères et sœurs passent ensemble la première partie de leur vie; ils ont les mêmes plaisirs, les mêmes peines, les mêmes intérêts; les mêmes personnes les aiment et doivent en être aimées : tant de rapports sont bien puissans pour les lier d'un attachement, qui se prolonge sur toute leur vie. Mais, d'un autre côté, ils ont aussi des occasions de se choquer sans cesse par leur humeur, leurs passions, leurs prétentions ; si leurs caractères se contrarient, tout ce qui devait les unir tournera en causes de haîne; ils peuvent croître dans la plus furieuse discorde, comme dans l'union la plus intime. Il faut donc disposer autour d'eux tous les objets propres à les unir, écarter ceux qui pourraient exciter

la division. Il faut travailler sur les caractères, pour qu'ils se marient par tous les endroits où ils s'appellent, pour qu'ils se plient dans tous les points où ils peuvent se heurter. Je ne puis indiquer ici que l'objet général : les moyens varient trop, pour qu'il soit possible de les marquer et de les distinguer. On conçoit seulement que l'essentiel, pour arriver à ce but, c'est d'éviter soigneusement les prédilections.

Il y a aussi une différence dans la situation des frères et dans celle des sœurs, qui doit influer sur leurs sentimens réciproques. Les frères sont appelés à l'intimité entr'eux par un grand nombre d'objets communs, sur lesquels leurs ames et leurs esprits peuvent sans cesse communiquer; mais ils sont aussi attirés vers leurs sœurs par la douceur et les grâces particulières à ce sexe; et celles-ci, à leur tour, aiment à s'appuyer sur des êtres plus forts, à qui leur cœur se livre d'autant plus, qu'il en espère davantage.

L'amitié entre frères, offre plus de secours; elle sait plus élever l'ame, féconder l'esprit; elle demande de plus grands sacrifices, et ne peut subsister qu'entre des ames généreuses. Elle a besoin de tous ces soins

délicats, moins faciles et moins aimables entre des hommes. Par-là elle est exposée à plus de dangers, et a peut-être moins de charmes.

L'amitié entre les frères et les sœurs, réunissant les qualités des deux sexes qui, quoique opposées, sont si propres à s'unir, a plus de douceur, promet plus de durée; et si elle élève moins l'ame et l'esprit, elle les perfectionne peut-être davantage.

L'une et l'autre donnant un grand bonheur, et se formant plutôt par le rapport des inclinations que par le choix des volontés, il est inutile d'établir entr'elles une préférence.

Mais qui pourrait être insensible à leurs touchans attraits ? C'est d'elles que naissent les plus douces et les plus longues satisfactions de notre vie. Dans l'âge du sommeil des passions, et de l'absence des soins et des affaires, elles accroissent la vivacité des premières impressions, et en embellissent l'innocence.

Vous, à qui il fut donné de goûter, dès vos premiers ans, l'*amitié fraternelle*, rappelez-vous, racontez-nous tous ses plaisirs, tous ses bienfaits; comment ce

penchant s'était formé au sein des jeux de votre enfance, où tout s'attristait pour l'un par l'absence de l'autre, tout se ranimait par son retour ; combien il vous était doux de posséder une ame de votre âge, dans laquelle vous voyez naître et se développer les mêmes pensées, les mêmes sentimens qui vous agitaient ; combien vous vous attachiez tous les jours davantage par vos naïfs épanchemens, par vos mutuels sacrifices, par vos peines, par vos plaisirs, par vos projets et vos espérances, dont l'accroissement de votre amitié était toujours le plus heureux évènement ! Dites-nous aussi combien ce sentiment ajoutait à tout ce qu'il y avait en vous de bon et d'élevé ; combien il vous rendait la gloire plus belle, la vertu plus délicieuse ; quelle sainte émulation il entretenait dans vos cœurs ! vous desiriez une bonne qualité de plus, pour avoir droit à plus d'amour ! Ah ! sans la *tendresse fraternelle*, notre jeunesse perd la meilleure partie des vertus et du bonheur qui lui étaient réservés.

Elle ne nous est pas moins précieuse dans un âge opposé. Lorsque l'expérience

commence à nous détromper de tout; et que, fatigués des orages de la vie, en cherchant le repos, nous craignons la langueur; notre ame renaît et se calme tout ensemble dans cet attachement, comme dans un doux et dernier asîle. Sur le déclin de la vie, nous avons communément perdu nos pères et mères; nous aimons peut-être moins vivement nos enfans, parce que nous leur sommes moins nécessaires; et nous en jouissons moins, parce que leurs intérêts et leurs devoirs les absorbent beaucoup, et que des goûts différens nous en séparent en bien de choses. Nous devenons étrangers dans la société où nous trouvons tout changé, parce que nous seuls sommes restés les mêmes. Nous n'avons plus que nos femmes, pour partager le fardeau de notre existence, à moins que nous ne retrouvions encore de vieux amis; et quels meilleurs amis pouvons-nous avoir que nos frères? Voyez, aux approches de la vieillesse, ces deux frères qui se possèdent encore; d'autres affections les avaient quelque tems distraits de leur premier sentiment; mais enfin ils se rendent tout entiers l'un à l'autre. Ils se soutiennent dans leur déca-

Digitized by Google

dence, comme dans leur accroissement; ils s'embrassent par leurs pertes, comme par leurs jouissances; ils ont un fonds commun de regrets, de souvenirs, où ils se plaisent à puiser ensemble.

Ainsi l'*amitié fraternelle* a le doux avantage de faire la consolation de nos derniers jours, comme le charme des premiers, et de remplacer en tout tems les passions, soit en les prévenant, soit en leur survivant. Aussi généreuse qu'aimable, elle ne consent à céder notre cœur à des sentimens plus vifs, que pour y revenir, lorsqu'il ne sera plus ouvert qu'à ses touchantes et pures délices.

Mais soit que nous ayons eu le bonheur de former avec nos frères ou avec nos sœurs une tendre et durable amitié; soit que les circonstances ou les disconvenances nous aient privés de ce bonheur, conservons-leur toujours le solide attachement et les services que nous leur devons.

Et ici je réclame encore des procédés plus généreux et plus délicats pour nos sœurs. Elles appartiennent à un sexe souvent opprimé. L'instinct grossier et impérieux de l'homme se fait souvent sentir à leur égard, jusques dans les lois mêmes,

qui devraient être impartiales entre les sexes, comme entre les conditions. D'un autre côté, l'esprit de l'ancienne galanterie, et le goût de la société, ont peut-être procuré aux femmes plutôt des avantages dangereux à leur vertu qu'utiles à leur bonheur ; ils ont plus embelli leur sort dans les choses d'éclat et extérieures, qu'ils ne l'ont amélioré dans la vie domestique. Cette femme qui paraît régner, et qui règne effectivement dans une fête, n'est souvent que l'innocente victime du farouche orgueil de son mari. Entrez aussi dans l'intérieur d'une nombreuse famille ; il semble qu'une vie frugale et économe devrait en avoir banni la tyrannie ; cependant vous y verrez souvent trois ou quatre jeunes filles, ornées des plus estimables qualités de leur sexe, les très-humbles esclaves de tout ce qui les entoure. Je ne sais quelle bisarre passion, née de l'absurdité des institutions féodales, et appelée l'*amour du nom*, a tourné contre les filles les pères et les législateurs ; à peine leur accordent-ils une chétive portion dans les biens de la famille : et cette loi ne leur est en rien plus funeste, qu'en ce qu'elle n'a pas une inflexibilité

entière et générale. Ici, elle ne les déshérite pas; ailleurs, elle leur accorde beaucoup : ici, elle leur donne quelque chose; ailleurs, rien du tout : de sorte qu'il y a, suivant les provinces, et l'espèce des successions, un petit nombre de filles très-riches, et un grand nombre de filles très-pauvres ; ce qui procure trop d'avantages aux unes, et les enlève tous aux autres. Au sein des cruautés et des inconséquences des lois, comment existent-elles dans leurs familles ? Destinées, pour le plus grand nombre, à la pauvreté ; elles ne sont plus recherchées par l'hymen, dans un siècle où l'argent est trop nécessaire, pour n'être pas mis par dessus tout. Maltraitées par la loi et humiliées par le luxe; ces deux malheurs, qui devraient leur obtenir plus d'égards, les rendent sans considération, même parmi leurs proches. Les pères et mères eux-mêmes sont rarement exempts de cette injustice, tant les préjugés peuvent altérer la nature !

Il importe au motif qui me fait écrire ici de développer tout ce qu'il y a de cruel et de pernicieux dans cette erreur de la loi.

La nature et la raison demandent l'éga-

Digitized by Google

lité dans le partage d'une succession entre tous ceux qui y viennent, avec un droit pareil. Or, ce droit est égal dans les filles. Cependant l'intérêt politique peut modifier ici le vœu de la nature. Mais où est-il l'intérêt politique ? Consiste-t-il à ce qu'un héritier unique transmette toujours le nom de sa famille, avec la même splendeur ? Ce n'est là qu'une prétention de la vanité, qui même va contre son but. Vous voulez faire durer votre nom et le conserver dans le même éclat ? Eh bien, félicitez-vous donc d'avoir beaucoup d'enfans ; chacun d'eux va étendre votre famille d'une branche nouvelle : mais si vous voulez que toutes ces branches prospèrent, nourrissez-les également, distribuez-leur à toutes la même sève. Il est donc absurde d'enrichir un aîné, aux dépens de tous les autres enfans. Cela n'est bon qu'à séparer dans vos enfans la richesse et la gloire. Celui que vous faites riche, négligera la gloire pour les plaisirs ; ce sont ceux que vous laissez pauvres, qui, ayant leur fortune à faire, acquerront du mérite ; et par là eux seuls ajouteront à l'honneur de ce nom, que vous voulez perpétuer ; eux seuls satisferont à vos nobles

desirs, pendant qu'un autre recueillera vos bienfaits. Il est vrai que ce motif d'inégalité subsiste contre les filles qui, en entrant dans une famille étrangère, en prennent le nom. Mais, parce qu'elles perdent votre nom, ne sont-elles plus vos enfans? ne sont-elles plus de votre famille? Les membres d'une famille ne se tiennent-ils que par cet intérêt de la vanité?

Peut-on le préférer à celui de la patrie? et celui-ci n'est-il pas qu'il y ait beaucoup de mariages, et que les fortunes se divisent beaucoup, pour détruire à la fois les maux qui naissent de l'opulence et ceux qui naissent de la misère? Le devoir de la loi n'est-il pas de prendre le faible sous sa protection, de lui rendre d'un côté ce qu'elle est obligée de lui ôter de l'autre? Or, tous les emplois de la société, tous les moyens d'acquérir de la fortune, ainsi que de la gloire, sont réservés aux hommes.

Il aurait donc fallu, pour dédommager les femmes, leur donner tous les biens de succession. Voilà quelle serait dans ce point une inégalité plus juste et plus politique.

C'est aux frères à réparer le malheur de leurs sœurs, puisqu'il n'a lieu qu'à leur

profit. Ce qui est permis par la loi n'est pas toujours honnête en morale. Comment un homme de bien peut-il réduire ses sœurs à la plus chétive subsistance, les priver d'un établissement, les forcer, par la tristesse de leur situation, de regarder un cloître comme leur unique asîle?

En leur rendant de la fortune, en leur procurant, par de si justes sacrifices, des mariages dignes d'elles, un bon frère se fera encore un devoir d'être leur protecteur contre tout ce qui pourrait les opprimer, et un ami délicat et attentif dans toutes les occasions. Il s'occupera de leurs plaisirs, comme de leurs intérêts; en cherchant à plaire à leur sexe, il commencera par elles. Eh! pour qui doit-on être plus aimable que pour les personnes toutes prêtes à nous aimer? Je lui promets pour récompense la plus vive des reconnaissances et le plus tendre des attachemens. S'il est des bienfaits qui puissent être profondément sentis, ce sont ceux-là. S'il est des cœurs qui aient beaucoup à donner, ce sont ceux qui eurent beaucoup à souffrir.

BON CŒUR.

TOUT le monde entend ce que c'est qu'un bon cœur; cependant il n'est pas aisé de le dire. Chacun mettant plus ou moins dans le sens du mot, aucun n'en a précisément la même idée. Ces choses sont mieux senties qu'expliquées; et il vaut mieux les peindre que les définir.

Les *bons-cœurs* sont ces hommes chez qui la bonté paraît une sorte d'instinct; tant elle se montre dans leurs plus soudains mouvemens et dans toutes leurs actions. Ils participent plus ou moins des différentes passions; mais, dans leur ame, chaque passion reste pure et modérée. Ils se plaisent à aimer et à être aimés; à vivre utiles aux autres et contens d'eux. S'ils voient quelqu'un souffrir, ils se mettent à sa place, et ils volent à son secours, comme s'il s'agissait d'eux mêmes. S'ils ont de quoi donner, ils en éprouvent le besoin, et ils s'y livrent. Si on les a outragés, on les ramène aisément; et il semble qu'ils se soulagent,

Digitized by Google

en pardonnant; s'ils ont eux-mêmes offensé quelqu'un, cette pensée les trouble, les importune; et il n'y a ni dépit, ni mauvaise honte qui tiennent; il faut qu'ils avouent leur faute et qu'ils la réparent. Ils peuvent sortir de leurs devoirs; mais, à la manière dont ils se comportent dans le mal, on voit que leur cœur pâtit, que leur esprit n'est pas dans son assiette; un reproche, une prière, la réflexion du lendemain arrêtent un mauvais dessein, avant son exécution; et ils rentrent dans la justice et l'honnêteté, comme dans leur naturel. Ils pourront aussi avoir des défauts tournés en habitudes, et analogues à leur tempérament; mais ce sera pour eux une raison d'en valoir mieux dans d'autres parties. Ils sont en général bien pensans et bien disans de tout le monde; on les dupe longtems et souvent; et à cet égard ils ne se corrigent jamais bien. Un de leur défauts est d'être trop faciles à appaiser comme à irriter; ils ont plutôt des emportemens que de la sévérité contre les malhonnêtes gens.

C'est surtout dans leurs familles qu'ils sont intéressans à contempler. Leur vieux père leur fait encore peur, quand il reprend

Digitized by Google

sa voix sévère; mais malgré les brusqueries chagrines de son humeur, ils n'ont pas de fêtes sans lui, ou ils les quittent pour lui; et leur infirme aïeule les voit tous accourir à sa plainte; jamais le lit où elle achève de mourir n'est délaissé. Leurs femmes ont tout droit sur eux; ils ne savent à qui s'en prendre, quand ils les voient tristes et fâchées; elles les gouvernent un peu trop; mais eux seuls ne s'en apperçoivent pas, ou ne s'en plaignent pas. Quand à leurs enfans, ils ne respirent que pour leur fortune ou leur bonheur; toutes peines sont adoucies par cette idée; et le tems n'amène pas assez tôt leur vieillesse, pour leur donner le doux spectacle de la prospérité de ce qu'ils ont de plus cher. S'ils les voient tourner au vice et à la honte, hélas! c'est une douleur qui ne les quittera, qu'en leur donnant la mort. Leurs parens, les camarades de leur jeunesse, les anciens amis de la famille, les bons voisins, tout cela leur appartient: ils ont pour chacun de bons offices, et des plaisirs ou à imaginer, ou à offrir; et c'est leur faire une peine sérieuse que de les refuser.

Ce n'est pas pour eux qu'il n'y a plus

de patrie. Il ne s'y passe rien qui ne les touche. Leur cœur fond de reconnaissance pour le prince, dont on leur peint l'humanité, pour le magistrat, dont on leur vante la justice; et une bonne ou une mauvaise nouvelle dans la gazette fait, pour plusieurs jours, la joie ou la tristesse de leur maison.

Quand ils sont chez l'étranger, leur sein palpite au doux nom de leur pays; et ils n'embrassent pas un compatriote, comme un autre homme. Lorsqu'ils reviennent, après une longue absence, dès qu'ils apperçoivent du haut de la colline le lieu tant regretté qui les a vu naître, leurs pas se précipitent; tous les objets qu'ils voient s'approcher dans les derniers restes de leur route; le troupeau du village couché à l'ombre du bois voisin, les enfans qui se jouent dans la prairie, le clocher de la paroisse, la dernière croix et la première maison; tous ces objets sont autant d'amis qu'ils reconnaissent, et avec qui leur tendre ivresse s'épanche par des larmes.

Voilà les vertus et les plaisirs des *bons-cœurs*. Remarquez qu'il n'y a rien de sublime, rien d'extraordinaire dans tout cela. Tel est le caractère de la bonté. Notre

ame

ame n'a pas besoin de s'exalter pour l'acquérir et la garder ; elle y naît et s'y conserve d'elle-même ; ne s'y cache que pour reparaître, et agit sans s'user ; elle anime la vie entière, la couvre et la pare de ses fruits. La nature, qui a mis dans la bonté le bonheur des hommes, a voulu aussi qu'elle leur fût douce et facile.

Les mœurs qu'elle amène et qu'elle suppose ont été communes, par-tout où les exemples publics et domestiques, des lois sages et une instruction saine, concouraient à les établir.

Mais aujourd'hui, dans tous les désordres des grandes sociétés, et par conséquent dans toute la corruption qui les suit, une foule de choses tendent à détruire la bonté dans nos cœurs, et peu tendent à l'y faire renaître.

Je dirai une chose qui paraîtra peut-être extraordinaire, mais que je crois très-vraie; c'est qu'il serait plus aisé à un gouvernement, qui userait de tous ses moyens et de toutes ses ressources, de donner à tout un peuple les mœurs qui constituent la bonté, qu'à un chef de famille de les faire régner dans

sa maison. Les hommes dépendent de leurs impressions; et on les mène, comme on les frappe. Accordez et disposez bien tous les objets qui agissent sur eux; et la fin que vous vous proposez n'éprouvera plus d'obstacles, surtout si elle est conforme aux vues de la nature. Il n'en est pas ainsi du simple citoyen, qui trouve souvent le cours de la société opposé à ses plans, et qui a besoin de lutter contre les mœurs publiques, pour donner à ses enfans les mœurs que la raison lui indique, comme celles de la vertu et du bonheur.

Que peut-il faire alors? développer avec soin les saines inclinations de la nature; les préserver de l'atteinte des vices du siècle; les fortifier assez contre ceux-ci, pour qu'elles puissent s'en approcher, sans s'en altérer. C'est parce qu'il n'y a plus rien de simple et de naturel dans nos opinions, nos sentimens et nos usages, que la bonté se retire de nos cœurs. Aussi on la trouve rarement dans les hautes classes de la société; elle paraît affectée de tout tems, non à la populace, que des vices différens n'en éloignent pas moins, mais aux classes aisées du peuple, chez qui des mœurs

établies la conservent, moins encore pour leur gloire, que pour leur bonheur.

Pour la garder ou la recouvrer, il faut se séparer de tout ce qu'il y a de factice dans le train de la société. Elle ne peut s'allier avec le luxe, les plaisirs difficiles, les prétentions de la vanité, le faste des grandeurs. La bonté vient des mœurs simples et faciles; elle a besoin des attachemens de famille, de quelque chose des vieilles mœurs qui la consacre et la distingue, d'une vie sans pompe et sans orgueil, des goûts naturels, d'une certaine candeur dans les sentimens, d'une certaine familiarité dans les manières.

Il y a certainement des naturels plus ou moins faits pour la vertu, comme pour le génie; mais je ne crois pas qu'il y en ait d'absolument mauvais, quoiqu'il y en ait de très-difficiles à tourner au bien. La nature a attaché à notre organisation notre tempérament; à notre tempérament, nos passions; à nos passions, nos vices ou nos vertus. Mais si on ne peut ni réformer l'organisation, ni dénaturer le tempérament, on peut, en plusieurs choses, suppléer à l'une, modifier l'autre; et au moins on a

une certaine prise sur les passions, pour les diriger ou les contenir. Étudiez donc dans le jeune homme que vous voulez rendre bon, le caractère de ses passions; tâchez de les tourner en affections douces, de les porter sur les objets qu'il est sage d'aimer. Si elles restent violentes, vous pouvez les enchaîner par des principes fermes, dont les ames de cette trempe sont ordinairement susceptibles. Vous pourrez même leur abandonner quelquefois le cœur de votre élève, en leur donnant un but noble et grand.

BON ESPRIT.

Comme le *bon cœur* consiste à bien sentir et à bien faire, le *bon esprit* consiste à bien voir et à bien juger. Il semble que ces deux dons s'appellent, et ne soient que les parties d'un seul tout. Ils ont effectivement de l'influence l'un sur l'autre. Un bon cœur avertit d'une foule de choses qu'on n'apercevrait pas sans lui ; et il donne des inspirations qui dirigent mieux que les vues les plus fines de l'esprit. Le *bon esprit* à son tour étend et perfectionne les affections d'un *bon cœur*. Mais ces deux mérites, qui se secondent mutuellement, ne s'unissent pas toujours; et alors il manque quelque chose à chacun d'eux.

Le *bon esprit* se forme de qualités moins précieuses, mais plus difficiles que le bon cœur. Je crois que la nature fait encore plus de *bons cœurs* que de *bons esprits* ; et en cela les hommes n'ont pas à se plaindre d'elle. Si le spectacle de la société dément peut-être cette opinion ; si l'on y rencontre plus de gens habiles que de par-

faitement honnêtes gens ; cela vient de ce que notre éducation et nos mœurs tendent bien plus à développer les uns que les autres.

J'ai dit que le *bon cœur* ne supposait pas une ame sublime ; je dis aussi que le *bon esprit* va fort bien sans les grands talens ; quoique cependant une ame sublime et un grand talent soient nécessairement fondés sur un *bon cœur* ou sur un *bon esprit*.

Je distinguerai encore le *bon esprit* dans la culture des sciences et des arts, et le *bon esprit* dans la conduite de la vie ; il s'en faut bien qu'ils aillent toujours ensemble.

Le *bon esprit* dans la conduite de la vie, ne s'élève pas toujours à cette raison étendue, forte et exquise, qui fait la bâse de tous les grands talens. Celle-ci serait bien plus propre à contenir le *bon esprit* de conduite ; mais de vives passions, auxquelles elle tient ordinairement, qui la servent bien dans ses travaux, parce que là elle sait les régir, la troublent et la bouleversent par-tout ailleurs ; et voilà pourquoi de très-beaux génies, hors de leurs ouvrages, souvent ne se ressemblent

Digitized by Google

plus, et ne font que des folies ou des sottises.

A quoi reconnaît-on les *bons esprits*, et qu'est-ce qui les caractérise? Jamais ni trop lents, ni trop précipités en rien, en tout ils cherchent toujours leur place et s'y tiennent; savent également faire leur fortune, la pousser et l'arrêter. Ils peuvent essuyer des revers, tomber dans de grands malheurs; mais ils trouvent dans leur constance de quoi les soutenir, dans leur active prudence de quoi les réparer. Comme il y a toujours de la sagesse, de la modération, de la patience dans leurs desirs et leurs desseins, ils réussissent ordinairement. Les évènemens et les hommes leur sont plus favorables que contraires, parce que ne comptant jamais beaucoup que sur eux-mêmes, ils sont toujours prêts également à les mettre à profit ou à se passer de leurs seçours.

Il n'est pas aisé de les tromper, parce qu'ils font attention à tout, et qu'ils jugent bien. Ils ne se défient pas de tout, parce qu'il est une confiance sage et utile, qui naît d'un solide examen des choses. Ils ne

trompent pas non plus ; ils ont le jugement trop sain pour se compromettre dans les dangers de l'artifice ; les finesses les contrarient et embarrasent leurs voies , qui ont besoin d'être simples et ouvertes.

Ils font peu de fautes et ils s'en corrigent : si leur cœur ne leur fait pas un besoin de la vertu , leur esprit , ami de l'ordre les retient dans la règle ; leurs passions les échauffent et les éclairent, sans les troubler : celles des autres ne les subjuguent pas , accoutumés qu'ils sont à ne céder qu'à la raison. D'ailleurs rien ne leur en impose , rien ne les éblouit ; ils écartent d'abord les apparences , dissipent les obscurités , et arrivent à la réalité des objets.

Un sens juste se fait sentir dans leurs moindres paroles ; ils sont féconds en vues sûres et heureuses ; et ils ramènent souvent de leurs écarts des génies supérieurs.

On les remarque peu d'abord ; on les goûte beaucoup ensuite ; on aime à s'en rapporter à eux ; et l'utilité dont ils sont à tout moment, et sur beaucoup d'objets, leur donne un certain empire.

Enfin, ils sont communément aussi heu-

Digitized by Google

reux qu'ils le méritent, parce qu'ils jouissent sans cesse de ce calme des passions où ils se maintiennent, et de toutes ces satisfactions qui naissent d'une constante pratique de l'ordre et de la règle.

Est-il aussi dans l'éducation des moyens de développer et de perfectionner le *bon esprit* ? Je crois qu'il tient davantage à notre organisation et que l'art y peut moins. Mais il est d'expérience, que si l'instruction ne peut redresser un esprit faux, elle peut donner une certaine rectitude à un esprit moins essentiellement vicieux. En général, il lui appartient d'ajouter beaucoup à la sagesse de notre jugement, comme au développement de toutes nos autres facultés.

Pour savoir ce que l'art doit faire ici, il suffit d'observer ce qui en nous prépare ou détruit le bon esprit. Je crois qu'il résulte d'un certain mélange de calme et de vivacité dans nos passions ; de l'absence de fausses idées, et de l'abondance des notions saines. C'est donc sur nos passions, nos préjugés et nos connaissances, que notre attention doit ici se tourner.

Les passions sont à craindre pour le

bon cœur, parce qu'elles emportent notre volonté hors de nos devoirs; elles sont à craindre pour le *bon esprit*, parce qu'elles corrompent notre jugement. Lorsqu'elles nous agitent, nous ne voyons plus les objets tels qu'ils sont ; nous ne sommes plus en proportion avec rien ; nous allons contre la nature des choses; toutes nos pensées sont des erreurs ; toutes nos actions, des écarts. Il faut donc les retenir, les régler ; et il y a des moyens pour cela, puisqu'après les avoir bien étudiées, nous pouvons éviter les objets qui les excitent, chercher ceux qui les modèrent. Cependant si elles ne nous animaient pas, nous ne porterions sur aucun objet assez d'intérêt pour le bien connaître ; nous manquerions de mobiles pour faire ce qui est difficile. Il est donc nécessaire à la fois d'avoir des passions, et de les contenir, pour se conduire avec force et sagesse dans la vie.

Mais, même en les admettant, il faut nous tenir en garde contre leurs illusions. Celui qui ne sait pas distinguer les vues et les résolutions qu'il tire de sa raison ou de ses passions ; qui ne sait pas remettre à l'examen de l'une ce qui a été décidé par

les autres ; qui n'a pas la force d'obéir plutôt à ce qu'il juge qu'à ce qu'il desire ; celui-là pourra encore avoir de la sagacité dans les vues, de l'habileté dans la conduite ; mais il n'aura jamais cette justesse et cette prudence, qui font le *bon esprit*.

Nous avons tous un penchant qui domine dans notre ame, modifie notre caractère, influe sur tous les actes de notre vie. C'est surtout cette passion dominante qu'il faut s'appliquer à bien étudier, pour en connaître la nature, la marche, et les effets. C'est à elle que chaque homme doit tout ce qui le distingue ; ses talens, ses vertus ou ses vices ; son bon ou son mauvais caractère ; sa physionomie. C'est par elle aussi que chaque homme a sa folie ; le plus sage, dans les choses où elle nous trompe et nous égare, est celui qui s'en défend le mieux : notre défiance, à cet égard, ne peut être trop soigneuse, trop persévérante.

De même que chaque homme a sa passion particulière qui le jette dans de fausses vues, chaque peuple, chaque classe de la société ; chaque corps, chaque société particulière a la sienne, qui l'aveugle d'au-

tant plus qu'étant naturel à l'homme de se croire dans le vrai, lorsqu'il pense avec les autres ; les jugemens de ces diverses passions de pays et de corps sont toujours moins discutés par chaque homme, et s'affermissent dans son esprit par l'étendue et la durée de leur empire. C'est de toutes ces passions qu'est née la masse des préjugés qui gâtent plus ou moins le jugement des hommes. Il faut avoir le courage de secouer leur joug, d'observer à quoi ils tiennent, quels sont leurs bons ou leurs mauvais effets. L'unique méthode ici est de ne rien admettre, de ne rien rejeter ; mais de tout examiner, de tout approfondir. Si l'on croit que c'est là un ouvrage de savant, on se trompe ; c'est le plus facile emploi de la raison naturelle, à qui il appartient de pénétrer tout ce qui l'intéresse de près.

Enfin, le *bon esprit* demande la connaissance des choses auxquelles il doit être appliqué. Il est des gens qui n'acquièrent jamais d'expérience, parce que les évènemens roulent sous leurs yeux, sans leur suggérer d'observations, ou parce qu'ils ne les lient pas entr'elles, et qu'ils ne les convertissent pas en résultats. Il en est d'autres

au contraire à qui la promptitude et la justesse de ces opérations donnent une expérience anticipée. C'est là un des dons qui constituent le *bon esprit*. Il est un art de le développer, et il est simple. Il ne s'agit que d'habituer un jeune homme à se recueillir sur tous les objets qui le frappent, et plus encore sur les choses qui lui arrivent.

Il est une connaissance qu'il est toujours en nous d'acquérir. C'est celle de nous-même, de nos penchans, de nos intérêts, de nos ressources. Tenez donc sans cesse votre élève appliqué à cet examen. Apprenez-lui à le goûter, à en sentir le prix; tournez-le chez lui en habitude.

Tout tend à nous tromper dans la vie. Les objets se montrent à nos yeux sous des faces mensongères ; nos passions établissent entr'elles de faux rapports; les langues, qui expriment nos sentimens et nos idées, sont insuffisantes dans bien des points, obscures dans d'autres ; et la manière dont nous concevons et développons toutes choses, en complique encore davantage la connaissance, et nous en couvre la réalité. Que deviendrons nous, si nous n'apprenons à éviter de nous payer de

mots, à pénétrer dans le fond des choses ? Et pour cela, il est nécessaire de les décomposer, afin de les bien considérer, de les simplifier, afin de les rendre faciles à notre intelligence et à notre mémoire. Heureusement ce grand art peut devenir aussi une habitude, si on nous en a, dès notre enfance, enseigné les principes, et facilité l'exercice.

ÉGOÏSME.

On entend et on doit entendre par *égoïsme*, un continuel sacrifice des autres à soi; mais ce sacrifice des autres à soi est le propre de toutes les passions, de tous les vices. Les passions, en nous faisant placer tout notre bonheur dans la possession de leur objet, nous font tout sacrifier pour l'obtenir. Les vices, qui sont des inclinations basses et déréglées de notre ame, nous font aussi tout immoler à nos goûts et à nos habitudes. Il semble donc que l'*égoïsme* fait le fonds de toutes les passions, de tous les vices, de toutes nos mauvaises actions et de tous les mouvemens coupables de notre cœur.

Rien n'est plus vrai. Chaque passion, par ses excès ou par ses écarts; chaque vice, par cette force que lui donne l'habitude, nous font troubler le bonheur des autres hommes, pour parvenir à ce que nous croyons le nôtre, et par conséquent nous rendent égoïstes.

Mais cet égoïsme n'a qu'un objet, qu'une seule manière de se produire et de s'exercer;

et il prend le nom de la passion ou du vice, qui l'absorbe tout entier.

Au lieu que l'*égoïsme* proprement dit se manifeste de toutes les manières et sans aucune passion dans laquelle il se soit transformé; c'est une habitude bien établie ou un système adopté dans notre ame : il est cela, ou il n'est rien.

Il peut être tout à la fois une habitude et un système; mais il peut aussi être l'une sans être l'autre; et c'est ce qui me fait distinguer deux sortes d'*égoïsme*.

Le premier consiste uniquement en habitude; c'est une complaisance excessive pour notre personne, un soin exclusif de notre repos et de nos plaisirs, et le besoin de voir tout ce qui nous entoure y concourir et s'en occuper. Il dépend beaucoup de l'organisation; il exclut ces passions qui font les ames énergiques et les esprits étendus; il est, au contraire, le signe d'une petite ame, dont toute la sensibilité s'épuise sur elle-même, et d'un esprit borné, qui n'a rien aperçu dans cette réciprocité d'affections et de services, qui entretient la vie sociale. C'est encore plus le fruit d'une éducation molle et adulatrice : aussi est-il très-

commun

commun parmi les riches et les grands. Il l'est encore parmi les belles femmes; et il est peut-être le fond de la coquetterie. Mais il est moins dur et moins prononcé en elles; il peut même n'y pas déplaire, parce qu'il a son excuse dans leur faiblesse, qu'il se déguise sous l'apparence du desir d'être aimées, et que notre penchant à nous occuper d'elles le favorise. Mais lorsqu'il domine dans leur caractère, il produit l'impatience et quelquefois l'aversion, parce qu'on consent bien à les trouver fort occupées d'elles-mêmes, mais non pas insensibles pour tout ce qui n'est pas elles. J'appellerai cette première espèce d'*égoïsme*, l'*égoïsme* d'instinct.

Je voudrais le montrer en action; mais ce portrait est déja fait par un grand maître; et je ne serai pas assez imprudent pour refaire un portrait de la Bruyère, quoique la Bruyère ait osé refaire celui du *Tartuffe*; j'aime mieux embellir ce faible écrit d'un beau morceau d'une plume étrangère.

« Gnaton ne vit que pour soi; et tous les hommes ensemble sont, à son égard, comme s'ils n'étaient pas. Non content de remplir à une table la première place, il occupe

lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître des plats, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun mêts, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois. Il mange haut et avec grand bruit; la table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon et au théâtre, que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre, le meilleur lit; il tourne tout à son usage; ses valets et ceux d'autrui courent dans le même tems pour son service; il embarrasse tout le monde; ne se contraint pour personne; ne plaint personne; ne connaît de maux que les siens; ne pleure point la mort des autres; n'appréhende que la sienne, qu'il rachetterait volontiers de l'extinction du genre humain. »

L'autre espèce d'égoïsme est une combinaison, un système, une volonté constante de ne vivre que pour nous, et de tout ramener au soin de notre bonheur. Je l'appellerai *l'égoïsme* de réflexion.

Le premier peut exister sans celui-ci; mais celui-ci suppose l'autre nécessairement. Il est plus adouci dans les formes; il craint de se montrer, et il se conduit avec adresse.

Il suppose un homme froid, qui sait maîtriser ses passions, et soumettre toutes ses actions au calcul de ses intérêts.

Il n'exclut pas l'esprit, qui n'est qu'une combinaison heureuse et facile dans les idées; mais il exclut l'énergie de l'ame, d'où sort tout ce qui est grand. Il n'est pas de tous les âges; il se forme par le raisonnement et par l'habitude de la vie; il ne peut guères être un pli du caractère, que dans l'âge mûr.

Cependant il s'annonce de bonne heure, parce qu'il commence par être un *égoïsme* d'instinct, lequel, comme je l'ai dit, dépend beaucoup de l'organisation; et parce qu'il se naturalise dans l'ame par des jugemens qu'un enfant est bientôt en état

de faire, et des exemples qu'il sait encore plutôt s'approprier.

On ne peut trop se hâter d'en étouffer le germe; il n'en est qu'un moyen; c'est de fatiguer l'enfant dans une longue épreuve de cette dépendance où les hommes sont entr'eux. Obligé d'implorer des secours, il apprendra à quelles conditions on les obtient. Il faut aussi cultiver dans lui ce penchant à la bienveillance, dont aucune créature humaine n'est privée.

L'*égoïsme* de réflexion est beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Il a quelque chose de trop profond et de trop suivi pour être à la portée de bien des hommes. Beaucoup d'entr'eux peuvent se surprendre souvent dans des actions, ou au moins dans des dispositions d'*égoïsme*; mais peu en viennent jusqu'à se faire des égoïstes d'habitude.

Le grand principe de l'*égoïsme*, c'est la persuasion que tous les hommes sont égoïstes; l'*égoïsme* ne paraît plus alors qu'une revanche; et voilà où peut nous conduire ce mépris général pour nos semblables, souvent conçu si légèrement, quand nous sommes nés plus conséquens

que généreux. L'*égoïsme* d'instinct est de tous les tems et de tous les pays ; c'est un vice de la nature humaine. L'*égoïsme* de réflexion n'appartient qu'aux époques d'une grande dépravation dans l'ordre social ; mais alors il peut se fortifier et se répandre d'une manière effrayante.

Par-tout où l'amour de la patrie ne sera plus qu'une vertu sans effet et sans objet ; par-tout où l'on n'a conservé des mœurs domestiques que ce qu'il en faut pour déguiser l'indifférence et jouer la décence ; où l'argent est devenu le ressort unique, le principe et la fin de tout ; où l'honneur consistera à faire uniquement certaines choses convenues ; où les jouissances du luxe auront fait oublier les plaisirs de la nature, et seront devenues des besoins ; où tout se trouvera mis à prix, les plaisirs et même la considération ; où les hommes n'ayant plus les uns pour les autres ni estime, ni amitié, ni confiance, pourront cependant vivre ensemble, parce qu'ils se sont fait des plaisirs où tout cela n'entre pas, et qu'ils ont pris un masque de politesse sous lequel ils peuvent cacher leur haîne, leur mépris et leurs fourberies réci-

proques ; par-tout où ces choses se passeront, il se trouvera fréquemment des hommes qui se diront :

« Tout est imposture, vices et désordres » autour de moi. Pourquoi vaudrais-je » mieux que mon siècle? Je veux mon bien » particulier, cela m'est permis; je le veux » aux dépens de tout; et en cela je ressemble à tout le monde. Je ne songerai » donc qu'à moi; je ne serai ni dupe des » conventions sociales, ni victime des penchans de mon cœur. Je n'attendrai pas » qu'on me donne ma part de bonheur, je » la ferai. Les autres hommes vont tous au » même but que moi ; mais ils en sont » écartés par leurs passions; moi, je n'aurai » point de passions, et je profiterai des » folies qu'elles leur feront faire. Avec de » la prudence, je puis me servir de tout; » avec de l'insensibilité, je puis me rendre » indépendant de tout : soyons donc prudens et insensibles; et que tout cet appareil menteur de la société serve au moins, » s'il se peut, à faire un seul heureux. » Voilà les principes de l'égoïste, voici sa conduite.

PORTRAIT DE L'ÉGOÏSTE.

L'égoïste voit quelqu'avantage dans la probité, et il en a; mais il en a tout juste ce qu'il en faut, pour ne pas être réputé en manquer.

Il croit ses principes la sagesse même; mais il sent qu'ils doivent être odieux; et il n'est empressé ni à les étaler, ni à en affecter de contraires; différent en ceci du cynique et de l'hypocrite.

Il n'a pas dans les manières la grossièreté que l'on devrait attendre d'un homme occupé de lui seul; il sent au contraire le besoin de cacher la dureté de son ame sous des dehors prévenans; mais sa politesse n'est ni l'envie de plaire, ni celle de servir; elle se réduit à ces frivoles attentions qui coûtent peu, et qui n'engagent à rien.

Il aime les plaisirs, mais il en redoute les suites; il n'est pas débauché.

L'argent doit être sa passion dominante; mais il le recherche pour en user, et non pour l'acumuler et l'enfouir, comme l'avare.

Ce qui le touche le plus dans les dignités

et les places, ce sont les avantages réels qui en résultent; et il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition.

Il est habituellement froid et indifférent pour tout ce qui ne le regarde pas; il devient cruel, dès que son intérêt l'exige; mais sa cruauté éclate bien plus par des refus que par des violences; il use sans pitié de ses droits; mais il n'est pas sûr d'attaquer impunément ceux des autres.

Une seule pensée l'occupe dans tous les instans et dans toutes les circonstances; c'est l'utilité qu'il peut tirer des choses, des lieux et des hommes; elle l'occupe dans un malheur domestique; elle l'occupe dans un désastre public; elle l'occupe au pied du lit de mort de son père: au moment où le vieillard expire, son imagination parricide entre en possession de l'hérédité.

Il porte cette pensée jusques dans l'amour. Je lui suppose de l'amour, parce qu'il peut trouver une femme belle et aimable; et alors pourquoi ne s'enflammerait-il pas pour elle? C'est un objet qui lui promet du bonheur; pourquoi ne s'empresserait-il pas à le conquérir et à se l'assurer? Il se rendra même aimable, autant qu'il le pourra,

parce qu'il faut souvent le devenir pour être aimé; et il n'est pas insensible à l'avantage d'être aimé; au contraire, cet avantage en général le toucherait fort, et surtout l'arrangerait fort bien; ce serait un excellent moyen pour que tout le monde consentît à se sacrifier continuellement à lui.

L'égoïste peut prendre de l'amour; mais il ne se marie pas; il ne voit dans le mariage que des embarras qu'il redoute et des plaisirs qu'on trouve ailleurs. Il se mariera pourtant; si vous voulez le rendre riche et puissant; alors sa femme et ses enfans devront bien s'occuper de son bonheur; et pour récompense, ils lui deviendront si nécessaires, qu'il ne leur accordera aucune autre occupation. J'ai connu un père, qui n'a jamais voulu permettre à son fils un court voyage, d'où dépendait sa fortune, parce que ce fils était plaisant et l'amusait.

Voilà comment il est père; voici comme il est ami. Vous épanchez dans son sein un cœur dévoré de chagrins; s'il a éprouvé quelques-uns de ces chagrins, il se dira, avec une satisfaction intime : *J'ai été dans cette situation là, et je n'y suis*

plus. C'est ainsi qu'il tirera un plaisir pour lui-même de la douleur dont il est confident. Et voilà tout ce que vos peines auront remué dans son ame.

Il ne voit dans tout ce qu'on appelle belles actions, que des traits de dupe, qu'un homme prudent ne fait pas, et dont celui qui les éprouve peut s'acquitter avec des mots; dans les parens, que des gens de qui on attend des successions, et avec qui malheureusement on les partage; dans tous les hommes, que des êtres plus ou moins semblables à lui, et par conséquent de qui il ne faut rien attendre : tel est l'égoïste.

NOTE.

On a donné au théâtre français une pièce intitulée l'*Égoïsme*. En rendant justice à plusieurs beautés dramatiques qui m'ont frappé dans cet ouvrage, j'ai cru y saisir deux défauts, produits tous deux par une fausse vue sur le caractère même. D'abord l'auteur donne à chacun de ses personnages son *égoïsme* particulier, aux gens de bien comme aux méchans; de sorte que si cette comédie était vraiment le tableau de la société, la société ne marcherait que par l'*égoïsme* qui la

détruit; et il faudrait honorer dans la vertu le principe que l'on flétrit sous le même nom dans le vice. En second lieu, l'auteur a fait de son principal égoïste un scélérat hypocrite; et c'est encore là se méprendre sur son objet. Si un personnage est un scélérat, il faut lui conserver ce nom; s'il est encore un hypocrite, il faut les lui donner tous les deux, et non pas les exprimer par le mot d'égoïste; car l'*égoïsme* doit être un vice distinct de ceux-ci, où il n'a pas besoin d'une dénomination propre.

Il m'a paru aussi que dans le monde on ne s'entendait pas davantage sur les idées qu'on devait attacher à ces mots d'*égoïsme* et d'*égoïste*. C'est que ces mots abstraits expriment une certaine suite d'actions; et que le plus puissant mobile de ces actions ne se montre pas toujours avec évidence. Il faut donc, pour saisir ces mots dans l'étendue et les bornes de leur signification, parcourir les actes qui tiennent à un caractère, démêler leurs causes, et déterminer la force et l'influence de chacune. Alors on s'assure du mot par l'examen de la chose. C'est ce que j'ai tâché de faire ici. Depuis, il a paru une autre comédie sur le même sujet, (l'*Homme personnel* de M. Barthe.) On a remarqué des défauts dans la conduite et l'intrigue. Il ne m'appartient pas de la juger, sous cet aspect. Je ne la considère que dans l'aperçu et le développement du caractère; et ils m'ont paru d'une vue nette et d'une exécution énergique. La pièce a beaucoup de détails pleins d'esprit et de talent; et tous ces traits

d'esprit reproduisent les actions et les sentimens d'un égoïste. J'avais conçu ce caractère tel, à peu près, qu'il m'a été représenté dans cette pièce.

Digitized by Google

LE JEUNE MALHERBE

OU

LE FILS NATUREL,

ROMAN DRAMATIQUE

EN DEUX PARTIES,

EN CINQ DRAMES

ET

EN DIX ACTES.

Digitized by Google

PRÉFACE.

« J'ENTENDS votre affaire, » me dit un jour, après avoir entendu cet ouvrage, un de ces juges qui savent le mieux saisir et exprimer l'intention et l'effet d'une composition qui les a frappés, c'est-à-dire, une femme d'esprit; « j'entends votre affaire: voici ce que vous dites au public : *prêtez-moi le théâtre, pendant deux représentations*; *car c'est sur la scène et en deux fois, que je veux vous donner mon roman.* » Ce mot heureux m'a indiqué le titre propre à cet ouvrage.

L'idée, seulement, a été empruntée d'une aventure connue, qui rappelle deux personnages célèbres.

On sait que l'illustre d'*Alembert* était fils naturel de la marquise de *Tencin*, femme distinguée, dans son tems, par les charmes de l'esprit de

société, et dans la postérité, par des romans pleins d'intérêt et de grâce.

On sait que d'Alembert fut destiné au sort des *enfans trouvés*, et qu'il faillit en éprouver toutes les rigueurs.

On est plus porté à imputer cette barbarie au cardinal de *Tencin*, frère de la marquise, l'un des hommes les plus vils et les plus méchans, qu'à une mère.

On sait encore que d'Alembert fut recueilli et élevé chez un bon vitrier, appelé *Rousseau*, demeurant rue *Michel le Comte*, *au Marais*; qu'il s'attacha à cette bonne famille comme à celle que la nature lui aurait donnée; qu'il passa chez eux plus de la moitié de sa vie; qu'il se regarda toujours et se conduisit envers eux, comme un fils.

Ce n'était pas une mère pareille à madame de *Tencin*, qui convenait à un ouvrage dramatique; mais une femme de ce rang, de ce genre d'existence, réunissant

réunissant les souvenirs de la grande beauté aux grâces de l'esprit, présidant à ce genre de société qu'on ne trouvait qu'en France, et même qu'à Paris, où se mêlait ce que le grand monde avait de plus poli avec ce que les sciences et les lettres avaient de plus distingué; un homme pareil au cardinal de Tencin, sans honneur et sans ame au sein des hautes dignités de l'église et des faveurs de la cour, et propre à retracer toutes les bassesses de quelques-uns de nos ci-devant grands seigneurs; et pour contraster avec ces personnages, cette bonne famille du vitrier *Rousseau*, devenue une petite coterie de gens de lettres, par leur adoption d'un jeune homme de cette classe: tous ces traits de l'histoire de d'*Alembert* entraient heureusement dans la fable que j'avais à composer.

Mais, passé ces premières données,

j'ai altéré absolument cette anecdote, en créant, à mon gré, d'autres faits, d'autres caractères.

J'ai commencé par substituer à un jeune géomètre, un jeune poète. Nous avons déja sur notre scène un personnage de cette espèce ; mais mon objet ne m'exposait pas à lutter avec un de nos chef-d'œuvres. J'ai fondu le jeune philosophe dans le jeune poète ; j'ai pris l'homme de lettres tout entier ; et j'ai eu un personnage non pas opposé, mais différent.

Ce qui m'a principalement attiré vers ce sujet, c'est l'intérêt plus piquant de l'amour maternel et de la tendresse filiale sous ce mystère et dans cette contrainte, qui appartiennent à une naissance illégitime.

Il en naît une foule de sentimens nouveaux, et des situations encore inconnues sur tous les théâtres.

J'ai réuni à ce que j'ai conservé

Digitized by Google

de l'histoire de d'*Alembert* plusieurs circonstances de ces causes connues au *palais*, sous le nom de *réclamations d'État.*

Il y a plus de rapport qu'on ne croit entre les faits célèbres de l'ordre judiciaire et ceux qui peuvent émouvoir sur la scène.

On ne se doute pas, par exemple, qu'il appartienne ici au théâtre d'être plus pur en morale que la loi même, et de réprimer, par l'opinion publique, ces *réclamations d'état*, que la loi autorise et doit autoriser. Tout le monde connaît le fameux adage du droit romain : *pater est ille quem nuptiæ demonstrant.*

Tel est l'emploi où j'ai entrepris d'élever le théâtre dans cet ouvrage. Il offre un exemple de ce que doit faire, dans ces circonstances, un homme juste et délicat, et une leçon des dangers que courre une famille

qui osé, dans ces cas, violer l'humanité. Je me suis proposé de rendre également odieux, et le parent, qui a voulu étouffer l'existence d'un enfant né hors du mariage, et l'enfant qui, pour obtenir un rang et une fortune, d'où sa propre conscience l'exclut, vient déshonorer sa mère.

Il me reste à faire connaître les principes, le système de cette composition, et toutes les innovations ou les irrégularités qui la caractérisent.

J'ai cru qu'un drame ou une comédie pouvait, comme la tragédie, avoir, dans l'histoire de la nation où est porté la scène, une époque fixe; et qu'alors le drame ou la comédie, devait, non-seulement en avoir les couleurs, mais encore en offrir le tableau.

J'ai rapproché l'évènement de mon ouvrage d'une époque récente. Je le

place au commencement du règne du dernier roi, et au renvoi de Mrs. *Turgot* et *Malsherbes* du ministère. Ce tableau m'a paru singulièrement intéressant dans le point de vue où nous sommes placés aujourd'hui. Cet évènement fut comme le point de départ de la révolution; ce tems en fut l'avant-scène; ces mœurs sont celles d'une monarchie, dont on sentait déja l'ébranlement, sans en prévoir encore la chûte si prochaine: elles ont cessé en présence même des contemporains, ne doivent plus revenir, et déja ne peuvent plus se retrouver que dans l'histoire et au théâtre.

En méditant ensemble les romans et les drames, j'ai cru reconnaître qu'indépendamment des moyens qu'ils avaient à s'emprunter, ils avaient encore des points où ils s'unissaient. Supposez une action qui ne suffise pas

par sa durée, par ses évènemens, par son intrigue, à l'étendue d'un roman, mais qui néanmoins excède les bornes d'une représentation théâtrale: n'y a-t-il pas là la matière d'un ouvrage mixte, d'un genre intermédiaire, où se combinent les principes et peuvent se rassembler les mérites de ces deux genres? c'est là l'idée que j'ai entrepris de réaliser.

Cet ouvrage tient donc du roman par une action, qui dépasse la durée convenue du drame français; par la combinaison de trois objets d'intrigue, tirés du même évènement et fondus dans un seul intérêt; par un développement plus approfondi donné à plusieurs situations, à plusieurs caractères; par un plus grand nombre de personnages, tant principaux qu'accessoires; par un mouvement moins accéléré dans les diverses parties de l'action. Il a dailleurs la

Digitized by Google

marche, le ton, les formes et les divisions d'un ouvrage de théâtre.

Indépendamment du tableau accessoire d'une époque historique, il réunit et entremêle le fond de ce genre de pièce pathétique, que nous appelons exclusivement *drame*, et le fond de ce genre de comédie, que nous pourrions appeler comédie noble.

Si cet ouvrage est de beaucoup le plus long des drames, il est peut-être le plus court des romans; c'est à ces deux genres à la fois qu'il faut le rapporter: je l'appelle *roman théâtral;* et il importe à un équitable jugement de cet ouvrage de se souvenir que tel est celui que j'ai voulu faire. C'est le genre que je propose qu'il s'agit d'apprécier en lui-même. Il ne serait pas raisonnable de réprouver mon essai par des règles en dehors desquelles je me suis placé.

Comme *roman*, l'ouvrage se divise en deux parties, qui contiennent chacune une portion distincte de l'évènement total.

Un roman bien composé, étant une suite d'actions dramatiques naissant l'un de l'autre et aboutissant à un même dénouement, je suis parti de ce principe, pour couper le mien en autant de *drames*, que l'évènement total renferme d'évènemens séparés; et c'est une seconde division adoptée pour cet ouvrage.

Mais, comme *drame*, il était propre à la division particulière à ce genre; je l'ai adopté aussi, mais en second ordre.

Mon roman se partage d'abord en *drames*; et les *drames* ensuite en *actes*, quand leur objet particulier s'y prête ou l'exige. Il y a autant d'*actes* qu'il y a de changemens dans les objets et les lieux de la scène; et

Digitized by Google

c'est là la troisième coupure de mon ouvrage. Ainsi se justifie le titre, bizarre en apparence, que je lui donne.

Roman théâtral, en deux parties, en cinq drames et en dix actes.

L'action de ce *roman drame* a une durée de quatre jours ; pendant les trois premiers jours, la scène est à Paris, mais dans trois maisons différentes ; au quatrième, elle passe à Versailles.

De même que chaque partie a un titre séparé, chacun des cinq drames en a un qui lui est propre.

PREMIÈRE PARTIE.

Découverte de la naissance du fils naturel.

SECONDE PARTIE.

Effets de la révélation de la naissance du fils naturel.

PREMIER DRAME.

Situation du fils naturel et révélation de ses parens.

SECOND DRAME.

Connaissance du fils naturel dans les familles auxquelles il appartient.

TROISIÈME DRAME.

Propositions faites au fils naturel, et mesures prises contre lui.

QUATRIÈME DRAME.

Recours du fils naturel à sa mère.

CINQUIÈME DRAME.

Décision sur son sort, déférée au plus proche parent et à l'héritier de son père.

En rapportant la division *dramatique* à la division *romancière*, la première partie se compose des deux

premiers drames; l'un de ces drames ayant deux actes, le second trois.

La seconde renferme les trois derniers drames; ici, le troisième drame seulement se divise en trois actes; le quatrième et le cinquième n'ont chacun qu'un acte.

La division par actes, dans mon système dramatique, ne tenant qu'au changement dans les objets de l'action et les lieux de la scène, mes actes ont une durée très-inégale; les uns ne remplissent pas un quart-d'heure; et d'autre approchent d'une heure.

Ces vues réunies et appliquées à un genre de composition d'une espace très-borné, sont la cause et peut-être l'excuse de l'étendue extraordinaire de celle-ci. Elle surpasse les plus longues de nos pièces de théâtre. A cet égard, elle ne pourrait-être comparée qu'à un certain nombre de

Digitized by Google

pièces, qui se jouent pourtant sur les théâtres anglais et allemands. Lue de suite et à haute voix, elle prend quatre heures; exécutée d'ensemble au théâtre, elle en prendrait cinq.

Je crois que si le public consentait à une représentation si prolongée, il ne serait ni du respect qu'un auteur lui doit, ni de la prudence qu'il se doit à lui-même, d'accepter cet effort de patience : la meilleure des règles, la première des convenances, dans les plaisirs de l'esprit, est de ne jamais épuiser l'attention des hommes assemblés.

Cet ouvrage a été essentiellement composé pour l'impression; et je n'ai point de sacrifice à faire, en le laissant à sa première destination.

Cependant, si on en jugeait assez favorablement pour le desirer au théâtre, c'est-à-dire, si on lui trouvait les effets du théâtre, il faudrait

Digitized by Google

opter entre l'un de ces deux partis: ou le mutiler, en en retranchant un tiers, (l'ouvrage pourrait y gagner quelque chose, s'il est surchargé de longueurs dans son propre système; il y perdrait trop, s'il est bien composé dans son genre) ou le donner en deux représentations; et jai tâché, à tout hasard, qu'il se prêtât à cette coupure.

Il offre un repos pour l'attention, comme dans l'action, entre la première et la seconde partie. Par-là on n'a pas besoin de les joindre immédiatement l'une à l'autre, pour les tenir liées dans son esprit. Les lectures particulières que j'en ai faites, l'ont souvent été à des intervalles plus ou moins longs; et j'ai toujours remarqué que chacun retrouvait, dès la première scène de la seconde partie, tous les souvenirs de l'autre, qui lui étaient nécessaires.

Il devrait être joué d'un jour à l'autre ; mais le spectateur pourrait ne revenir à la seconde représentation, qu'après un plus long intervalle. Je crois au moins avoir réussi à placer ce remède dans l'inconvénient même du genre de ma composition.

La représentation d'un même drame en deux jours différens, serait une chose si nouvelle, si étrange, qu'il y aurait de la folie à moi de le demander, et du danger peut-être à l'obtenir. Je ne me sens ni le courage, ni les moyens d'un tel scandale.

Mais si un auteur ne doit pas à ce point hasarder son ouvrage sur la scène, il peut, sans beaucoup de risque, hasarder quelques idées sur notre système théâtral actuel.

Et voici celles que j'ose soumettre à l'examen des vrais amis de l'art,

Digitized by Google

de ceux qui n'en sacrifient pas les progrès à des préjugés, à des routines.

Un auteur fait-il une tragédie, une comédie, un drame, dans le mode établi pour ces genres de composition? il doit se renfermer dans les bornes qu'ils ont reçues, puisque cela se peut.

Veut-il étendre l'un de ces genres, et y porter quelques combinaisons nouvelles? Au lieu d'une de nos tragédies, fait-il un *poëme tragique*? Au lieu d'une de nos comédies, un *poëme comique?* Au lieu d'un de nos drames, un *roman dramatique?* Il est évident qu'il lui faut plus d'espace.

Y a-t-il quelque principe de goût qui repousse de pareils ouvrages? Est-il de l'intérêt de l'art qu'ils ne soient pas au moins tentés? Est-il des plaisirs publics que de tels ouvrages ne montent jamais au théâtre?

Ces questions, ce me semble, se décident en faveur de ces essais : d'abord, si le système en est propre à donner les émotions que veulent les hommes assemblés ; et ensuite si ces ouvrages atteignent à ce but nécessaire.

La scène, comme toutes les autres carrières, doit sans cesse s'enrichir de nouveaux genres, quand ils sont bons, et non se renfermer dans ceux qu'elle a une fois admis.

Sans de nouvelles combinaisons, de nouveaux modes dans les productions dramatiques, une foule de beaux sujets, de conceptions originales, d'acquisitions de toutes espèces, échapperont à notre théâtre, tandis qu'elles font la vie et l'honneur des théâtres des autres nations. Pourquoi en lisons-nous les productions avec tant d'intérêt, et en repoussons-nous les exemples sur notre scène ?

Elle

Elle a un goût plus sévère, dit-on ; et c'est un avantage que nous devons conserver. Leur système dramatique est plus riche et plus fécond ; et ce serait bien là aussi un avantage à acquérir.

Réunissons-les : empruntons à la marche de leur scène ses plus grands effets, et portons-y la sage retenue de la nôtre.

Mais si ces ouvrages ne peuvent se renfermer en une seule représentation ? Il s'ensuit qu'ils doivent être propres à se couper en plusieurs, sans donner ni plus de peine, ni moins de plaisir au spectateur ; et, à cette condition, qu'il faut leur accorder de paraître en deux fois.

Le spectateur ressemblera alors au lecteur, qui ne rebute ni le *Télémaque*, ni *Gilblas*, ni *Tom Jones*, parce qu'il ne peut les dévorer dans deux heures de tems.

Presque toutes les pièces qu'on donne aujourd'hui sont plus longues que les anciennes ; on juge bien que ce n'est pas là un reproche que je leur fais. L'ouvrage le plus long ne l'est jamais trop, s'il ne contient que sa matière ; le plus court ne l'est pas encore assez, s'il l'excède : voilà le principe que je leur appliquerais, si j'avais à les juger. Il résulte seulement de ce fait, que nous tournons vers des ouvrages trop étendus au théâtre ; et il est bon d'y pourvoir ; mais sans froisser le talent, sans lui commander de ramener tous les sujets à une mesure unique, de tronquer toutes ses conceptions. Ne vaudrait-il pas mieux admettre une nouvelle coupe dans les productions théâtrales, et avoir à la fois des sujets plus développés et des représentations moins fatiguantes ?

Et que deviendront nos règles ?

Elles resteront particulières aux ouvrages, non pas qu'elles ont fait produire, mais où elles ont été utilement observées.

Et quelles seront celles de tous ces genres nouveaux?

Celles de la belle nature, de l'éternelle raison, source unique et des bons ouvrages et des bonnes règles.

Cependant, si on veut toujours des règles de convention, on en fera aussi, d'après ces nouveaux ouvrages, quand on jugera qu'ils ont été bien traités. — Et, après quelque tems, tout se retrouvera encore, comme aujourd'hui.

NOTE

Sur les évènemens du tems, employés dans ce Roman.

M. de *Maurepas* fut rappelé au ministère par Louis XVI, à son avènement au trône, après un exil de plus de 30 ans.

On l'appelait, vu son âge seulement, le *Mentor* du roi ; son poste était à la fois celui d'un favori et d'un premier ministre.

Le premier personnage de la pièce est représenté, à peu près, dans cette position.

Du reste, son caractère et son histoire n'ont plus rien de commun avec M. de *Maurepas*. On n'a voulu ni peindre, ni désigner M. de *Maurepas*.

Le maréchal d'*Harocour*, mon premier personnage, pourrait aussi rappeler le maréchal de *Belle-Isle*, général, ambassadeur et ministre tour-à-tour ; et d'autant plus que le comte de *Gisors*, tué à la bataille de Lauffen, ce jeune homme d'une si belle espérance, et immortalisé par douze lignes que Rousseau lui a consacrées dans l'*Émile*, est désigné évidemment par moi

Digitized by Google

sous le nom du chevalier d'*Estor*, neveu du maréchal d'*Harocour*.

L'abbé de *Véri*, homme de beaucoup d'esprit et de très-bonnes intentions, ami de Mme. de Maurepas, fut celui qui suggéra le choix des trois célèbres ministres, *Turgot*, *Malsherbes* et *Saint-Germain*.

J'ai prêté ce fait à *Gourville*, l'homme par qui va le mouvement de la pièce. Là encore commence et finit la ressemblance avec l'abbé de *Véri*.

M. de *Maurepas*, qui avait appelé MM. *Turgot*, *Malsherbes* et *St.-Germain*, devint bientôt inquiet de la confiance que le roi prenait en eux. Il suscita contre eux les oppositions, et travailla à faire redouter au roi ce qu'on appelait leur système de perfection.

Voulant ensuite se relever dans l'esprit public, et pourvoir aux désordres des finances; par les insinuations du marquis de *Pesay*, une espèce de courtisan de fortune, il appela M. *Necker* au ministère; et ce fut encore lui qui le fit renvoyer, trois ans après. — Il y a aussi dans la pièce une allusion aux circonstances de cet évènement.

On sait qu'on organisa une fausse famine et une disette de quelques jours, au commencement du ministère de M. *Turgot*, pour l'embarrasser et le décrier par l'exécution de son édit sur la *libre circulation des grains*. L'attroupement ne parvint à Versailles, que parce qu'il y eut un faux ordre de retirer des troupes que le maréchal de *Biron* avait envoyées à St.-Germain.

Cet évènement et cette circonstance sont employés dans la pièce.

MM. *Turgot* et *Malsherbes* invitèrent plusieurs écrivains à écrire dans leurs principes de gouvernement. Le héros de la pièce est présenté ici comme un de ces écrivains. Il y eut particulièrement un écrit, non pas pour la suppression, mais pour le rachat des droits féodaux (ce qu'il faut bien distinguer), qui fut brûlé par arrêt du parlement.

On doit avertir que le caractère du cardinal de *Granville* ne peut s'appliquer à aucun des prélats du tems. Jamais cet ordre ne fut plus éclairé, et surtout plus décent qu'à cette époque. Les exceptions à cette justice que je me plais de rendre au haut clergé, étaient rares ; cependant il y en

avait. C'est la partie historique de ma fable qui m'a conduit à faire du méchant homme de mon ouvrage, un cardinal. Le frère de la marquise de *Tencin*, que j'avais à rappeler, était l'un et l'autre.

Mais beaucoup des choses que je lui fais dire et exécuter, se rapportent à des anecdoctes plus ou moins connues.

Le caractère de *Gourville* est absolument de mon invention : c'est dans celui-là que j'ai le plus rassemblé de traits sur les évènemens et les mœurs du tems.

Cette idée de se jeter lui-même dans un procès criminel, pour de là tenir tête à la cour et au parlement, retrace le fameux procès de *Beaumarchais* contre la femme du conseiller *Gœsman*; procès qui devint celui du ministère et du parlement *Maupou*.

La manière dont il se joue des lettres de cachet, est un emblême de la puissance que l'opinion avait acquise contre ce misérable ressort du gouvernement.

Jamais l'existence des gens de lettres dans le grand monde, quand ils savaient se respecter eux-mêmes, ne fut plus flatteuse et plus honorable. Elle leur permettait même d'y porter et d'y garder toute

l'indépendance de leurs opinions. C'est sur ce souvenir qu'est fondée la manière d'être que je donne à *Malherbe*.

J'ai voulu rendre honneur à cet état de toutes les manières ; et c'est ce qui m'a fait placer à côté de *Malherbe* un domestique d'une espèce particulière : et ceci est encore un fait. *Thomas*, de l'*académie française*, eut un domestique, qui reçut de son maître des leçons de mathématiques, et qui ensuite entra avec distinction dans les *ponts et chaussées*. J'en ai entendu parler, avec beaucoup d'estime, sous le rapport même de l'instruction, à *d'Alembert*.

Les *trigauderies* et la basse envie de M. l'abbé *Alain*, ressemblent à bien des choses que nous avons vues. Ce n'est pas là où on pourrait accuser mes tableaux d'infidélité ou d'exagération.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les portraits de mes personnages, tels que je me les étais représentés à moi-même, pour les faire agir et parler.

NOTE
SUR LES PERSONNAGES.

Dans le plan de la pièce, ils se divisent en trois classes, *gens de la cour*, *bourgeois*, *gens de lettres*.

LE MARÉCHAL D'HAROCOUR.

Premier ministre, oncle de la comtesse de *Lussan*, et héritier du chevalier d'*Estor*.

Un vrai grand seigneur par les qualités et les défauts; plein d'ame et d'honneur; mais entêté des choses de son rang; d'un esprit borné, mais d'un sens droit; toujours près des préventions, des emportemens, et facile a en revenir. Un ton brusque; un maintien fier; une politesse de représentation.

LA COMTESSE DE LUSSAN.

Jeune veuve, seule héritière du maréchal, qui tient sa maison; promise, de son consentement, au marquis de *Lusigny*, et qui aime secrètement *Malherbe*.

Une femme *sensible et bonne*, dégagée des opinions de son rang, mais soumise à ses bienséances, et dévouée aux desirs de

son oncle ; née plutôt pour les affections du cœur que pour l'éclat du grand monde.

LA MARQUISE DE LUSIGNY.

Mère naturelle de Malherbe, qu'elle croyait mort ; elle l'a eu secrètement du feu chevalier d'*Estor*, pendant son mariage avec le feu marquis de *Lusigny*.

Elle passe quarante ans ; est veuve depuis six ; belle encore ; elle a une grande consistance dans le monde ; elle a refusé jusqu'ici la main du maréchal, qu'elle gouverne néanmoins par les soins d'une amitié sincère.

Une ame profondément sensible et l'esprit le plus délicat ; une grande connaissance du monde et des hommes ; le don de se faire un empire autour d'elle par son art de plaire et de servir ; la perfection de la dignité d'une grande dame et de la grâce d'une femme aimable.

LE MARQUIS DE LUSIGNY.

Fils de la marquise, et frère naturel de Malherbe.

C'est un des jeunes gens les plus brillans de la cour ; il en a les travers ; ce n'est ni

un fat, ni un homme immoral : les évènemens de la pièce deviennent son éducation.

LE CARDINAL DE GRANVILLE.

Une ame dure et basse ; toujours dans les cabales ; cherchant un premier rôle dans les affaires ; croyant remplacer la considération par l'importance qu'il affecte ; de l'esprit néanmoins, mais un esprit faux et bizarre. — Un mauvais ton, malgré son rang, parce qu'il a un cœur grossier ; mais une tournure de grand seigneur, quand il faut qu'il s'observe.

M. DE GOURVILLE.

Homme versé dans la pratique des cours et des affaires publiques, qui a toujours dirigé le maréchal, et lui a rendu de grands services ; il a adopté Malherbe, comme l'ami de son cœur.

Une tête froide ; une ame noble ; un grand caractère ; un excellent esprit ; c'est un homme de bien, armé de tous les talens d'un intrigant supérieur ; un de ces hommes qui obtiennent de l'ascendant en tout et par-tout. — Ce tour d'esprit qui déroute

toujours ceux à qui il parle; quelque chose dans le ton et les manières, d'un homme qui sent sa supériorité.

ARTAUT.

Un homme du commerce inférieur, mais maintenant dégrossi par une vie habituelle avec des gens de bonne compagnie, tels que *Malherbe* et *Gourville*.— La perfection de la bonté et de la probité bourgeoise.

Mme. ARTAUT.

Le meilleur des cœurs, mais un esprit un peu revêche; regrettant la simplicité de leurs premières mœurs; craignant sans cesse que les succès de Malherbe ne le lui enlèvent; ne pouvant plus se figurer qu'il n'est pas né d'elle; l'aimant pour ses bonnes qualités seules, et peut-être plus que sa propre fille, sans qu'elle s'en doute.

Mlle. HÉLÈNE ARTAUT.

Une jeune personne, élevée par Malherbe, pour être la femme de Gourville, et par là déja sortie, par son genre d'esprit, de l'état de ses parens; elle a pu saisir d'ailleurs le ton de la bonne compagnie

dans la société de Mme. de Lussan; née plus tendre que passionnée, elle est devenue plus sensée et plus réfléchie qu'il n'est commun à son âge, par l'éducation exquise qu'elle a reçue. — On voit par quelques mots de sa scène avec Mme. de Lussan, que son cœur aurait aussi une histoire.

PONTIGNY.

Le métromane de la pièce. — L'insouciance, l'excellent cœur, l'esprit fin et naïf d'un homme de lettres; l'affranchissement des règles et des formes du monde, et toute la préoccupation du métier, à travers duquel il voit tout.

L'ABBÉ ALAIN.

Un homme de lettres de la mauvaise espèce. Il a donné les premières leçons de littérature à Malherbe, et n'est pas à s'en repentir; médiocre et envieux; un abbé intrigant, qui court un bénéfice et l'académie.

MALHERBE.

Baptisé : *Charles*, dit *Malherbe, père et mère inconnus*; remis à Mme. Artaut dès l'âge de deux ans, par un chirurgien-accou-

cheur ; homme de lettres , singulièrement aimé du public , et plus chéri encore dans quelques maisons où les talens sont en honneur , surtout chez Mme. de Lusigny ; ayant déja une grande célébrité par de beaux ouvrages en littérature et en philosophie.

Le plus beau naturel, dans des situations propres à en faire tout sortir. — Le ton et non l'art de la bonne compagnie. — Toujours une morale pure et élevée, plutôt dans ce qu'il fait que dans ce qu'il dit. — Quelque chose de jeune , seulement dans sa chaleur pour le bien et contre le mal. — Souvent des formes d'éloquence et une teinte de poésie dans son discours ; mais sans qu'il y songe , et par l'emploi naturel de son talent dans ses propres affaires.

PERSONNAGES DANS L'ACTION.

Le maréchal d'HAROCOUR,	Premier ministre et grand oncle de Malherbe, du côté de son père.
La comtesse de LUSSAN,	Nièce du maréchal, jeune veuve.
La marquise de LUSIGNY,	Mère naturelle de Malherbe.
Le marquis de LUSIGNY,	Fils légitime de la marquise.
Le cardinal de GRANVILLE,	Frère de la marquise de Lusigny.
Mr. ARTAUT,	Marchand épicier.
Mme. ARTAUT,	Sa femme.
Mlle. HÉLÈNE ARTAUT,	Leur fille.
Mr. MALHERBE,	Homme de lettres, baptisé *Charles* dit *Malherbe, père et mère inconnus.*
Mr. PONTIGNY,	Jeune poète, ami de Malherbe.
L'abbé ALAIN,	Homme de lettres.
GEORGE AUBERTIN,	Domestique de Malherbe.
Mr. de GOURVILLE,	Employé dans les négociations étrangères, attaché au maréchal, et ami de Malherbe.

Personnages employés dans l'action.

Mr. DUBREUIL.	Notaire.
Mr. MIRON,	Homme de loi.
Mlle. JULIE,	Une des femmes de madame de Lussan.
Mlle. HENRIETTE,	Une des femmes de madame de Lusigny.

DUMONT, Vieux valet de chambre du du maréchal.

Un exempt de police.
Un commis de la police.

DEUXIÈME DRAME.

Personnages d'une scène épisodique.

L'intendant du cardinal de GRANVILLE.
Son chapelain.
Un jeune valet-de-chambre.
La veuve d'un de ses régisseurs.
Son médecin.

TROISIÈME DRAME.

Personnages subalternes.

Le secrétaire de Mr. de GOURVILLE.
Un laquais de Mme. de Lussan. (2e. drame.)
Un valet-de-chambre du cardinal.
Une servante } de la maison ARTAUT.
Un garçon de boutique }
Deux soldats aux gardes.

QUATRIÈME DRAME.

Un laquais du marquis de Lusigny.

CINQUIÈME DRAME.

Deux valets de chambre du maréchal.

PREMIÈRE

PREMIÈRE PARTIE.

Découverte de la naissance du fils naturel,

EN DEUX DRAMES.

Digitized by Google

PREMIER DRAME.

Situation du fils naturel, et révélation de ses parens.

ACTE PREMIER.

La Scène est chez Mr. ARTAUT.

Une salle bourgeoise, mais annonçant du goût et de l'aisance.

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur d'une maison de bonnes gens et de gens d'esprit. — Conversation d'avant-scène.

M. ARTAUT, Mme. ARTAUT, Mlle. HÉLÈNE, MALHERBE, M. de GOURVILLE, M. PONTIGNY, l'abbé ALAIN, M. DUBREUIL, notaire, GEORGE. *Ils sont tous rangés autour d'une table à déjeûner.*

ARTAUT.

A propos, Malherbe, Mme. de Lusigny est passée hier ici; elle se plaint de ne te plus voir.

Mme. ARTAUT.

Ces grandes dames perdront notre Charles, avec toutes leurs cajoleries. — Qu'il reste avec ceux qui l'aimeraient encore, quand il aurait moins d'esprit.

GOURVILLE.

Madame Artaut, il faut faire grace à celle-ci ; indépendamment de ce qu'elle est parmi les femmes de son rang, le modèle de la dignité, des grâces, du vrai bon ton, comme sa maison est l'école du bon goût, je suis convaincu qu'elle aime sincèrement Malherbe, qu'elle l'aime pour son caractère, autant que pour ses talens.

MALHERBE.

Je n'ai point envie d'être un servile complaisant de ces sociétés du grand monde; c'est un spectacle que j'ai voulu observer ; mais c'est de tous le plutôt connu : je m'en retire tous les jours. — Mais par reconnaissance, par inclination, je cultiverai, toute ma vie, l'amitié de madame de Lusigny.

Mme. ARTAUT.

Puisqu'elle aime tant à donner le bon

ton aux jeunes gens, que ne se charge-t-elle de notre Pontigny ? — C'est lui qui a bien besoin de tout cela.

PONTIGNY.

Tenez, madame Artaut, je n'ai pas besoin d'aller à l'école, pour savoir comment on est bien dans le monde : pour cela, il suffit d'y voir Malherbe. Mais faites attention à une chose : si, comme lui, je savais me présenter avec noblesse, avec grâce, surtout avec la simplicité d'un heureux naturel ; ne m'en laisser imposer par rien, et ne rien choquer ; tirer parti de mes avantages, en faisant valoir ceux des autres ; toujours parler ou me taire à propos ; ne dire que ce qui peut plaire, et le dire comme il convient ; on me trouverait charmant, n'est-ce pas ? Eh bien, vous y perdriez tout ce que je gagnerais. — Qui auriez-vous à gronder toute la journée, je vous prie ? où M. Artaut trouverait-il à placer ses leçons ; M. de Gourville, ses plaisanteries ; M. l'abbé Alain même, quand une occasion comme celle-ci nous procure encore l'honneur de le voir, ses lourds sarcasmes ? Qui amuserait made-

moiselle Hélène, qui rit de mes gaucheries, sans m'en faire une honte, et Malherbe, qui aime les originaux ? (*En gesticulant, il manque à renverser une pile d'assiettes. — George s'empresse de retenir les assiettes et dit :*

GEORGE.

Ce n'est rien, monsieur Pontigny. — Ne bougez pas seulement. — Quand il gesticule, je suis toujours là, crainte qu'il n'en arrive malheur à lui ou à d'autres.

ARTAUT.

Allons, ma femme, peux-tu nous servir le thé, à cette heure ?

Mme. ARTAUT.

Dans un instant, mon ami.

ALAIN.

Je vous fais mon compliment, monsieur Dubreuil. Vous allez faire un grand contrat de mariage ; car vous êtes le notaire de cet homme, qui a aujourd'hui l'importance d'un premier ministre, du maréchal d'Harocour. — Il donne, dit-on, sa nièce,

Mme. la comtesse de Lussan, à M. le marquis de Lusigny.

En disant ces derniers mots, Alain examine avec une curiosité maligne, l'impression qu'en reçoit Malherbe. — Malherbe très-agité quitte la table, vient se placer sur le bord du théâtre, et dit :

MALHERBE (*à part.*)

On ne parle que de cela ; et elle ne s'en explique point avec moi, ne me reçoit plus. — Ma destinée est de l'aimer et de la perdre ; d'en être aimé, et de la voir se sacrifier elle-même.

DUBREUIL.

Ce contrat-là, monsieur l'abbé, me donnera plus de peines à faire que celui de M. de Gourville et de Mlle. Artaut. — Voilà toute la différence que j'y vois.

Mme. ARTAUT.

Oh ! pour cette jeune dame, je lui souhaite tous les bonheurs ; elle a voulu connaître ma fille et se lier avec elle, comme avec une autre élève de Malherbe. — Cela me déplaisait d'abord..... mais j'avoue

avec plaisir qu'Hélène n'a rien perdu de ses bonnes qualités, dans ce commerce si disproportionné d'ailleurs.

Ici Hélène sort de la table, en ayant l'air de chercher quelque chose, mais pour s'approcher de Malherbe.

ARTAUT.

L'abbé, vous savez toujours des premiers ces nouvelles de cour. Je gagerais que Malherbe, qui en est plus près, n'en savait rien.

HÉLÈNE (*bas à Malherbe.*)

Elle m'a écrit tout-à-l'heure d'aller demain la voir. — C'est sûrement pour me parler de vous. — Calmez-vous, et ne laissez rien apercevoir.

COURVILLE (*répondant à M. Artaut.*

Il est tout simple que M. l'abbé Alain sache cela. Il est maintenant un des courtisans les plus assidus de l'oncle du marquis de Lusigny, du cardinal de Granville.

ARTAUT.

Ce vilain cardinal, dont on dit tant de

mal par-tout ? aussi méprisé que sa sœur est considérée ?

GOURVILLE.

Pourquoi pas ? — Ne dit-on pas qu'il revient en crédit ?

ALAIN.

J'ai seulement des rapports avec lui, qui m'obligent de le voir quelquefois.

Gourville s'écarte, et ayant l'air de se promener, vient à Malherbe, et lui dit :

GOURVILLE (*bas.*)

Ne reste pas ainsi à l'écart. — Cet Alain que tu aurais dû depuis longtems éloigner de toi, est ici l'espion du cardinal. — Il ne te quitte pas des yeux.

MALHERBE (*revenu à la table.*)

En vérité, maman, vous êtes trop bonne aujourd'hui. — Vous souffrez tout cela ? Hélène quitte le service de la table, pour aller rêver. M. de Gourville ne veut pas qu'elle rêve seule ; et moi, je vais aussi à part..... tourner et retourner des vers.

Mme. ARTAUT.

Allons, Hélène, puisque tu veux bien revenir à nous, sers le thé, ma fille.

MALHERBE.

Convenez, monsieur Dubreuil, que voici une singulière maison, une bizarre société?

DUBREUIL.

Messieurs, je me féliciterai toujours d'y être admis. C'est la plus agréable faveur que je pouvais recevoir de mon ancien ami, M. de Gourville. — Combien je trouve en vous de mérites, de talens rassemblés en peu de personnes!

M. l'abbé Alain, un de nos littérateurs les plus féconds, qui de plus nous a rendu le service de donner les premiers élémens des sciences et des lettres à M. Malherbe.

GOURVILLE (*ironiquement.*)

Ajoutez encore qu'il voit, sans jalousie, les succès peu ordinaires de son élève, et reconnaît les services continuels qu'il en reçoit, par le zèle le plus sincère.

DUBREUIL.

M. Pontigny, dont M. Malherbe a fait son frère en littérature, dont M. et Mme. Artaut ont fait un second enfant de leur maison, et qui vient de se peindre si ingénuement lui-même.

GOURVILLE.

Ajoutez encore que, malgré les disparates de son génie, il en a un réel, et l'avantage d'être très-piquant et souvent aimable dans ses ridicules même.

PONTIGNY.

Ah ! çà, monsieur de Gourville, prenez-y garde ; c'est que je vais vous prendre au mot, je vous en avertis.

GOURVILLE.

Je parle d'après les meilleurs juges, mon cher enfant, et tu peux m'en croire. — Je te tourmente assez, pour me permettre une fois de te louer en face.

DUBREUIL.

Enfin, monsieur Malherbe.... mais je ne détaillerai rien sur celui-ci. Sa réputation dit

déja tout. — Il me sera permis de comprendre dans cette énumération M. de Gourville aussi....

GOURVILLE (*l'interrompant.*)

Vous comptez donc ici un orateur et deux poètes ? — Mais vous ne vous doutez pas qu'il y ait encore un *mathématicien*, que nous allons bientôt présenter au monde savant.

DUBREUIL.

Je ne vois pas qui cela peut regarder, à moins que M. Artaut secrètement....

GOURVILLE.

Vous ne pouvez le reconnaître ; car il est derrière vous, prêt à vous servir à boire.

DUBREUIL.

Quoi ! George ?

MALHERBE.

Je vous assure, messieurs, qu'il est maintenant en état de se distinguer dans tous les cours et toutes les écoles de France.

ARTAUT.

C'est moi qui ai commencé cela, en lui

apprenant ce que je sais, les quatre règles d'arithmétique. — Et puis son maître Malherbe a achevé.

DUBREUIL.

Cela est bien honorable à vous, George, et à M. Malherbe.

GEORGE.

Quand je suis entré dans la maison, j'ai senti que le chien de la métromanie allait me mordre; et je me suis réfugié dans les mathématiques.

GOURVILLE.

Mais vous n'êtes guères galant, mon cher Dubreuil. — Vous avez brûlé tout votre encens devant les Muses, et vous avez oublié les Grâces, Mlle. Hélène, dont vous allez dresser le contrat de mariage, ma charmante future. . . .

ARTAUT.

C'est vrai. — Cela m'a choqué aussi, moi, qui ne suis que le père. — Une fille de dix-huit ans, bien faite, jolie, ornée de tous les talens, toutes les instructions que recherchent aujourd'hui les grandes dames,

et qui tourne la tête à un M. de Gourville encore ! — l'ami, le conseil, le soutien même souvent de tant de gens d'importance !

Mme. ARTAUT.

Fi donc ! monsieur Artaut.— Vous feriez croire que notre Hélène est sortie de la retenue d'une simple bourgeoise. — Malgré tout ce qu'on lui a appris, bien malgré moi, je le dis franchement, je pourrais encore l'offrirà un homme de notre condition, pour n'être qu'une bonne ménagère.

GOURVILLE.

Madame Artaut, c'est vous qui venez de donner le dernier trait à l'éloge de mon aimable Hélène.

ARTAUT.

Et tout cela se trouve dans la maison d'un marchand *épicier* ! et tout cela est venu de ce que la Providence a jeté chez nous, il y a vingt-cinq ans, un pauvre enfant de deux ans, qu'on allait porter aux Enfans-Trouvés, ce grand garçon, ce Charles Malherbe, dont les talens font déja tant de bruit dans le monde ! —

Mais nous allons toucher quelque chose de cette histoire-là.

Cependant, avant d'en venir à nos affaires, nous avons une bonne santé à porter. — Allons, messieurs, êtes-vous prêts ?

A ces grands et vertueux ministres qui nous gouvernent aujourd'hui, et qui honorent M. de Gourville et notre Charles de leur amitié! A TURGOT! *A* MALSHERBES!

— Vous voyez, je ne dis que leurs noms : — il ne faut point de titres pour ceux-là. — Qu'avez-vous donc, monsieur de Gourville ? — Il vous a passé quelque chose sur le visage ! — Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ces braves gens ? Est-ce qu'ils seraient malades ?

GOURVILLE.

Non ; non, monsieur Artaut. — Je vous assure qu'ils se portent bien : je les ai encore vus hier soir. — Ils m'ont même chargé de quelques dispositions qu'ils ont faites pour M. l'abbé Alain, pour Malherbe et Pontigny, et je les retiens d'avance pour les entendre.

Digitized by Google

ARTAUT.

George, retirons cette table, et approchons celle-ci. — Monsieur Dubreuil, placez-vous là au fond, et nous autour de vous.

SCÈNE II.

Mariage de la fille de la maison, et adoption d'un enfant abandonné.

LES MÊMES ACTEURS.

DUBREUIL.

Me voilà prêt, monsieur Artaut, à écrire vos intentions.

ARTAUT.

Oh ! dame, je ne suis pas un orateur, moi; et quand on attend mes paroles, je n'en trouve plus.— Allons, voyons pourtant. — Monsieur de Gourville, nous acceptons, avec respect et sensibilité, la recherche que vous voulez bien faire d'Hélène Artaut, notre fille. Nous espérons qu'elle sera pour vous une aussi digne femme, qu'elle a été pour nous un excellent enfant. — La protection

tion du Ciel, qui, depuis quinze ans, s'est étendue sur notre commerce, et l'avantage d'avoir dans notre maison votre ami Malherbe, nous ont permis de lui donner une éducation au dessus de notre état, qui la rapproche de vous. . . . .

(*Il aperçoit sa femme qui se détourne en pleurant.*)

Ma femme, retiens donc tes larmes, elles me coupent la parole.. (*Il pleure lui-même.*) Pardon, monsieur de Gourville. — Pardon aussi, monsieur Dubreuil. — En vérité, vous ne devez savoir que penser de nous. — Nous marions notre fille, et nous pleurons! — Nous la donnons à un homme que nous estimons et honorons depuis longtems, qu'elle a choisi elle-même. Il est autant au dessus de nous par sa position dans le monde que par sa fortune. — C'est un mariage qui ne nous promet que du bonheur, qui surpasserait tous nos vœux, si nous n'avions que de l'ambition. — Et nous pleurons!

GOURVILLE.

Et vos larmes sont celles des meilleurs cœurs du monde, mon cher Artaut. — Vous ne voyiez rien dans la vie que l'enfant de

votre sang et celui de votre adoption. Vous croyiez ne les avoir reçus du ciel que pour les donner l'un à l'autre. Mais tandis que vous ne les éleviez que pour en faire des époux, eux s'aimaient autant que vous pouviez le desirer; mais ils ne s'aimaient qu'en frères. — Par un des caprices de l'amour, ils ont été plus fidèles à ce doux rapport où vous les aviez placés, qu'à la destination où il semblait les conduire. — Consolez-vous, ma bonne madame Artaut, vous n'en serez pas moins aimée d'eux, et vous y gagnerez un fils de plus, qui ne veut pas leur céder en soins, en tendresse pour vous, en dévouement à votre bonheur.

Mme. ARTAUT.

Nous en sommes bien persuadés, monsieur de Gourville.

ARTAUT.

Parlons de la dot à cette heure. — Je comptais, en mariant nos deux enfans, qui n'auraient pas été riches, à beaucoup près, de ce que nous pouvions leur donner et leur laisser, continuer encore mon commerce pendant dix ans; mais M. de Gourville en

Digitized by Google

a assez pour sa femme et les enfans qu'elle lui donnera. — Cet avantage me permet de prendre plutôt du repos. Nous vivrons convenablement, ma femme et moi, sur les fonds que je ne puis encore retirer. Il n'y a encore que 150,000 liv. de disponibles dans ma fortune. — Nous avons arrangé d'en retirer 50,000 liv. pour l'établissement de notre Charles. — Les autres 100,000 livres seront la dot d'Hélène. — Vous approuvez cet arrangement, monsieur de Gourville?

GOURVILLE.

Point du tout, beau-père.

ARTAUT (*un peu étonné et fâché.*)

Comment donc, monsieur?

Mme. ARTAUT.

Monsieur, vous ne nous contesterez pas le droit de traiter votre ami Malherbe comme un de nos enfans?

GOURVILLE.

Je ne conteste rien; mais je répète que cela est mal arrangé. — Voici ma proposition, à moi : donnez à Hélène vos 50,000

écus, et nous ferons en commun un contrat de 100,000 liv. à Malherbe. — Cela ne vaut-il pas mieux ? cela n'est-il pas plus dans les convenances ?

ARTAUT.

J'aurais dû voir venir cela ; mais vous me brouillez toujours avec vos manières de dire et de faire.

(*A Malherbe qui va parler.*) Eh bien ! est-ce que tu veux refuser, toi ?

MALHERBE (*en souriant, mais d'un ton attendri, et en prenant la main d'Artaut.*)

Non, mon père. — Mais une observation. — Que voulez-vous que je fasse avec vos 100,000 livres ? N'ai-je pas ma pension de mille écus ? N'ai-je pas encore entre vos mains les produits de mes ouvrages, dix ou vingt mille livres, je ne sais combien ? — Ajoutez ici un capital comme celui-là : oh ! je me croirai riche, je me livrerai à mon humeur ; je dépenserai, je donnerai ; je me ruinerai. — Laissons les choses comme elles sont. Quand j'aurai besoin de quelque somme, je vous la demanderai, vous me la donnerez ; — et cela n'ira pas trop loin.

Digitized by Google

PONTIGNY.

C'est très-sage, cela. — Vivent les bonnes têtes !

COURVILLE.

Je me rends. — Allons, Malherbe, tu resteras toujours en tutèle.

ARTAUT.

Vous en parlez à votre aise ; je suis comptable devant la loi, moi. — Je veux ici même lui rendre mon compte.

Il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, mon cher Charles, que par la bonté du ciel sur nous tous, à peine encore à deux ans de ta vie, tu entras dans notre maison. — Nous étions pauvres, et cependant nous te reçûmes en remplacement d'un fils que nous venions de perdre. — Tu le sais, ce fut cette bonne femme qui voulut t'avoir, et qui te demanda à moi, comme la consolation et l'espoir d'une mère en deuil ; — et j'ai toujours vu, avec l'approbation du cœur, la tendresse plus profonde que tu lui en as gardée. — Toi, qui es devenu déja un des hommes célèbres de ton pays, pardonne si nous ne songions d'abord à t'élever que pour notre état et

dans nôtre boûtique. — C'est que nous ne voyions dans le petit Charles que notre fils. — Mon ami, tu as toujours marché jusqu'ici de succès en succès, et de bonnes qualités en meilleures qualités. — Nous avons été bons envers toi. — Tu as été excellent pour nous. — Nous te devons toute notre prospérité; notre fortune est venue de la bienveillance que ta célébrité toûjours croissante nous a procurée. — Nous t'avons dû encore des satisfactions bien au dessus de la richesse. — Tu n'as rien cultivé avec plus de soin dans le cœur d'Hélène que sa tendresse pour nous. Tu n'as joui de rien davantage que de la nôtre. — Tu as placé dans notre maison simple et bourgeoise la réunion de tes amis, afin de n'être jamais à eux, sans être encore à nous. — Il ne tiendrait qu'aux nôtres de croire encore que tu n'as rien qui te sépare d'eux. — Ta mère n'a jamais desiré quelques divertissemens au dehors, sans te trouver là pour la conduire. — Et moi, qui, je le confesse, ai porté sur toi toute la vanité d'un père, au théâtre, aux académies, par-tout où ton talent obtenait des couronnes, tu as toujours voulu que je fusse présent, pour

pleurer de joie, et recevoir tous ces complimens, que tu fuyais.

Femme, tout ce que j'ai dit là est-il vrai ?

Mme. ARTAUT.

C'est la pure vérité, mon mari.

ARTAUT.

Eh bien ! je vous en prends tous à témoins ; voilà un jeune homme qui s'est bien conduit envers ses parens, et qui mérite toutes leurs bénédictions.

MALHERBE.

Mon digne père, mon excellente mère, combien je suis touché, combien je suis fier du témoignage que vous rendez à ma piété filiale ! — Le plus abandonné des êtres a été comblé par vous de tous les bonheurs de la vie ; et tout ce que je trouverai jusques à la fin dans vos soins, dans votre tendresse, ne me laissera rien à desirer. — Je ne puis désormais être malheureux que par mon propre cœur : et fasse le ciel que je n'aie pas bientôt à vous affliger du ravage de mes peines secrètes ! — Vous m'avez loué de ne vous avoir pas dédaignés,

méconnus ! — Eh ! comment cela m'aurait-il été possible au milieu de mes études, de mes travaux ? ils me ramèneraient eux-mêmes à vous. Je vous comparais à tout ce que je voyais, tout ce que je concevais de pur et de bon dans la nature humaine ; et jamais je n'ai rien connu qui ne m'apprît à vous chérir, à vous honorer davantage. — Mon imagination s'est épuisée à chercher un don à vous faire dans ce jour ; et je n'ai rien trouvé à vous offrir, qu'une part dans vos propres bienfaits ; ou plutôt je n'ai trouvé qu'une nouvelle grace à vous demander.

— Votre Charles fut déshérité à sa naissance du nom d'un père. — Réparez pour lui cette injure de sa destinée. — Permettez cependant qu'il n'abandonne pas le nom qu'il porte. — Et comment pourrais-je être ingrat pour cet autre bienfaiteur, pour ce bon prêtre, qui, me recevant sur les fonds du baptême, (c'est de vous que je l'ai appris) et par un hasard favorable, tenant à la main le livre du père de la poésie française, se crut inspiré du ciel ; et en me dotant de ce nom, espéra me douer du talent qu'il rappelle ! — Mais que

je puisse y joindre le vôtre; — Renouvelons ici l'antique adoption; — donnez-le-moi par un acte public : que ces noms unis soient mon double héritage! — Et puisse *Charles Artaut Malherbe* ajouter un nouveau lustre à l'un, et consacrer aussi l'autre par quelqu'acte de vertu!

Mme. ARTAUT.

Ah! mon fils, mon bien-aimé Charles, je ne t'avais pas encore assez connu. — Reçois le serment que je te fais, de ne plus concevoir une crainte sur la durée de ton tendre attachement. — Oui, nous vivrons et mourons tous dans les bras les uns des autres.

ARTAUT.

Monsieur Dubreuil, écrivez que j'accepte avec reconnaissance l'honneur, que M. Malherbe veut bien faire au nom de son tuteur.

COURVILLE (*prenant par la main Hélène et Malherbe, se place entr'eux, devant M. et Mme. Artaut.*)

Monsieur Artaut et madame Artaut, j'ai eu aussi une bonne mère, un père respectable; je les ai aussi chéris et honorés. — Vous me les

rappelez et me les rendez. — Nous sommes tous encore, et nous resterons toujours de bonnes gens. — N'omettons pas ici l'antique usage des familles simples et vertueuses, la vénérable cérémonie de la bénédiction :

Bénissez vos trois enfans.

ARTAUT.

Ma femme, dis avec moi :

Nous vous bénissons, nos enfans, comme nos pauvres et honnêtes parens nous ont bénis, au jour heureux de notre union.

GOURVILLE.

Mon cher Dubreuil, voilà les contrats que vous avez à rédiger : ou plutôt que vous avez à nous apporter à signer; car il est bon de vous dire que, sachant d'avance tout ce qui allait se conclure ici, je l'avais déja fait expédier. — Allez donc chez vous, mon cher Dubreuil, mettre la dernière forme à tout cela, et revenez dès que vous aurez fini.

Digitized by Google

SCÈNE III.

Présens de nôces à des gens de lettres.

GOURVILLE (*à Hélène et à Mme. Artaut, qui paraissent se retirer.*)

Hélène, madame Artaut, nous avons encore besoin de votre présence, pour distribuer les présens de nôces. — J'ai ici une mission à remplir envers nos trois hommes de lettres. — Je commence par l'abbé Alain; et je lui demande ce qu'il aime le mieux d'une place à l'Académie, d'un canonicat, ou d'une pension sur la *gazette de France*.

ALAIN.

Monsieur de Gourville, je répondrai à cette plaisanterie, quand je l'entendrai.

GOURVILLE.

Ceci est assez clair : vous courez ces trois lièvres-là à la fois; vous n'en pouvez prendre qu'un. — Choisissez.

ARTAUT.

Belle question ! — Il optera pour le bé-

néfice apparemment ; — d'autant plus que cela ne nuit pas au reste.

GOURVILLE.

Dans ce cas-là, j'offre le fauteuil à Malherbe.

MALHERBE.

Je suis encore jeune, et j'aime mieux mériter davantage et obtenir plus tard. — J'ai recommandé à tous nos amis Dorigni.

ALAIN.

Plaisant caprice ! — Ce journaliste qui a déchiré votre tragédie avec tant d'âcreté et de pédanterie ! — Il me semble que ce serait le cas de vous souvenir de votre ancien ami, de votre premier instituteur.

MALHERBE.

Je crois ne l'avoir pas oublié dans son vrai droit. — N'ai je pas fait solliciter le bénéfice que vous venez d'avoir, par la marquise de Lusigny ? Et n'est-ce pas en notre nom commun, que Gourville a obtenu l'agrément du ministre. — Quant à Dorigni, sa critique vaut bien une place

dans une satyre, que je donnerai, sitôt après sa réception; — pas auparavant.

ARTAUT.

Mon cher abbé, croyez-moi, consolez-vous avec le bénéfice.

GOURVILLE.

Il n'y a donc plus que la pension de 1,500 liv. à donner.

ARTAUT.

A Pontigny.

PONTIGNY.

Vivat. — Comme St.-Aubin, j'ai 1,500 liv. de rente. — Mais, monsieur de Gourville, vous qui arrangez si bien les choses, ne pourriez-vous pas me couper ces 1,500 liv. en deux parts? Je garderais l'une, et l'autre serait pour ma sœur, qui, je vous assure, en a grand besoin.

GOURVILLE.

Mon cher Pontigny, ne peux-tu prendre toi-même la peine de faire les deux parts?

PONTIGNY.

A la bonne heure.

MALHERBE.

Mon cher George, j'ai encore un ordre à te donner.

GEORGE.

Qu'y-a-t-il, monsieur Malherbe ?

MALHERBE.

Vas t'habiller convenablement, pour dîner avec nous tous aujourd'hui.

GEORGE.

Ah! mon maître, encore ce jour. — J'aurais trop de regret, si je n'avais pas servi Mlle Hélène, le jour de ses nôces.

HÉLÈNE.

George, je vous remercie, j'accepte cette marque d'amitié.

GOURVILLE.

Mon cher Artaut, voilà bien des choses conclues. — Hélène et moi, n'avons plus qu'une grace à vous demander.

Digitized by Google

ARTAUT.

Parlez, monsieur de Gourville.

GOURVILLE.

C'est de sortir dès demain de votre maison. — Eh! oui, en quittant votre commerce, elle ne vous convient plus. — Tout est arrangé dans la mienne pour vous recevoir. — Madame Artaut, pouvez-vous différer de vous réunir à votre fille et à Malherbe?

Mme. ARTAUT.

Cela est pourtant triste de quitter son quartier, ses voisins, tout ce train-ci. — Je vous demande quelque tems, monsieur de Gourville.

PONTIGNY.

J'entends bien tout ceci. — Mlle. Hélène va chez son mari; c'est la règle. — M. et Mme. Artaut vont chez leur gendre et leur fille; cela est naturel. — Malherbe les suit; c'est tout simple. — Mais moi, où irai-je?

HÉLÈNE.

Mon ami, vous irez où serait allé

Lafontaine, si Mme. de la Sablière avait dé-logé.

PONTIGNY.

Ah! C'est vrai, c'est la même chose.

GOURVILLE (*à tous les personnages qui se retirent.*)

Ah! çà, nous nous réunissons ici, quand M. Dubreuil sera revenu, avec ses contrats.

Moi, je sors pendant quelques minutes; on ne sait qui vit et qui meurt; je vais à quelques pas d'ici veiller à l'expédition de ce qui regarde l'abbé Alain et Pontigny. — Toi, Malherbe, ne t'écarte pas; j'ai à te parler, et je te donne rendez-vous ici même, pendant que ces dames seront à leur toilette.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un évènement politique, mêlé à une confidence d'amour.

MALHERBE, GOURVILLE.

MALHERBE.

Mon ami, embrassons nous. — Quelle délicieuse émotion nous venons tous d'éprouver !

GOURVILLE.

Je l'ai sentie autant que toi : j'ai encore toute la jeunesse de mon cœur. — Ami, livrons-nous tout entiers à ces pénétrantes affections de la nature; — hors de là, la vie humaine n'est que dangers, troubles et combats.

MALHERBE.

D'où te vient ce sombre langage ?

(*Gourville le regarde un moment avec le plus tendre intérêt.*)

GOURVILLE.

Et toi même, mon pauvre enfant, voilà déja les larmes qui te montent dans les yeux ! — Tu ne me dis rien, et je t'entends. — Tu ne m'as rien confié, et je sais tout.

MALHERBE.

Pardonne cette réserve envers le guide de ma vie et l'ami de mon cœur. — Hélas! elle n'est qu'une preuve de l'incurable maladie qui me dévore. — Que te dirai-je? — Autant j'ai eu besoin de la douce indulgence d'Hélène, autant j'ai redouté ta sévère sagesse. — Je vois que son amitié inquiète a appelé ta prudence à mon secours. — Mais que veux-tu ? — Il n'est plus tems. Je défendrais cette fatale passion contre toi, contre Hélène, contre l'objet même qui l'inspire.

GOURVILLE.

Malherbe, je partage ta douleur. — mais je ne puis simpatiser avec elle, si elle te dégrade par un lâche abandon de toi-même. — Venons à un sujet qui remonte ton ame.

MALHERBE.

Accable-moi de ma honte. Mais toute autre pensée m'est insupportable.

COURVILLE.

Eh bien ! désintéresse-toi donc sur un grand désastre public que je t'annonce, sur la douleur de tes amis séparés à jamais de leurs nobles projets, sur leurs dangers, sur les tiens, sur les miens.

MALHERBE.

Un désastre public, la douleur de nos amis, tes dangers ! — De quel coup tu m'as frappé ! — Ah ! plonge-moi tout de suite dans une autre angoisse. — Je te la demande, et j'y livre toute mon ame.

COURVILLE.

Le premier terme du bouleversement de ce nouveau règne commence demain. — Demain Turgot, Malsherbes, tout ce ministère, est renvoyé.

MALHERBE.

Renvoyé ! — Mais il y a peu de jours encore, Turgot me disait.....

GOURVILLE.

Il se trompait lui-même ; il prenait encore l'affection d'un roi pour l'engagement d'un roi, et son estime pour une garantie. — Dans ce moment, ils sont avec lui ; — ils auront pour eux sa conscience ; mais les autres n'ont besoin que de sa faiblesse. — Tout est fini.

MALHERBE.

Ainsi donc toujours cette nation sera sacrifiée à la cour..... jusques au jour où elle se fera justice elle-même.

GOURVILLE.

Arrête, jeune homme, et écoute. — Il n'est que trop vrai que le tems des révolutions sociales approche. — Ah! si tu avais assisté hier à l'entretien de nos deux sages sur ce sujet ! ils ont plongé de leurs regards d'aigle dans l'abîme tumultueux qui va s'ouvrir ; ils ont vu ce que tu viens de présenter ; — et loin de s'en faire un espoir, ils en ont frémi. — *On ne vieillit pas dans ma famille*, disait Turgot, *et je ne verrai pas cela.* — *Je vieillis déja*, reprenait

Malsherbes, *et je crains de vieillir encore, pour assister à tout; — que sais-je? pour être une des victimes?* — Mon ami, la vertu même est en danger de mort dans les subversions nationales. — Fatiguons tous les gouvernemens, pour en arracher les réformes qui les sauvent; — et ne les renversons jamais.

MALHERBE.

J'admire que les hommes qui se conjurent entr'eux pour maintenir encore celui-ci, soient peut-être ceux qu'il proscrit dans ce moment. — Que pense-tu qu'ils vont faire contre nos ministres et contre nous-mêmes?

GOURVILLE.

Quant à nos ministres, leur haute réputation les protège contre la fureur de leurs ennemis. On craignait leur génie, on pardonnera à leurs vertus. — Rassure-toi sur eux. — Un exil, dans leurs terres; — tout au plus.

MALHERBE.

Et nous? — Toi, surtout.

COURVILLE.

Toi d'abord. — Ton livre les a jetés dans de sérieuses alarmes. Il a fait une révolution dans les idées; il a créé des espérances qui ne s'arrêteront pas; le vieux colosse des corps privilégiés en est ébranlé; — et ces corps-là se font toujours un devoir de leur vengeance. — Mais tu n'es encore qu'à l'époque de la faveur dans la gloire littéraire. — Le public réclamera la protection due aux talens; — les femmes voudront qu'on excuse ta jeunesse; — les vieux magistrats réserveront leur colère pour la récidive. — Ne publie plus rien d'ici à quelques années, et je te réponds de tout.

MALHERBE.

Mais, toi enfin?

COURVILLE.

Moi, c'est bien différent. — Ils veulent bien me regarder comme un homme de conseil et d'action dans les grandes affaires. — C'est moi qui ai dirigé les recherches sur cette famine de sédition, si bêtement menée par eux. — Je sais, dans tout cela, les noms, les faits, les écrits, toutes les

manœuvres. — Je suis pour eux ce qu'on appelle un homme *à abîmer*, dès qu'on le peut ; et je confesse que le moment est bon. — Je compte passer le détroit, avant huit jours.

MALHERBE.

Avec Hélène, et moi. — Je n'en demande que trois. — Gourville, nos cœurs sont trop unis, pour que nos fortunes ne soient pas pareilles.

GOURVILLE.

Sans doute. — Mais c'est ici un sacrifice que tu ne peux me faire. — Ton pauvre cœur est asservi à un sentiment qui ne sait composer avec aucun devoir.

MALHERBE.

Ne m'offense pas davantage ; accepte à l'instant ma parole, — ou je vaux mieux que toi dans l'amitié.

GOURVILLE.

Embrasse-moi, mon enfant; voilà comme je te voulais. — Maintenant tu pourras m'entendre. — Mais achevons ce qui me regarde.

— Pardonne cette épreuve, cher Malherbe ; il n'y a rien de réel dans tout ce danger.

MALHERBE.

Prends garde de t'aveugler toi-même ; il me frappe et m'inquiète par les plus terribles vraisemblances.

GOURVILLE.

Non, te dis-je. — j'ai de la considération, l'importance des entours ici, et au dehors celle des liaisons considérables ; de plus, une assez belle fortune, parfaitement irréprochable. — Or, dans cet état de choses et ce cours de mœurs ci, on peut renverser, et non perdre les hommes ainsi pourvus.

MALHERBE.

Je crains ce maréchal, qui seul va dominer.....

GOURVILLE.

Ses préjugés se sont révoltés contre les hautes pensées de nos amis, et son orgueil, de l'indépendance de leur marche. — Il me reproche avec amertume de les avoir élevés par lui, et d'avoir voulu les soutenir contre

lui-même. — Mais au fond il est sensible, reconnaissant, et surtout il est encore un modèle du vieil honneur. — Il ne plongera pas à la bastille un ancien ami, qui, sous l'autre règne, a supporté huit mois de ce séjour, pour ne pas le trahir.

MALHERBE.

Tu as beau dire. — Ces petits faiseurs, ces chefs de cabale qui vont l'entourer, ont tant d'intérêt de se débarrasser d'un homme de ton caractère, de tes ressources, de ta réputation!

GOURVILLE.

Tu leur fais trop d'honneur. — Ils seront toujours faibles et petits en tout, même dans la haîne et la vengeance. — Il ne s'agit avec eux que de se tenir toujours en mesure, moins de se défendre, que de les attaquer eux-mêmes. — Je me retirerai des affaires où je suis encore engagé lentement, et comme cédant plutôt à mes convenances qu'à leur inimitié. — S'ils osaient davantage.... je sais le moyen de leur renvoyer la peur qu'ils croiraient me donner. — Je me réfugie dans la haîne du parlement contre nous tous; je

la provoque, je l'excite, je les force à un procès criminel. — C'est-là, que retranché dans les formes tutélaires de la loi, pouvant parler, écrire; ouvrant avec eux une conférence publique où tout pourrait se révéler, nous verrons les accusateurs et les juges trembler devant l'accusé, et fermer eux-mêmes cette lice où je ne crains pas d'entrer. — Mais je ne considère cela que comme la chose vue au pis. — Je te le répète, mon ami, nous sommes hors de tout danger personnel; et en nous repliant dans nos affections domestiques, nous retrouverions le plus parfait bonheur, si toi, mon enfant, de qui tout nous vient, et à qui tout se rapporte, tu n'étais, par ta fatale passion, comme emporté loin de nous et hors de toi-même.

MALHERBE.

Pardonne, mon ami. — Oh! je veux tout te dire cette fois, je veux tout attendre de toi. — Je conserve encore un fond d'espérance; — et malgré tout ce que ton inflexible raison peut m'opposer, tu peux peut-être me sauver. — Pourquoi donc Mme. de Lussan veut-elle tout déchirer entre elle et moi? — Elle est

veuve, maîtresse d'elle-même. Pourquoi n'ose-t-elle suivre le penchant de son cœur? — Où sont ses devoirs? — Son oncle l'a engagée! — Mais pourquoi la donne-t-on, lorsqu'elle ne se donne pas elle-même? — C'est de son consentement! — Et qu'est-ce qu'un consentement où l'amour seul a droit de disposer? — Ce marquis de Lusigny mérite-t-il au moins de l'obtenir par une passion qui doive l'intéresser? — Non, il la traite déja comme sa femme; et des intrigues publiées par sa vanité ont failli le perdre dans l'esprit du maréchal. — Pendant quelques mois, elle a cru qu'elle serait dégagée. — Combien je suis indigné pour elle d'un tel mépris! — Il s'est mis dans la tête de lui faire des vers; et lui, qui rimaille comme un autre, n'a rien trouvé dans son cœur, c'est à moi qu'il est venu demander la peinture de sa passion! — Au moins je l'en ai puni; j'ai tracé la mienne même, et la comtesse le reconnaîtra bien. — Elle ne me laisse plus que cette manière de lui parler. — Mon ami, je t'implore. — Oh! parle-lui, inspire-lui le courage de son noble et grand caractère.

GOURVILLE.

Non, ami, attends-tu d'une femme l'audace de braver l'opinion? — Ce n'est rien encore que cet obstacle. — N'as-tu pas vu autant que moi la profonde et vive reconnaissance de Mme. de Lussan pour son oncle? — Et il la mérite. — Les femmes de son caractère épousent un devoir comme elles sentent une passion; et lorsqu'elles ne peuvent les concilier, elles se décident, par ce qui frappe sur elles, plutôt que par ce qui est en elles. — Il faudrait donc qu'elle fît changer son oncle? — Peux-tu l'espérer d'un homme qui croit avoir assorti ici jusques aux rapports du bonheur? — Ne le sais-tu pas encore? — En donnant sa nièce au fils, il se flatte d'obtenir la main de la mère. — Tu veux donc lutter contre sa vieille passion? — Mon enfant, nuls moyens, nul espoir.

MALHERBE.

Ah! Dieu, c'est une sentence de mort que tu prononces sur moi!

GOURVILLE.

Je n'aurais que des larmes à te donner,

si je ne pouvais en toi me servir de l'amour contre l'amour même. — Je suis jaloux que ta première et peut-être ta seule passion ait rencontré en toi un homme courageux, un amant généreux. — Jure-moi de faire, ce que je vais te prescrire.

MALHERBE.

Tu me subjugues par la grandeur et la sensibilité de ton ame; — je te promets tout.

GOURVILLE.

Dès que tu sauras la détermination de la comtesse, il faut te mettre hors de la tentation, hors de la possibilité de la rencontrer; — il faut voyager pendant un an.

MALHERBE.

Ah! Dieu!

GOURVILLE.

Dis-moi, veux-tu assaillir son cœur du spectacle de ton désespoir? La ramener à la faiblesse, lorsqu'elle s'impose la force? La tourmenter, parce qu'elle t'a aimé? — Espérerais-tu l'arracher à ses devoirs, triom-

pher un jour de sa vertu, en violant envers elle la morale, dont ton génie doit être l'organe? — Aurais-tu alors été digne d'elle? — Je ne sais si je connais bien l'amour malheureux, mais je crois qu'il ne peut se plaire à lui-même, qu'il ne peut se consoler, qu'en faisant tout encore pour l'objet adoré.

MALHERBE.

Eh! bien, j'aurai achevé la noble idée qu'elle s'est fait de moi; elle ne pourra penser à moi, sans reconnaître que j'avais mérité..... Ami, tu seras content de ma résignation.

(*Hélène les a écoutés dans les derniers couplets.*)

HÉLÈNE.

On revient; recomposez donc vos visages!

MALHERBE.

Heureuse Hélène!

HÉLÈNE.

Pauvre Charles!

SCÈNE II.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Révélation d'une naissance illégitime, et ouverture à une réclamation d'état.

(*Ils se rangent tous autour d'une table, à laquelle s'assied M. Dubreuil, prêt à faire lecture de ses actes.*)

GEORGE (*en arrivant.*)

Monsieur de Gourville, une lettre apportée en grande hâte par votre postillon.— Et vous, monsieur Artaut, il y a aussi là dedans un homme en noir, une espèce d'homme de palais, qui veut absolument vous parler et dans le moment; — il m'a été impossible de vous en défaire.

ARTAUT.

Un homme de palais! — que me veut-il? Je n'ai ni dettes, ni procès, moi. — Je reviens dans la minute.

(*Pendant ceci, Gourville a lu la lettre, et Malherbe s'est placé près de lui, de manière à parler à part.*)

MALHERBE.

Qu'est-ce ?

GOURVILLE.

Peu de choses. — Ce que j'avais prévu. — Un homme de la police, qui m'est dévoué, m'avertit que le cardinal de Granville remue tout pour une lettre de cachet contre nous. — Mais cet homme a su entrer dans sa confidence, et nous servira pour le déjouer. (*Il lui donne la lettre, que Malherbe parcourt.*)

M. Artaut reparaît avec l'homme de palais, qui vient derrière lui.

ARTAUT.

C'est à toi qu'il en veut, Malherbe.

GOURVILLE.

Quelqu'autre avis, sans doute ; — reçois-le ici, pour l'expédier plutôt.

SCÈNE

SCÈNE III.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS *et M.* MIRON, *homme de loi.*

MIRON.

Lequel de ces messieurs est M. Malherbe?

MALHERBE.

Le voici, monsieur. — Vous voyez que nous sommes ici en affaire. — J'oserai vous demander de borner à un mot aujourd'hui ce que vous pouvez avoir à me dire.

MIRON (*prenant Malherbe à part.*)

Je le sais, monsieur, un contrat de mariage..... Je me félicite d'arriver encore à tems. — Vous ne pouvez disposer de vous, sans vous connaître vous-même. — C'est le secret de votre naissance que je vous apporte.

MALHERBE (*très-haut, avec l'accent d'une grande surprise.*)

Ma naissance, monsieur!

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Sa naissance ! (*Ils se rapprochent tous et les environnent.*)

MIRON.

Prenez donc garde, monsieur. Je suis déja allarmé de l'éclat que vous venez de faire. — Songez à ce que ceci demande de prudence, de circonspection.

MALHERBE (*rêveur, inquiet et affligé.*)

Il y a longtems que cet intérêt, qui avait souvent préoccupé mon imagination, n'était plus rien pour moi. — Qu'est-ce qui est renfermé pour moi dans cette révélation ? — Mais, n'importe. — Parlez, monsieur.

MIRON.

Je demande pardon à ces dames et à ces messieurs. — Mais ils avoueront que cette déclaration ne doit être confiée qu'à vous et à M. Artaut.

DUBREUIL.

Cela est juste.

ARTAUT.

Vous sentez, monsieur Dubreuil, que tout est suspendu.

MALHERBE (*toujours rêveur, mais devenu impatient, et retenant plusieurs des acteurs qui paraissent se retirer.*)

Monsieur, je suis ici au milieu de mes parens, de mes vrais parens, avec mes amis intimes. — Le secret de ma naissance leur appartient autant qu'à moi. — Veuillez enfin satisfaire leur impatience et la mienne.

Mme. ARTAUT.

Il n'y a pas huit jours que j'ai eu encore un pressentiment de ce malheur !

ARTAUT.

Eh bien ! madame Artaut, vous voilà toujours ! — Avez-vous peur qu'il ne nous renie ?

(*Tous les acteurs s'asseyent autour de Miron, à l'exception de Malherbe, très-agité, qui reste debout et marche souvent, va d'un acteur à l'autre, s'arrête à Mme. Artaut, dont il voit la douleur, et qu'il*

presse dans ses bras. — Artaut est très-ému, mais s'efforce de se contenir. — Gourville et Hélène s'entreregardent d'un air soucieux et peiné. — George est auprès de Pontigny, fait des gestes à celui-ci, qui reste absorbé dans sa rêverie. — Dubreuil contemple toute la scène avec plus de calme, mais avec beaucoup d'intérêt.)

MIRON (*après avoir gravement arrangé ses papiers sur la table, et après avoir parcouru des yeux tout son auditoire.*)

Monsieur Artaut se souvient sans doute du bonhomme *Miron*?

ARTAUT.

Notre chirurgien! — l'accoucheur de ma femme à son premier enfant, — celui qui il y a 25 ans.....

MIRON.

Précisément.

ARTAUT.

Mais qu'est-il donc devenu? — Vous le connaissez donc, monsieur? — C'était un brave homme. Donnez-moi de ses nouvelles.

MIRON.

Hélas! monsieur Artaut, il est mort depuis environ deux mois; je lui ai fermé les yeux. — Je suis son frère.

ARTAUT.

Oh! maintenant, je conçois que vous sachiez tout.

GOURVILLE.

Mais nous, nous n'apprenons rien. — Monsieur ne pourrait-il pas commencer par nous nommer les parens qui réclament M. Malherbe?

MIRON.

Il n'est, certes, réclamé par personne, monsieur. — Mais je lui apporte les moyens de se replacer dans la famille où il est né.

MALHERBE.

Eh bien! monsieur, de grace, de qui suis-je né?

MIRON (*froidement et avec importance.*)

Monsieur, puisque votre juste impatience ne peut s'arrêter sur les préliminaires de

cette déclaration.... Vous êtes, monsieur, suivant la loi, et on doit le croire du moins, suivant la nature, le fils aîné du feu marquis et de la marquise encore existante de Lusigny.

TOUS LES ACTEURS D'UN TON DIFFÉRENT.

La marquise de *Lusigny* !

MALHERBE.

Quelle vraisemblance à cela ?

GOURVILLE.

Quel incroyable évènement !

PONTIGNY (*sortant tout à coup de sa rêverie.*)

Il serait donc un homme de qualité ! — Oh ! que j'en suis fâché ! — Il n'était pas fait pour cela.

ALAIN, (*à part.*)

Cet homme est destiné à toutes les faveurs de la fortune. — Et moi, je ne serai jamais qu'un de ses protégés.

MALHERBE (*à Miron.*)

Aux preuves, monsieur.

Digitized by Google

MIRON.

Elles sont pleines et entières. — Mais je vois bien que je ne puis à la fois lever tout de suite vos doutes et procéder par une exposition détaillée.

Je ne vous lirai donc pas, dans ce moment, la longue déclaration dictée par mon frère à son confesseur dans les derniers jours de sa vie ; elle contient tous les faits, elle indique sur chacun les dates précises, des renseignemens positifs, et une foule de témoins.

Je viens tout de suite aux preuves irrécusables.

Lisez d'abord, monsieur, ce billet.

MALHERBE (*à M. Miron.*)

23 *février.* — Point d'année. — C'est-là l'écriture de la Marquise ! — Vois Gourville.

(*Malherbe lit.*)

Je vous écris ce billet de mon lit, encore très-faible et bien agitée, surtout de mes inquiétudes.... Il est bien essentiel que mon mari n'ait connaissance de rien. Ses jalousies, ses ombrages, ne me permet-

tront pas, de quelque tems, de lui parler de cet enfant, ce malheureux enfant.... Au nom de Dieu, monsieur, les plus grands soins et la plus parfaite discrétion; c'est ce que je vous demande avec ardeur. — Un de mes parens et de mes amis qui se charge de veiller sur lui, arrive ce soir, vous verra demain; — confiez-vous à lui, et à lui seul. — Tous les détails sur la santé de mon enfant et sur ses besoins, vous les ferez passer à Joséphine. — Elle, vous, le Chevalier, êtes seuls dans ma confidence.

MIRON.

Voici une seconde lettre, non moins précieuse.

MALHERBE.

Au camp de..... Je ne puis déchiffrer ce nom. — Voyons la signature. — *Le chevalier d'Estor!*

COURVILLE.

Le chevalier d'Estor! — Sa liaison avec la marquise a fait du bruit dans le monde, pendant longtems; — il était neveu du

Digitized by Google

maréchal d'Harocour, son neveu chéri. — C'était un jeune homme du plus grand éclat, du premier mérite; — il a été tué à la bataille de Rosbac, après avoir sauvé par sa belle conduite le corps qu'il commandait.

MIRON.

Précisément; c'est pour abréger que je ne vous disais pas cela.

MALHERBE.

Je ne sais combien de personnes m'ont dit que je ressemblais au chevalier d'Estor.... Ah! dieu, plusieurs fois ce nom est échappé à la Marquise, en me regardant! (*Il lit.*)

Je suis, M., à la veille d'une bataille, dont j'augure fort mal. — C'est le cas de pourvoir tout de suite à ses plus chers intérêts, à ses premiers devoirs. — Je ne veux plus rien feindre. Le marquis de Lusigny désavoue l'enfant dont vous êtes chargé; et il me plaît à moi qu'il ait complettement raison. — Je vous prie et vous ordonne de le conserver précieusement pour sa mère, s'il vient à me perdre. — Je ne puis faire pour lui les dispositions que je voulais;

mais je le recommande à un parent, digne de me remplacer pour lui. — Je crains, et je suis averti que ce vil et méchant abbé de Granville a de mauvais desseins. — Gardez toujours l'enfant chez vous; recourez au magistrat, en cas de besoin. — Ne le livrez qu'à sa mère en personne, ou sur un écrit de sa main. — Vous confier le salut de mon enfant, monsieur, c'est vous dire combien je vous estime. — Adressez-vous toujours à Dubois pour l'argent.

MIRON.

Il ne vous reste plus, monsieur, qu'à savoir comment vous avez pu être abandonné à la méchanceté de cet abbé de Granville, et comment vous en avez été préservé. — Voici une preuve qui explique le premier fait:

MALHERBE.

(Il lit.) M. Miron, remettra à la personne chargée de ce billet l'enfant que j'avais confié à sa garde. Il connaît cette écriture. — Celle de la marquise! — Ah! Dieu, je suis donc né d'une mauvaise mère!

— Monsieur, vous m'avez percé l'ame! — Pourquoi me montrer ce billet? Vous êtes aussi un homme sans pitié pour moi.

Mme. ARTAUT.

Une mère peut-elle se rendre complice d'un pareil crime!

MIRON.

Ne vous livrez pas ici à d'injustes reproches, monsieur. — Mon frère atteste, dans sa déclaration, qu'il est à sa connaissance, que madame votre mère fut trompée. — On profita d'une maladie de votre enfance, pour l'engager à vous placer à la campagne, loin d'elle, chez une de ses propres fermières. — On lui fit croire que vous étiez dans ce nouvel asile, jusqu'à ce qu'on eût tout arrangé pour lui produire de fausses preuves de votre mort. — Mon frère déclare ensuite comment il s'y prit pour vous sauver. — L'abbé de Granville l'avait mandé plusieurs fois. Un jour il ne lui dissimula plus son projet; il lui proposa 100 louis, pour vous porter *aux enfans trouvés*. — Mon frère fut toujours un homme de probité et d'honneur. Il eut horreur de cette barbarie. — Huit jours

après, l'abbé de Granville surprit de M . la marquise de Lusigny le billet que vous venez de lire. — Mon frère demanda deux jours pour se consulter. — Ce fut pendant ces deux jours, qu'il alla prendre à l'hôpital un enfant, lequel il remit à l'émissaire de l'abbé; et que vous, il vous remit à M . Artaut, avec une foule de signes de reconnaissance, qu'il détaille très au long.

Je me suis fait un devoir, monsieur, de ne vous apporter votre propre affaire que toute instruite. Depuis huit jours que je suis à Paris, je l'ai fait consulter, sous des noms empruntés, par les plus fameux avocats; — voici cette consultation; elle ne laisse rien à desirer sur l'évidence de vos droits et les moyens irrésistibles que les lois vous assurent pour les réclamer; elle est signée de MM. *Gerbier*, *Tronchet*, *Legouvé*, *Target*, *Elie-de-Beaumont*, *Loiseau-de-Mauléon*.

MALHERBE.

Je suis donc fils du chevalier d'Estor et de la marquise de Lusigny!

MIRON.

De la marquise de Lusigny, incontesta-

Digitized by Google

blement. — Du chevalier d'Estor, qui le sait? — Personne ne peut décider cette question, dans des circonstances pareilles, pas même la mère. — Vous êtes né pendant un mariage; voilà ce qui suffit à la loi. — Pendant la co-habitation des époux; voilà ce qui confirme, devant la raison, la tutélaire présomption de la loi. — Ni vous, ni personne n'a le droit de chercher en dehors de ce fait. — Maintenant, monsieur, c'est à vous de voir ce qu'il vous convient de faire.

MALHERBE.

Vous-même, monsieur, quelle est votre pensée à cet égard?

MIRON.

Il est possible que madame votre mère, à qui on a persuadé votre mort, et de qui je sais que vous êtes singulièrement aimé et considéré, cédant aux sentimens de la nature, vous reconnaisse et consente elle-même à vous rendre votre état. Mais si elle s'y refusait, les tribunaux vous protègent. — Je sais qu'une pareille réclamation pourrait être étouffée dans la bouche d'un homme obscur, d'un homme dénué de protection.

— Mais vous avez du crédit, de la réputation, vous ne manquerez pas même des secours d'argent qui pourraient être nécessaires. — Avec quelle éloquence victorieuse n'attaquerez-vous pas cet espèce d'assassinat qu'on crut avoir consommé envers vous? — Pendant que vous attirerez sur votre cause ce grand intérêt public, qui est d'une si grande puissance, si vous agréez mes services, je me charge de tous les soins obscurs de la procédure.

GOURVILLE.

Que dites-vous, monsieur Dubreuil?

DUBREUIL.

Les droits me paraissent incontestables, et le succès aussi certain, qu'il est possible. — J'ai remarqué d'ailleurs dans la consultation que les jurisconsultes indiquent un plan d'attaque où l'honneur de la mère est ménagé avec un soin scrupuleux. — Je crois aussi que chacun devant recevoir de la loi sa place dans la société, celui qui a perdu la sienne a toujours droit de la revendiquer. — Ces considérations me décident; je suis d'avis d'ouvrir le procès, si on n'a pu l'éviter.

Digitized by Google

HÉLÈNE (*bas à Malherbe.*)

Ceci vous rapproche de la comtesse, mon ami ; — quant à moi, je ne vois que cela.

GOURVILLE.

A vous, monsieur Artaut.

ARTAUT.

Que puis-je dire en pareille matière, moi ? — Je crois que j'entamerais le procès, quand ce ne serait que pour faire crever cet abominable Cardinal. — Mais écoutons l'abbé Alain.

ALAIN.

Cela est très-difficile à résoudre.

GOURVILLE.

Pourquoi, si vous décidez pour lui comme pour vous-même ?

ALAIN.

Je vois qu'il faudra ici une lutte terrible avec des adversaires bien puissans, bien redoutables ; — car jusqu'au maréchal se trouve intéressé dans cette affaire, à cause de l'alliance. — Je crois bien que cet obs-

tacle m'arrêterait, et qu'assuré par la force et l'évidence de mon droit, d'une bonne composition, d'un grand bénéfice, par exemple, qu'on m'assurerait; — je me réduirais à cela.

GOURVILLE.

Ce parti serait indigne de Malherbe. — Ou il est le fils aîné de la maison de Lusigny; et alors il lui en faut tous les droits: — ou il ne l'est pas; et alors il ne doit rien prétendre, rien accepter. — Tout ou rien.

PONTIGNY.

Bravo. — C'est-là le mot.

GEORGE.

Justice au fils aîné!

MALHERBE.

Que me proposez-vous donc là dans vos avis divers, mes amis? — Où est allé s'égarer votre froide raison? — Au premier mot qui a éclairci mon existence, mon cœur a parlé; — et comment se fait-il que vous n'ayez rien aperçu de ce que j'ai senti? — Vous osez m'appeler le fils aîné de la famille de Lusigny? — N'avez-vous donc pas

pas entendu ce désaveu, ce courroux, ce chagrin ennemi de celui qui serait mon père, et ce rappel tendre et empressé de celui qui l'est véritablement? — N'avez-vous pas remarqué cette pudeur d'une épouse, qui condamne une mère à bannir de la maison de l'himen l'enfant étranger qu'elle vient de mettre au jour, et à lui refuser le sein maternel? — Vous invoquez la loi! — La loi a pourvu à l'ordre de la société. — Mais n'a-t-elle pas dû compter que chaque homme s'interrogerait lui-même sur le droit qu'elle lui accorde? — Et quel est l'infâme, parmi les hommes, qui ose réclamer la protection de la loi, contre le cri de sa conscience? — J'irai donc, bravant la conviction des autres, sans pouvoir me mentir à moi-même, chasser, en usurpateur, l'héritier légitime? — Dans ce but, rien ne me sera sacré : — l'honneur d'une femme, je le souillerai de mes scandaleuses révélations, et je le profanerai encore par des respects dérisoires! — Cette femme sera ma mère, qui ne reconnaîtra dans cet enfant, qu'elle avait tant gémi d'éloigner d'elle, qu'un monstre qui revient l'assassiner! — Je n'ai point d'état, dites-vous? —

Du fond de mon délaissement, ne me suis-je pas élevé aux plus nobles instructions, au sentiment de la vertu, à quelques-unes des jouissances de la gloire? — En vérité, je dois rester ce que je suis. — Et regardez encore où je vous parle? — N'est-ce pas ici une maison que je puis appeler mienne? N'y ai-je pas coulé une vie heureuse et chérie? Quand j'en sors, j'y laisse un regret; quand j'y rentre, j'y rapporte la joie. — C'est donc vous, mes amis, qui m'en chassez, qui m'envoyez mendier des grandeurs que je ne pourrais obtenir sans crime, posséder sans remords! — Allons, sortons de cette vaine illusion; reconnaissons-nous encore, et rendons-nous les uns aux autres. Messieurs, je vous le déclare, j'adopte à mon tour la famille où je fus adopté. — *Charles Artaut Malherbe* est mon nom, celui sous lequel je vivrai et mourrai; — et voilà mon père, voici ma mère, voilà ma sœur. — (*Ici, le père, la mère et la fille se précipitent dans ses bras. — Après les avoir embrassés, il leur dit :*)

Je ne prononcerai jamais ces noms sacrés, en public, que pour vous. — (*Il se sépare d'eux, et puis il ajoute :*)

Je les prononcerai néanmoins, dans mes tendres souvenirs, pour ce jeune héros, enlevé sitôt au bien de son pays, à sa gloire, à notre affection mutuelle ; dans mes vœux secrets, pour cette femme aimable, de qui l'amitié extraordinaire me paraît la mystérieuse impulsion de la nature : la pensée de l'un m'animera dans tout ce que j'aurai de noble à faire ; et je vivrai près de l'autre, sans en être connu, mais en lui gardant tous les sentimens qu'elle me souhaiterait, s'il lui était donné de me connaître.

Je te remercie, ô ciel ! — Ma place est enfin fixée dans le monde : — je resterai dans la classe des pauvres, des orphelins, des enfans abandonnés, dans la grande masse du peuple, pour en faire toujours l'objet de mes pensées, pour les servir en frère, pour les aider à se relever, comme j'ai appris à me relever moi-même.

(*A part et plus bas.*)

Et toi que j'adore ! que l'amour le plus pur soit mon seul attrait, mon seul espoir dans ton cœur ! — Tout-à-l'heure, quand une voix amie est venu me tenter par ton nom, j'ai répondu dans mon sein enflammé : — Non, elle ignorera tout ceci : je ne veux

rien obtenir que d'elle, tout mériter par moi seul.

(*A Miron.*)

Agréez, monsieur, ma vive reconnaissance, et permettez-moi de vous offrir une légère indemnité de vos soins, de votre zèle. Vous pourrez recevoir, quand vous le voudrez, une somme de 2,000 écus, ou chez M. Artaut ou chez M. de Gourville. — Quant à ces papiers, ils ne sont plus bons qu'à ceci : (*Il va les déchirer.*)

GOURVILLE (*courant à lui, et lui retenant la main.*)

Arrête : — j'avais pressenti ce que tu viens de faire; et mon cœur est fier d'avoir deviné le tien. — Mais, dis-moi, te défies-tu de ta constance dans tes généreuses résolutions ? — As-tu besoin de prendre des précautions contre toi-même ? — Pourquoi donc détruire ces papiers ? — Sais-tu pour qui je te parle ici ? — Pour ta mère, (*se reprenant*) pour la Marquise elle-même. — Suppose qu'elle vienne à perdre son fils, j'entends le Marquis; — ne crois-tu pas qu'elle serait heureuse d'en retrouver un autre ? Que ce secret alors pourrait être un

bonheur à offrir au cœur maternel ? — Mon ami, livre-toi toujours à ce qui est grand, mais sans oublier ce qui est raisonnable.

PONTIGNY.

C'est unique cela ! — Ce M. de Gourville, a toujours raison. — Et devant lui, on ne peut jamais faire que ce qu'il veut.

GOURVILLE (*bas.*)

Ne vois-tu pas aussi qu'au besoin nous pourrons nous servir de ces papiers, pour faire peur au Cardinal ?

MALHERBE.

Je te remercie, Gourville. — Je garderai ces papiers, ou plutôt je les dépose entre tes mains.

Vous tous, qui êtes associés à ce grand secret, veillez bien sur vos moindres paroles. — Songez qu'il y va de l'honneur d'une femme, du repos d'une mère ; — de l'honneur et du repos d'un homme que vous aimez.

(*Comme revenant à lui-même, et voyant la vive impression qu'il a fait sur les acteurs, et du ton le plus simple, et le plus calme :*)

Eh! bien, mes amis, qu'est-ce donc? — Qu'ai-je fait, que chacun de vous n'eût fait à ma place? — Oh! vos froids raisonnemens m'ont soulevé, mon ame s'est échauffée; mon imagination s'est montrée. — Je m'aperçois, à un reste d'ébranlement, que j'ai presque été, dans ma propre aventure, comme dans une de mes tragédies.

PONTIGNY.

Tu as été sublime. — Mais, mon ami, pendant que j'étais là, fondant en larmes, le cœur gonflé d'admiration, d'amour pour toi, sais-tu, ce qui m'est venu dans l'esprit? — Que c'était-là le plus beau sujet de *drame*; — et c'est vrai. — Mon ami, tu ne peux pas être le poète de ta propre histoire; — oh! je t'en prie, cède-moi ce sujet-là!

MALHERBE.

Fort bien, pour que nous n'ayons qu'un confident de plus, le public.

PONTIGNY.

Bien entendu, sous des noms empruntés.....

Digitized by Google

MALHERBE.

Allons, tais-toi.

ARTAUT.

Ah ! ça ! — Puisqu'il ne veut plus nous jouer la tragédie..... Allons dîner.

Dans la marche des acteurs, en se retirant, Miron et Alain restent les derniers. — Alain va à Miron, le salue et l'accoste. — Ils ont l'air d'entrer en liaison, et de commencer à se deviner l'un et l'autre.

CONTINUATION

DE

LA PREMIERE PARTIE.

Découverte de la naissance du fils naturel, dans les familles auxquelles il appartient.

SECOND DRAME

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Bizarreries et bassesses d'un grand seigneur.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Chez le cardinal de Granville)
(une salle d'audience.)

L'ABBÉ ALAIN, MIRON.

(Tous les officiers et gens de la maison du cardinal dans le fond du théâtre, rangés en haie devant la porte de l'appartement, d'où va sortir le cardinal.)

(L'abbé Alain et Miron les traversent et viennent se placer sur le devant du théâre.)

MIRON.

Qu'est-ce que tout ceci?

ALAIN.

La réunion générale des officiers, ser-

Digitized by Google

viteurs et domestiques du Cardinal. — Cela a lieu chez lui, tous les lundis.

MIRON.

Bon! — Est-ce que c'est l'usage chez les grands seigneurs à Paris?

ALAIN.

Point du tout. Ce n'est qu'une vanité particulière à celui-ci. Comme on ne le comble pas ailleurs de beaucoup de respects, malgré son *chapeau rouge* et ses cordons, il s'en dédommage en tenant une cour plénière, parmi ses gens. — D'ailleurs il se pique d'être le grand seigneur le mieux servi; et le fait croire, et se le persuade par cette bizarre cérémonie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CARDINAL.

(*Le Cardinal sort de son appartement avec deux valets-de-chambre, s'avance sur le devant du théâtre, et parcourant des yeux tous ses gens; les officiers et premiers serviteurs se séparent des autres, et l'environnent.*)

LE CARDINAL.

Le service a été assez bien cette semaine; — en général, je ne suis pas mécontent.

(*D'un ton moitié grave, moitié jovial.*)

Oui, cela ne va pas mal. — Je vous en fais mon compliment, à tous et à chacun.

(*Les divers officiers ont chacun des papiers à la main.*)

Il n'y aura pas de travail pour aujourd'hui, messieurs; un mot seulement pour les affaires pressées ou extraordinaires.

L'INTENDANT.

Monseigneur, la recette a été très-bonne

cette semaine. J'ai maintenant 78,985 liv. en caisse.

(*Bas.*) Je crois que ce serait le cas de payer le quartier échu de toute votre maison.

LE CARDINAL.

(*Bas.*) Point du tout. — ils peuvent bien attendre pendant six mois. — Quand on a de l'argent, c'est pour payer, sans doute. — Mais il ne faut jamais s'en défaire, qu'il n'ait rapporté un honnête bénéfice. — Il y a maintenant de bonnes opérations à faire à la bourse. Acheter à la baisse, revendre à la hausse, cela ne demande qu'un peu d'attention et de pratique. — Entendez-vous là-dessus avec mon banquier.

L'INTENDANT.

J'ai un très-bon projet à proposer à son éminence; c'est un atelier à établir dans le chef-lieu de son abbaye d'*Orgeval*. — Cela nous débarrasserait de cette multitude de pauvres, et à très-bon marché.....

Digitized by Google

LE CARDINAL.

Je ne veux pas, je ne veux pas. — c'est de ces nouveaux systêmes de bienfaisance tout cela. — L'aumône ordinaire, les anciens usages. — L'église ne doit connaître que l'aumône.

LE CHAPELAIN.

Monseigneur a aujourd'hui trois des meilleures cures de son diocèse, à sa collation.... S'il veut bien me permettre de lui indiquer des sujets.....

LE CARDINAL.

Laissez-moi donc. — Vous voyez bien que je n'ai pas le tems de m'occuper de ces choses-là aujourd'hui.

UN JEUNE VALET-DE-CHAMBRE.

(*Présentant une femme d'une mise pauvre et décente.*)

Monseigneur, voici madame *Michel*, la femme de votre défunt régisseur d'*Arnoncour*. — Elle aurait une très-humble prière à présenter à son éminence.

LA FEMME.

Monseigneur a eu la bonté de me faire

assurer de sa protection pour moi et mes enfans. Je trouve un fort bon parti pour ma fille; — mais il faudrait une dot, et je suis si pauvre.....

LE CARDINAL.

(*Se grattant l'oreille.*) Ah! une dot! — (*Comme s'avisant d'une idée*) — Eh! bien, je lui donnerai une dot. — Une bonne dot même. — 2,000 écus.

Vous voyez, vous autres, comme je récompense les bons services!

(*A part.*) Je chasserai dans quelques jours ce jeune drôle, qui s'avise de venir protéger.....

— Chapelain, écoutez. (*Bas.*) — Nous avons trois bonnes cures à nommer, m'avez-vous dit? — Eh bien! choisissez trois prêtres, qui aient quelque argent comptant devant les mains, et qu'ils donnent chacun 2,000 l. — Cela fera tout juste la dot de cette pauvre fille.

— Vous entendez, arrangez cela.

Mais voici le docteur.

SCÈNE

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Je salue très-humblement son éminence.

LE CARDINAL.

Bon jour et adieu, docteur. — Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui; voici huit jours que je ne me suis pas souvenu de ma goutte.

LE DOCTEUR.

Il est certain qu'avec un peu de sobriété, monseigneur aurait une santé de fer. — Il enterrerait tous ses parens, tous ses amis.

LE CARDINAL.

Oh! sobriété, sobriété! — Tenez, dans le sacré collège, ce précepte-là ne fait effet, que quand on est malade.

Mais faites-moi donc votre compliment, docteur?

LE DOCTEUR.

Et sur quoi, Monseigneur?

LE CARDINAL.

Quoi! c'est moi qui vous apprendrai la nouvelle! parbleu, j'en suis ravi. — Eh! bien, vous convient-il que le maréchal d'Harocour soit maintenant seul à la tête des affaires en France? — Faites-vous votre deuil des grands projets de nos Turgot, de nos Malsherbes et consorts?

LE DOCTEUR.

Quoi! il sont à bas? — En vérité, cela me ravit autant que vous. — Il est certain que de réformes en réformes, ces gens-là auraient ruiné le roi et la France. — Mais, s'il n'y avait pas d'indiscrétion, je demanderais à son éminence, si je n'ai pas un compliment particulier à lui faire; si, par hasard, la feuille des bénéfices ne serait pas tombée dans ses mains?

LE CARDINAL.

Pas encore; pas cette fois encore. — Nous avons eu des raisons pour la conserver à votre vieil évêque. — Il ne durera

pas long-tems, n'est-ce pas ? — Ne passez-vous pas chez lui ce matin? Faites-lui, je vous prie, mon compliment. — Recommandez-lui, de ma part, de bien soigner sa santé. — Mais je suis accablé d'affaires aujourd'hui. — Adieu, docteur. — Vous autres, laissez-moi, j'ai à parler à ces deux hommes-ci.

SCÈNE IV.

LE CARDINAL, L'ABBÉ ALAIN, MIRON.

LE CARDINAL.

Bon jour, mon cher abbé. — Vous êtes exact, et j'aime cela.

(*A Miron.*) Bon jour, monsieur.

ALAIN

M. Miron, monseigneur, est prêt à vous confirmer le récit que j'ai eu l'honneur de vous faire hier au soir; il est prêt aussi à exécuter tout ce que vous lui ordonnerez, pour déjouer les espérances de M. Malherbe, et les grandes vues que M. de Gourville tient en réserve sur les titres et les biens de la maison de Lusigny.

LE CARDINAL.

J'aurais de graves reproches à vous faire, monsieur. — C'est à moi que ces papiers devaient être apportés. -- Sentez-vous tout le mal que vous avez fait? — Mais vous vous offrez pour le réparer, et je ne veux plus voir que cela. Servez-nous bien, et nous vous récompenserons. — Je vous destine, quand tout ceci sera fini, la régie d'une des terres, que la nièce du maréchal d'Harocour va apporter en dot à mon neveu. — Pour vous, l'abbé, l'académie, l'académie! — Vous imaginez bien que la secte encyclopédiste va nous céder le terrein là, comme ailleurs. — Je n'y allais plus depuis longtems. — Il y a un despotisme affreux dans ce corps, où les gens de la cour et les gens de lettres affectent l'égalité. — Mais le desir de vous obliger va me rendre mon ancien goût pour les lettres.

Quant à notre affaire, autant vous m'avez vu hier effrayé, autant vous me voyez rassuré aujourd'hui. J'ai déja tout mon plan arrêté dans ma tête; et je commence l'exécution dès ce matin même. — Voyez-

vous, dans des choses aussi scabreuses, je vais droit à l'ennemi, moi; je me le soumets ou je l'écrase.

Voici donc de quoi il est question. J'ai mandé ici, pour midi, M. Malherbe et M. de Gourville. Je leur fais mes propositions. — Oh ! elles leur sont très-bonnes ; et jamais, en pareille circonstance, on en a reçu de pareilles. — Mais enfin, ils acceptent ou ils refusent. — S'ils acceptent, tout est dit, et nous sommes tous également contens. — S'ils refusent, mes mesures sont prises, je les abîme.

J'aurai besoin de vous pour cette conférence, mes amis. M. Miron se tiendra dans une pièce voisine, prêt à paraître au besoin. Et vous, mon cher abbé, vous serez mon second.

ALAIN.

Daignez m'en dispenser, monseigneur. — Concevez donc quelle altération pourrait naître de ma présence.....

LE CARDINAL.

Me comptez-vous donc pour rien? Ne serais-je pas là pour leur en imposer, pour les contenir? — Mais vous sentez que je ne

puis pas être seul contre ce petit fat de littérateur, et contre ce Gourville encore. — Ce diable d'homme embarrasse tout le monde; il n'y a jamais eu que le maréchal qui ait su lui tenir tête; il a un à-plomb, un jeu serré, un mordant dans la discussion des affaires..... Sérieusement, l'abbé, j'ai besoin de vous, je ne puis m'en passer, et je le veux absolument.

— C'est donc entendu. A midi précis, dans mon cabinet. (*Il sonne.*)

Un valet-de-chambre paraît.

Eh! bien?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Monsieur le maréchal sera à Paris entre sept et huit.

LE CARDINAL.

La comtesse de Lussan?

LE VALET.

Elle prie Monseigneur de l'excuser; elle ne peut pas le recevoir ce matin. — On m'a dit qu'elle déjeûnait avec une jeune bourgeoise, une mademoiselle Artaut.

LE CARDINAL.

Qu'a-t-elle à faire avec cette petite fille?

Digitized by Google

— Nous le saurons : — Nous le saurons. — Vous avez bien fait de me donner l'éveil là-dessus, l'abbé. — Heureusement que le maréchal se lasse aussi de toutes ces liaisons bourgeoises.

LE VALET.

Monsieur le nouveau lieutenant de police est aux ordres de son Eminence à toutes les heures de la matinée.

LE CARDINAL.

Et ma sœur qui n'est pas encore visible! — Retournez-lui dire que je veux causer avec elle, dans une heure.

Je vais, en attendant, à l'hôtel de la police. — C'est mon chemin, l'abbé, je puis vous jeter à votre porte. — M. Miron, à midi.

ACTE II.

Combat d'une grande dame entre le choix de son cœur et les obligations de son rang.

(*Chez la comtesse de Lussan.*)

SCÈNE PREMIERE.

JULIE *seule.*

(*Elle regarde, par une porte ouverte, la comtesse restée dans une autre pièce de son appartement.*)

Elle continue. — Mais à qui peut-elle donc en tant écrire? — A M. de Malherbe, sans doute. — Une lettre d'adieu, j'espère. — Et ces vers du marquis qui restent-là sous ses yeux, sous sa main, elle ne les aperçoit seulement pas. — Quelle singularité! — C'est réellement un plus bel homme, le marquis: eh! bien, ce n'est pas lui qui est aimé; il est vu en mari; l'autre

Digitized by Google

en amant. — Oh les femmes! — Mais voici du changement. — Bon dieu! elle déchire tout ce qu'elle vient d'écrire! — Renversée sur son fauteuil, son mouchoir sur ses yeux! — Oh! elle pleure, ses sanglots viennent jusqu'à moi. — Eh! bien, me voilà toute attendrie, moi, je suis prête à pleurer aussi. — Pauvre femme; aimable maîtresse! — Je sens-là quelque chose sur ce que je fais ici. — Et cet entretien de tout-à-l'heure avec Mlle. Artaut, dont il faut aussi que je rende compte! — Oh! si elle avait voulu avoir un peu de confiance en moi, seulement me faire entendre.... Après tout, il est aimable ce Malherbe..... Je sens qu'une folie avec lui me plairait beaucoup à moi, petite bourgeoise. — Et pourquoi pas à une femme de qualité? — Il est né, comme moi, moins que moi encore. — Eh! bien, ce serait une raison de le servir. — J'admire qu'on nous tourne ainsi les uns contre les autres! — Mais voilà le papier dans ses mains! — Elle s'en affecte..... elle s'en affecte beaucoup. — Eh! la chance pourrait bien tourner, et les vers d'un marquis triompher des soupirs d'un poète. — Elle se promène, interrompt sa lecture;

Digitized by Google

— elle réfléchit ; — elle a l'air fâchée ! — Bon ! la voilà qui m'échappe, elle descend au jardin.

(*Le marquis de Lusigny entre furtivement.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS.

Julie . . Julie !

JULIE.

C'est vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Dis-moi vîte, a-t-elle lu ce papier que tu as mis sur sa toilette, ces vers ?

JULIE.

Elle les lit, les relit sans cesse..... encore dans ce moment, elle en rêve dans le jardin. — Tout-à-l'heure, vous en allez voir l'impression.

LE MARQUIS.

Fi donc ! crois-tu que comme un sot

poète, et un non moins sot amant, je vienne, à la minute, recueillir le prix de l'hommage de mon cœur, de celui de mon talent? — Je ne veux pas qu'elle m'aperçoive, qu'elle me soupçonne ici. — Je viens seulement savoir de toi si elle dîne seule aujourd'hui.

JULIE.

Mais je crois que oui, à moins que monsieur Malherbe peut-être.....

LE MARQUIS.

Non. — Malherbe lui-même vient de me dire qu'il ne pouvait faire de littérature aujourd'hui. Il n'est occupé que des ministres disgraciés.

JULIE.

Je suis bien aise que M. le marquis n'ait plus ces ridicules ombrages sur cette liaison avec M. Malherbe. Je pourrai donc me dispenser de la commission que *Florimond* m'a écrite ce matin.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire? — Quelle commission?

Digitized by Google

JULIE.

D'écouter secrètement un entretien que ma maîtresse doit avoir avec Mlle. Artaut.

LE MARQUIS.

Je ne comprends rien à cela. — Je n'ai point donné cet ordre.

JULIE.

Mais attendez donc. — Cela vient peut-être de M. votre oncle, de M. le cardinal.

LE MARQUIS.

De quoi se mêle-t-il? — Au reste, Julie, il a peut-être ses raisons, et Florimond aussi. — Exécute toujours ton ordre. — Je suis assez curieux de savoir les petits secrets de ces deux femmes. — Mais la comtesse peut remonter. — Je viendrai la surprendre et dîner en tête à tête, avec elle; et j'en meurs d'impatience; — car, vois-tu, je l'aime maintenant comme je n'ai aimé aucune femme.

(*La comtesse arrive précipitamment, d'un air un peu agité; elle n'aperçoit pas le marquis, qui s'éloigne de son regard et qui essaie de se dérober.*)

LA COMTESSE.

Julie, Mlle. Artaut va venir; avertissez-moi à l'instant. — Ma chère enfant, je suis triste aujourd'hui; je ne veux que toi auprès de moi. — Éloigne tout le monde.

(*Elle se retourne, aperçoit le marquis, et d'un air moitié confus, moitié piqué.*)

Ah! — monsieur de Lusigny!

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Pardon comtesse; pardon. — En vérité, ce n'est pas moi qui vous surprends, c'est vous qui me surprenez. — Je vais tout vous avouer. J'espérais obtenir de vous un dîner en tête à tête, et je voulais savoir de Julie si cette grace pouvait aujourd'hui entrer dans vos arrangemens. — Mais quel mot viens-je d'entendre? — Vous êtes triste! — Ah! que vous soyez touchée des sentimens que vous venez..... que je brûle d'épancher à vos pieds, c'est ce que je desire par-dessus tout au monde. — Mais

que le chagrin vienne jamais corrompre les délices, dont je voudrais composer votre vie....

LA COMTESSE.

Monsieur le marquis ne m'a pas encore familiarisée avec ce langage flatteur, tendre même..... que je veux pourtant croire sincère. — Vous pouvez imaginer que l'évènement d'aujourd'hui m'est douloureux à plusieurs égards. — Je m'étais accoutumée, sans pouvoir assurément en juger par moi-même, à regarder ces ministres comme les hommes les plus précieux à la France. — Je crains d'ailleurs qu'il ne compromette des hommes auxquels je dois le plus sincère attachement: M. de Gourville, sans contredit, le plus fidèle ami de mon oncle, et M. de Malherbe..... Ce funeste évènement vient troubler le plan que nous suivions pour lui, Mme. votre mère et moi. — Nous voulions lui obtenir une de ces places qui donnent une existence aisée à un homme de lettres, sans le distraire de l'emploi naturel de son talent, afin qu'il pût épouser cette jeune personne qu'il a élevée, et reconnaître tout ce qu'il doit

à cette famille si intéressante, si respectable.

LE MARQUIS.

Que vous me ravissez par cette explication de votre douleur! — Je craignais..... Pardonnez, tout inquiète l'amour! — Combien la source en est belle; combien elle est pure! — Ah! c'est par cette charmante bonté encore qu'aucune femme ne peut vous être comparée..... (*La comtesse jette sur lui un regard qui le frappe.*) — Oui, je dis cela du fond du cœur. — Comment ai-je pu sembler méconnaître..... Croyez que j'entrerai dans tous vos vœux. — Vos amis.... sont les miens. — Oh! je ne les abandonnerai jamais. Leur mérite suffirait pour m'attacher à eux. — Gourville est sans contredit la plus forte tête de France, dans toutes les parties du gouvernement, comme Malherbe, le premier de nos littérateurs; — je dois l'aimer comme un frère, car ma mère l'aime comme un fils. — Et votre jeune protégée, Mlle. Hélène..... Oui, vous avez bien raison, il faut les unir tout de suite; ce sera un couple charmant. -- Savez-vous bien que, par sa figure, ses grâces,

Digitized by Google

ses talens, elle est faite pour les plus brillantes sociétés. Ah! sous vos auspices, dans votre maison, près de vous, elle aura encore un grand éclat; — je jouirai de ses succès, comme vous-même. — Je vous ressemble au moins en cela, je hais l'étiquette, quand elle gêne la justice qu'on doit au mérite, dans tous les sexes. — Je vous avouerai même que je serais volontiers de moitié dans vos regrets sur les ministres. — Ils donnaient un mouvement à cette marche monotone de la vieille monarchie, qui animait les acteurs, les spectateurs. Il y avait du plaisir à se mettre de leur bord pour tracasser la vieille cour, pour la réduire à dépendre de nous. — Cependant, il faut en convenir, ils nous traitaient avec trop peu d'égards; leurs réformes nous menaçaient tous comme les autres. — Mais si je m'abandonnais à l'attrait d'une intime conversation avec vous, je ne réserverais rien pour notre entretien de l'après-dîner : car je compte sur cette faveur; je veux tout y envoyer, pour le rendre bien long; — et tel que mon cœur en a besoin.

LA COMTESSE.

Je dois vous prévenir que ma tante d'*Orfeuil*, s'est invitée chez moi, dès hier.

LE MARQUIS.

Oui. — Mais elle aura beaucoup de visites à faire; elle se retirera de bonne-heure. — Je l'espère du moins.

(*Il lui baise la main et se retire.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE *seule.*

Quelle légèreté dans toutes ses idées! — Et quelle confiance dans les soins dont il daigne m'honorer! — Je suis persuadée qu'il prend tout cela lui-même pour de l'amour. — Voilà cependant l'homme le plus aimable.... On le dit. — Pour moi, j'aurais beau me le dire, je n'en sentirais rien. — Mais il sera mon époux, et mon maître. — C'est mon devoir, c'est ma destinée.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, HÉLÈNE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, je suis enchantée de vous voir. — J'avais réellement besoin de causer avec vous.

HÉLÈNE.

Je vous trouve triste, madame, même un peu agitée! — Pardonnez-vous à mon amitié....

LA COMTESSE.

Ah! oui, ma chère Hélène, j'ai des chagrins. — D'abord celui qui est commun à vos amis. — Ensuite, les miens propres. — Mais rien ne peut me distraire du soin de votre bonheur, je voudrais m'en faire une consolation. — Vous voulez bien, n'est-ce pas, que nous parlions tout de suite avec la confiance que nous nous devons l'une à l'autre? — Hélène, rien de plus sage, rien de meilleur que votre union avec

Malherbe ; rien de mieux assorti que vous deux. — Les obstacles que sa délicatesse seule pourrait créer.....

HÉLÈNE.

Madame,.... depuis longtems vos vues ne devaient plus se réaliser ; et maintenant cela ne se peut plus. — Mon contrat de mariage avec M. de Gourville a été signé hier.

LA COMTESSE.

Juste ciel ! — Mon extrême amitié pour vous, pour M. de Malherbe, pour Gourville aussi, me semblait avoir mérité plus de franchise. — Cela m'est bien douloureux à apprendre, je l'avoue. (*Comme se parlant à elle seule.*) — Je pénètre tout. — On a fait une combinaison sur ma faiblesse.

HÉLÈNE.

(*Avec un regard ferme et tendre, et lui prenant la main.*)

Madame de Lussan, désavouez à l'instant ce soupçon ; — il est indigne de vous, et nous ne l'avons pas mérité.

(*La Comtesse, comme étonnée de ce qu'elle a dit, jette un regard sur Hélène, ensuite tombe dans ses bras et pleure.*)

LA COMTESSE.

Mais comment donc cela s'est-il fait? — Au fond, c'est lui que votre cœur préférait.

HÉLÈNE.

Graces au ciel, c'est maintenant un autre que j'aime.

LA COMTESSE.

J'avais toujours pensé qu'au moment où son cœur se déclarerait pour vous....

HÉLÈNE.

Je savais qu'il ne pouvait se déclarer pour moi.

LA COMTESSE.

Comment donc avez-vous pu triompher de votre penchant?

HÉLÈNE.

Je n'étais point aimée.

LA COMTESSE.

Après une perte comme celle-là, vous

trouvez un des hommes les plus nobles, les plus supérieurs, et parfaitement aimable, pour qui le connaît dans l'intimité.

HÉLÈNE.

Tenez, j'en suis folle à cette heure ; et cela croît tous les jours.

LA COMTESSE.

Hélène, j'ai souvent soupçonné que Malherbe vous avait confié quelque chose..... sur son propre cœur.

HÉLÈNE.

J'ai su, dès le premier moment, tout ce qui s'y passait.... Ah! ne lui en voulez pas. — Il me devait cette confidence, pour me sauver.

LA COMTESSE.

Ah! qui me sauvera, moi! — Mon seul moyen, mon seul espoir m'échappe.

HÉLÈNE.

Il m'est bien triste que vous perdiez, par mon propre bonheur, le secours que vous implôriez.

LA COMTESSE.

Tirons au moins de cette situation la douceur d'être enfin ensemble comme nous aurions toujours dû être, sans contrainte, sans réserve et dans un plein abandon. — Hélène, je l'ai aimé, je l'aime encore, et je crains de l'aimer toujours.

HÉLÈNE.

Mais alors pourquoi.....

LA COMTESSE.

C'est ce marquis lui-même qui m'a plongée dans cette passion..... dont un jour il me fera peut-être un crime. — Pendant qu'il se livrait à cette brillante intrigue, qui a fait tant de bruit, et dont on me croyait désolée.... mon oncle..... qui n'aurait cru à ces apparences! — Mon oncle lui-même venait me consoler, ou plutôt me rappeler à la fierté, m'inspirer le courage d'une rupture éclatante. — Je me suis crue affranchie; j'ai osé ne plus voir que le plus aimable des hommes qui m'adorait; — et le sentiment que je repoussais est descendu dans le fond de mon ame, où il faut aujourd'hui

l'étouffer.—Et voilà comment ceux qui sont prêts maintenant à me demander compte des impressions de mon cœur, m'ont perdue eux-mêmes. — Hélène, vous me croyez bien aimée, n'est-ce pas? — Ah! que j'entende cela une dernière fois.

HÉLÈNE.

A un degré, que je n'ose vous dire.

LA COMTESSE.

Le malheureux! — Que fera-t-il lui-même!

HÉLÈNE.

Si vous persistez dans le parti auquel vous paraissez résolue, il a aussi un devoir à remplir, et je ne crains pas de vous assurer qu'il en aura la force; car il la puise dans son amour même.

LA COMTESSE.

Ménagez le reste de mon courage, Hélène. — Ne me parlez pas de tout ce qu'il sait faire de noble, de généreux.

HÉLÈNE.

Comtesse, abrégeons cet entretien. —

Je vois qu'il ne vous est pas bon. — Je me borne à vous dire le dernier vœu de Malherbe, qui est approuvé par Gourville.

LA COMTESSE.

(*La serrant dans ses bras avec passion.*) — Appelez-moi votre *Amélie*, et je vous appellerai mon *Hélène*. — Tenez, jugez du trouble de mon ame; et sentez combien j'ai besoin de votre amitié. — Jamais je n'ai éprouvé pour aucun être, si ce n'est lui, ce que j'éprouve en ce moment pour vous : — et en savez-vous la cause? — Je ne veux rien reconnaître dans mon cœur, que je ne verse à l'instant dans le vôtre; — vous êtes sa sœur, son élève, son amie; — et il me semble que j'ai en vous une partie de lui-même. — Vous avez eu de l'amour pour lui, et vous n'en avez plus; — et il me semble que vous me le donnez, que vous me le cédez. — Oh! cachez-lui bien ces transports d'une passion vainement réprimée, que je n'oserais me permettre que sous vos regards. — Je le sens, je ne suis plus à moi. — Voyez-vous, Hélène, nous autres femmes, nous sommes de faibles

Digitized by Google

créatures sous les passions. Il ne nous est donné que de nous y soustraire; nous ne savons pas les dompter. — Les hommes le croient ainsi; et lorsqu'ils nous tiennent par elles, ils regardent comme une rebellion la seule pensée de nous affranchir. — Vous, que je mets à part dans notre sexe, vous qui avez su triompher de votre penchant, soyez mon génie tutélaire, je vous confie le dépôt de mon devoir. Je n'ai pas la force de vous imiter, j'aurai celle de vous obéir. — Vous me parliez du dernier vœu de Malherbe. — Dites la demande, et dictez la réponse.

HÉLÈNE.

Oui, ma charmante *Amélie*, je serai votre *Hélène*. — Vous ne resterez pas seule dans la lutte que vous voulez soutenir. — J'éprouve aussi pour vous un sentiment, qui m'était inconnu.

— Voyons, cherchons bien ce que nous avons à faire.

LA COMTESSE.

Que veut Malherbe ?

HÉLÈNE.

Un dernier entretien, non, pour vous toucher par sa passion, il se le persuade du moins; mais pour combattre votre opinion sur le sacrifice que vous vous imposez.

LA COMTESSE.

Jugez-vous que je puisse l'entendre?

HÉLÈNE.

Je pensais hier que vous le deviez; — je ne le pense plus.

LA COMTESSE.

Attendez. — J'ai encore une chose à vous communiquer. — C'est une folie de mon imagination; mais elle reprend un empire dans ma tête, que vous seule pouvez détruire.

— Hier, dans mon jardin, sur les deux heures; — je vous dis ces circonstances, car tout, dans cette rêverie, m'a frappé avec la force d'un pressentiment; — tout-à-coup, inopinément, sans préparation, ma pensée s'est portée sur le mystère de la naissance de Malherbe. — «Tu renonces, » *me suis-je dit*, au seul homme que tu

» puisses aimer, parce qu'on le rejette de-toi » comme né bien loin du rang où une funeste fortune t'a placée. — Et qui te dit » qu'un rang égal ne soit pas le sien? — » Attends que tout soit dévoilé. — Les rangs » élevés sont-ils donc déshérités des génies » éminens, des beaux caractères? » — Et une voix secrète m'a répété trois fois : *attends.*

— Ce matin, cette même pensée m'est revenue. — Je ne lui ai trouvé que le ridicule, que vous y voyez sans doute. Mon ame s'est raffermie dans ma résolution de le perdre, de la manière la plus absolue, en vous le donnant. — Mais, à cette heure, que mon cœur reprend toute sa liberté, en se dévoilant à vous, ce pressentiment revient encore m'obséder, et m'avertit, me commande de chercher encore des prétextes, d'obtenir des délais, — et de prier Gourville de faire des recherches sur la naissance de Malherbe. — Que pensez-vous de cette idée?

HÉLÈNE.

Grand dieu! — Où votre imagination a-t-elle été conduite! — A la même heure.....

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Eh! bien, à la même heure?

HÉLÈNE.

.....Les mêmes choses — à-peu-près — se sont offertes à moi.

LA COMTESSE.

Oh ! mon Hélène, vous voyez? — Ce rapport.....

HÉLÈNE.

Ne conclut rien pour le but où vous tendez.

LA COMTESSE.

Vous êtes distraite, agitée, préoccupée! — Mon Hélène, pourrait-elle me cacher quelque chose? — Vous savez le secret de sa naissance. — Je veux le savoir. — Ne me le dirait-il pas, si je le lui demandais?

HÉLÈNE.

Il s'est promis de vous le cacher.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

HÉLÈNE.

Parce qu'il vous aime avec grandeur, avec délicatesse. — Mon Amélie m'appelle à elle, pour la défendre du trouble de son cœur, et elle me demande tout ce qui peut l'augmenter.

LA COMTESSE.

Ne voyez-vous pas que le plus grand mal serait de ne pas fixer mon imagination, où tout s'agite, se bouleverse?

HÉLÈNE.

Je crois que vous avez raison. — Mais je suis enchaînée ici par un serment. — Il faut que j'obtienne de vous dévoiler cet étrange secret, qui change tout dans votre position à l'un et à l'autre. — Je crois qu'il importe à votre conduite, autant qu'à votre amour, que vous en ayez connaissance. — Je reviendrai vous retrouver ce soir, Comtesse.

LA COMTESSE.

Quel trouble vous avez jeté dans mon ame! — qu'il vous fasse juger de mon impatience!

HÉLÈNE.

Cette cruelle réserve me tourmente. — Mais elle est un devoir, dont je ne puis m'affranchir. — Il faut d'ailleurs que je retourne à lui ; — (*en souriant.*) C'est un autre malade que j'ai à soigner. — Que lui rapporterai-je ?

LA COMTESSE.

(*Après s'être recueillie et avec un entier abandon.*) — Combien je l'aime ! — Le reste à votre discrétion.

ACTE III.

Une femme d'une haute considération menacée d'un procès par un fils illégitime. — Une mère passionnée qui retrouve un fils dans l'homme qu'elle estime et aime le plus.

(*Chez la marquise de Lusigny.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE CARDINAL.

LA MARQUISE (*à un laquais.*)

Avertissez M. le Cardinal, que je l'attends.

LE LAQUAIS.

Le voilà qui arrive par son appartement, madame.

LE CARDINAL.

Bon jour, ma sœur.

LA MARQUISE.

Bon jour, mon frère. — Vous êtes bien soucieux pour un jour de triomphe !

LE CARDINAL.

Oui, souvent je vous ai laissé le sommeil, et j'ai gardé les soucis. — Il n'est pas dit que ces jours-là soient passés.

Le Cardinal va examiner à toutes les portes.

LA MARQUISE.

Mais que faites-vous donc ?

LE CARDINAL.

Je m'assure si personne ne peut nous entendre.

LA MARQUISE.

Oh! vous devenez trop sinistre! — Je vais m'enfuir de peur.

LE CARDINAL.

Madame la Marquise..... *rira bien, qui rira le dernier.*

LA MARQUISE.

Calmons-nous, monsieur le Cardinal. Cela ne

ne gâtera rien à tout le sombre de notre conversation. — Plaisanterie à part, cela sera-t-il long, ce que vous avez à me dire?

LE CARDINAL.

Cela dépend de la manière dont vous le prendrez.

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas encore une fois. — C'est que j'ai, moi, une très-courte observation à vous présenter.

LE CARDINAL.

Voyons.

LA MARQUISE.

Jusqu'ici, vous ne vous souteniez auprès du maréchal, que par moi. — Maintenant vous tenez à lui par votre importance personnelle dans les affaires. — En cela rien qui ne me convienne parfaitement, et que je n'aie sollicité de mes vœux, préparé de tous mes soins. — Mais il en arriverait pourtant malheur à l'un de nous, ou à tous deux, si vous poursuivez près de lui des hommes, que je suis bien résolue de défendre.

LE CARDINAL.

Nous y voilà! — Il était dit que ces deux hommes-là viendraient des deux côtés dans notre conversation.

LA MARQUISE.

Puisque nous y voilà, comme vous dites, vous souvient-il, qu'il y a près de deux ans, l'un de ces hommes, Gourville, pouvait vous perdre, — et que, s'il ne l'a pas fait, c'est parce qu'à ma prière, l'autre de ces deux hommes, Malherbe, a obtenu son silence? — Or, je m'en souviens, moi, si vous l'avez oublié. — J'ai fini; — commencez.

LE CARDINAL.

Comment seriez-vous pour eux, ma sœur, si je vous disais, qu'à ce moment même, vous avez, vous, de votre propre personne, l'affaire la plus sérieuse avec eux.

LA MARQUISE.

J'en serais, en vérité, charmée; car Gourville est un homme de la meilleure compagnie, et Malherbe, un jeune homme du plus charmant naturel. — Il n'y a que

Digitized by Google

mon fils que je puisse aimer davantage que ce dernier.

LE CARDINAL.

(*A part.*) C'est étrange à quel point elle en est possédée! — Ma foi, je suis prêt à le croire; il y a quelque chose là-dedans de ce qu'ils appellent la *force du sang*. — Voyons un peu. — Au fond, croyez-vous que je le haïsse, moi, ce jeune homme? — Mais dites-moi un peu, ma sœur, là, en confidence, vous avez donc un grand entraînement pour lui; je dis, une inclination décidée?

LA MARQUISE.

Monsieur le Cardinal me présente là un soupçon bien obligeant, bien décent surtout; — et de plus, il m'affable, dans son idée, du ridicule le mieux conditionné.

LE CARDINAL.

Non, je vous jure! — Je pense à toute autre chose qu'à cela.

LA MARQUISE.

Dans ce cas, je vais vous faire à mon tour une question. — Avez-vous bien exa-

miné la physionomie de ce jeune homme? N'y avez-vous rien remarqué? — Pas une forte ressemblance avec un autre homme..... que nous avons connu dans notre jeunesse?

LE CARDINAL.

Vous avez parbleu raison. — Cela me frappe à cette heure (*à part.*) — On se ressemble de plus loin.

LA MARQUISE.

Puisque nous sommes sur les vieux souvenirs, vous rappelez-vous, mon frère,.... d'un fils..... du chevalier d'Estor; — et de la manière barbare, frauduleuse, dont on l'a enlevé à mes soins, dérobé à ma connaissance; — jusqu'à ce qu'on ait pu m'apprendre — sa mort?

LE CARDINAL.

Oh! ma foi, on a fait alors ce qui convenait.

LA MARQUISE.

Dieu le veuille, mon frère. — Mais vous concevez que je n'ai pas perdu, sans de profonds regrets, l'enfant de l'homme auquel mes parens m'avaient donnée d'a-

bord, du seul par qui j'ai connu l'amour, de celui dans les bras duquel vous savez que les procédés insensés de M. de Lusigny me rejetèrent, malgré mes vœux et mes résolutions. — Cette douleur s'était assoupie dans mon cœur, mais sans en sortir. — Il y a maintenant six ans, qu'un jeune homme, auquel on ne connaissait ni père, ni mère, me fut présenté; — je m'en souviens comme de tout-à-l'heure: cela a fait époque dans ma vie; — je retrouvai en lui les traits que j'avais adorés; je voulus oublier que mon enfant était mort; je le fis revivre dans celui-là. — Par sa figure, je l'ai adopté dans mon imagination, et par ses qualités, dans mon cœur. — Sachez donc une bonne fois, monsieur le Cardinal, ce qu'il est pour votre sœur; — et dispensez-moi d'avoir sans cesse à le protéger auprès de vous.

LE CARDINAL.

Tout cela est fort bien, madame. — Je conçois vos regrets. — Mais vous êtes-vous jamais interrogée sur votre situation, si....la Providence n'avait pas disposé de cet enfant; enfin, pour employer votre propre

expression, *s'il revivait?* — Croyez-vous qu'il se bornerait à venir vous demander votre protection; qu'il ne songerait qu'à vous complaire, qu'à mériter vos bontés; qu'il se tiendrait heureux de ce qu'il vous conviendrait de faire pour lui? — Non parbleu. — Il se prétendrait le fils du feu marquis de Lusigny, autant que de vous; il alléguerait qu'il est né du mariage, puisqu'il est né pendant le mariage. — Et savez-vous ce qui en arriverait? — Qu'il faudrait le reconnaître ou plaider avec lui. — Dieu sait le beau procès que vous auriez-là! — Et savez-vous encore qui le gagnerait, le procès? — Lui; car cela a toujours été jugé ainsi. — Allons, parlez; voulez-vous ravoir, à ce prix, *le fils du chevalier d'Estor?*

LA MARQUISE.

Je sais que ce malheur me menaçait; et c'est pour le prévenir, que cet excellent d'Estor voulait se charger de son éducation, de sa fortune.

LE CARDINAL.

Mais il n'est plus pour le doter, pour le

guider, pour le retenir. — Qui vous défendra d'une ambition que la loi elle-même favorise? Qui défendra, après vous, le marquis et ses enfans, de ce bâtard et de toute sa lignée; — car ces droits-là se transmettent comme un héritage? — Voyons, prononcez encore sur ce cas.

LA MARQUISE.

Cardinal, vous me faites frémir! — Quel goût prenez-vous donc à m'entretenir de pareilles choses? — Mais qu'avez-vous vous-même? — Votre silence me trouble autant que vos paroles. — Mais qu'y a-t-il donc?

LE CARDINAL.

Allons, ma sœur, remettez-vous. — Je vous sauverai encore de ceci, si vous me secondez, si vous voulez avoir de la prudence, de la fermeté.

LA MARQUISE.

Grand dieu! — Cet enfant vivrait! — Mais ces preuves de sa mort?....

LE CARDINAL.

Étaient fausses, puisqu'il faut tout vous dire.

LA MARQUISE.

Je vois tout. — Je suis à la veille de mon déshonneur, de la ruine de mon fils, de la perte de notre maison. — Que faire? à qui recourir? qui me conseillera?

Monsieur le Cardinal, vous-êtes un homme exécrable; et je vous dénonce à Dieu et aux hommes.

LE CARDINAL.

Qu'est-ce à dire? — Mais vous devenez folle, je crois? — Ma sœur, ma sœur!

LA MARQUISE.

Si vous m'aviez laissé mon enfant, je l'aurais élevé dans la reconnaissance, dans le respect, dans la tendresse pour moi. — Que sais-je? J'aurais peut-être un fils tel que celui dans lequel je me plaisais à le retrouver! aisément je l'aurais associé à mes devoirs contre lui-même. — Vous l'avez rejeté, abandonné, proscrit. — La nature, violée envers lui, ne lui parle plus pour sa mère; — il ne connaît plus que la loi, qui va me punir.

N'importe, quel qu'il soit, ce jeune homme, quoiqu'il sente, quoiqu'il pense, je veux

le voir, lui montrer sa mère en larmes, sa mère à ses genoux, lui demandant son honneur, et lui offrant le sacrifice du reste de son existence. — O ciel! — A quel sort étais-je réservée!

— Mais que fais-je! — Je vous irrite, je vous soulève. — Ah! pardonnez ces imprécations insensées; — compatissez à leur cause; ne m'abandonnez pas. — Je n'ai que vous. — Voyez, il y va aussi du sort de mon fils, je le dépose dans vos mains; — Ne nous abandonnez pas.

LE CARDINAL.

Certainement, ma pauvre sœur, je serai ici votre protecteur, votre ami. — Ne suis-je pas, au bout du compte, le chef de la famille? — Le danger est grand, mais le remède est facile. — Je l'ai déja trouvé; — oui, il est dans nos mains; si vous vous entendez bien avec moi.

LA MARQUISE.

Pas de nouvelles violences, mon frère, je n'en veux point.

LE CARDINAL.

Qui vous parle de cela? — Vous ai-je

dit aussi que cet enfant fût un *malotru*, un sauvage venu du fond des bois pour vous manger? Que nous n'ayons pas des ressources dans son mérite, dans ses sentimens? — Par dieu! — vous n'avez pas à vous plaindre de ce côté-là.

LA MARQUISE.

Où ramenez-vous mon imagination? — Si mon cœur ne m'avait pas trompée; — Si j'avais de moi-même reconnu cet enfant; — si c'était..... Malherbe?

LE CARDINAL.

Eh! bien, oui, soyez contente. — Là, remettez-vous. — Je suis bien aise de vous faire ce plaisir, en passant.

LA MARQUISE.

Je suis la plus heureuse des mères!

LE CARDINAL.

Marquise, point d'excès dans votre tendresse. — Une bonne tenue dans cette affaire-ci.

LA MARQUISE.

Je ne crains rien.

LE CARDINAL.

Il est certain que ce jeune homme a montré des dispositions très-honnêtes, très-respectueuses pour vous. — Ce n'est que d'hier que tout ceci lui a été révélé..... Cela est venu de ce *Miron*, de cet accoucheur.... Il nous avait, parbleu, joué tous; — tandis que nous croyons l'enfant à l'hôpital, il l'avait gardé, il l'avait donné à ces *Artaut*. — Il avait gardé aussi toutes les pièces, tous les renseignemens, toutes les preuves; il a fait une longue déclaration, où tout se touve, la sotte conduite et les sots aveux de votre mari; mes desseins, à moi et mes faits; — et avant de mourir, il avait envoyé ce dépôt à son protégé; — le tout pour l'acquit de sa conscience. — Cela lui avait été inspiré par un enragé de confesseur, un sot, un philosophe sans doute..... J'espère bien le faire interdire, avant peu. — Mais vous n'avez pas besoin de tous ces détails — Je viens tout de suite à la conduite de Malherbe. — Oh! il en faut convenir, c'est vraiment un excellent jeune homme. — Comment? — Il a été

prêt à déchirer toutes ces pièces, à renoncer à toutes prétentions.

LA MARQUISE.

Je vous le disais bien, Cardinal.

LE CARDINAL.

Mais savez-vous qui l'en a empêché, qui a fait conserver les pièces, qui en est maintenant dépositaire? — Gourville. — Voilà vraiment l'homme à craindre. — Il semble qu'un mauvais sort me condamne à l'avoir toujours en face.

LA MARQUISE.

J'aime et estime Gourville. — Mais je ne veux pas le voir gardien d'un tel dépôt.

LE CARDINAL.

Il faut le lui ôter; — et c'est à quoi je vais travailler, dès tout-à-l'heure. — Dans de pareilles affaires, il ne faut pas perdre de tems. — Savez-vous le parti que j'ai pris? Je les ai mandés chez moi, et je les attends.

LA MARQUISE.

C'est bien vu.

Digitized by Google

LE CARDINAL.

J'espère bien que devant moi, Courville sera gêné dans ses projets; que Malherbe n'écoutera que ses bons sentimens ; — et que moi seul resterai nanti du dépôt de M. *Miron*.

LA MARQUISE.

Sans doute. — Mais au besoin, je pourrais aussi le demander à Malherbe. — Oh! il ne me les refuserait pas.

LE CARDINAL.

Non, Marquise ; — il ne convient pas que vous entriez là-dedans ; — tenez, je me réserve les rigueurs, je ne vous laisserai que les bienfaits. — Cela vous convient-il ?

LA MARQUISE.

Vous êtes parfait, délicieux aujourd'hui.

LE CARDINAL.

Malgré cette remise des pièces, il y aurait encore bien des dangers, surtout pour l'avenir. — Mettons-nous en sûreté, à jamais, par un grand parti.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

LE CARDINAL.

Ma foi, je veux que ce soit ici ma dernière lutte avec Gourville. — Je veux me réconcilier avec lui, et je le réconcilierai avec le Maréchal.

LA MARQUISE.

Plaisantez-vous? — Tenez, entre nous, je pense que, sans lui, le Maréchal est trop au-dessous de sa place; — il perdrait tout et lui-même.

LE CARDINAL.

Quant à Malherbe, il faut nous charger de sa fortune, et la pousser aussi loin qu'elle peut aller.

LA MARQUISE.

Mais quel homme êtes-vous donc aujourd'hui. — Il semble que ce soit mon cœur qui inspire votre politique.

LE CARDINAL.

Tenez. — Traitons-le comme le cadet de la famille. — N'est-il pas vrai que si

Digitized by Google

vous aviez eu un second fils du marquis de Lusigny, nous l'aurions mis dans l'église? — Eh! bien, pourquoi notre jeune d'*Estor* n'entrerait-il pas aussi dans les ordres? — Vous sentez bien qu'alors il a sa fortune faite, et que nous n'avons plus rien à craindre ni de lui, ni des siens. — Après tout, je suis son oncle, moi; et je veux qu'il m'aime aussi. — Ma foi, s'il le veut, je lui résigne à l'instant mon abbaye d'*Orgeval*. —35,000 liv.! — Cela fait un assez joli début, ce me semble? —Je suis maintenant en passe de me faire rendre cela et mieux. —Et puis, nous le faisons connaître au Maréchal. — Il est, d'une certaine façon, son petit neveu.—Comment donc? — Il pourrait même le reconnaître; en supposant quelque petite *grisette*, pour la mère, et lui obtenir de porter le nom, avec les *armes barrées*?

— Que dites-vous de tout cela?

LA MARQUISE.

Je ne vois qu'un obstacle; c'est son inclination pour cette jeune personne, qu'il a élevée.....

LE CARDINAL.

Rassurez-vous encore sur ce point. —Mais

quoi ! vous ne savez pas cela ?—Il l'a mariée lui-même, et à Gourville. — Cela est fait dès hier.

LA MARQUISE.

Ah ! quel bonheur. — Eh ! bien, tout va à souhait. — Mon frère, combien je vous remercie ! — Vous serez réellement le soutien, le bienfaiteur, le père..... de mes deux enfans.

LE CARDINAL.

N'est-ce pas ? — Mais c'est que je suis un bon homme, moi. — Ah ! mon dieu, il ne s'agit que d'entrer dans mes vues, pour faire de moi tout ce qu'on veut.

LA MARQUISE.

Soyez toujours de même.

LE CARDINAL.

Mais s'ils se refusaient à de pareils procédés, quelle idée auriez-vous d'eux ?

LA MARQUISE.

Ce serait des fous et des méchans. — Mais cela ne peut pas être.

LE CARDINAL.

Dans ce cas, vous convenez que nous ne devons pas être leurs dupes, leurs victimes; — que nous avons nos précautions, nos sûretés à prendre.

LA MARQUISE.

Il y va de mon honheur, du sort de mon fils. — Je réclame moi-même toute votre vigilance.

LE CARDINAL.

Ah! ça, — puisque nous sommes si contens l'un de l'autre, si nous essayions de nous entendre sur nos vieux sujets de querelle?

LA MARQUISE.

De tout mon cœur. — Je ne demande que des moyens de vous plaire.

LE CARDINAL.

Vous êtes si aimable pour les autres, pourquoi ne seriez-vous pas un peu complaisante pour moi? — Par exemple, si je vous demandais de rompre un peu, tout

doucement, sans éclat, avec ce cercle de beaux esprits, de philosophes?

LA MARQUISE.

Si vous l'exigiez absolument, je pourrais faire (*en souriant*)..... quelques retranchemens. — Mais, considérez donc que ces hommes-là sont une puissance dans la nation, dans le siècle. — Ils sont détrônés aujourd'hui, ils peuvent reprendre l'empire demain. — Ne remarquez-vous pas comme va ce tems-ci, et où il va? — Vous êtes contre eux; laissez-moi avec eux. — Je vous avoue que j'ai du goût pour leur commerce. — Mais si, comme amis, je les défends; comme parti, je ne les connais plus. (*Le Cardinal va parler.*)

Je vais tout de suite vous prévenir sur un autre sujet; c'est votre impatience d'en finir dans le mariage du Marquis. — Sur ce point, je suis parfaitement d'accord avec vous; — à cette légère différence près, que vous voulez brusquer, moi, seulement accélérer. — N'offensons pas la délicatesse de cette charmante personne. Laissons à mon fils le tems d'expier, pour la faire jouir

du bonheur de pardonner. — Vous n'avez plus rien à me demander, je pense ?

LE CARDINAL.

Cela serait vrai, si vous vouliez me promettre d'être dans un mois.... Oui, je veux vous donner un mois..... Mme. la maréchale d'*Harocour*.

LA MARQUISE.

Quant à ceci, je vais vous répondre plus sérieusement que de coutume. — Je vais tout vous dire. — Ce n'est rien moins que l'entier sacrifice de moi-même que vous demandez-là. — Le Maréchal ne le sait pas, mais je le connais mieux que lui ; — devenu mon mari, il n'exigerait pas moins. — Or, après toutes les rigueurs d'un mariage mal assorti, n'ai-je pas quelques droits à la paix, à l'indépendance du veuvage ? — Croyez que j'ai combiné ici, avec notre intérêt, son bonheur à lui, dont je me fais un devoir.

LE CARDINAL.

Faites-moi la grace de me dire, sur lequel de ces trois objets, vous pensez m'avoir accordé quelque chose ?

LA MARQUISE.

Mais je vous ai donné de bonnes raisons sur tous.

M.lle HENRIETTE.

Madame, c'est M. de Malherbe, qui, avant de passer chez M. le Cardinal, desirerait de vous voir un moment.

LE CARDINAL.

Cela se rencontre à merveille. — L'impression qu'il recevra de vous le rendra plus maniable.

LA MARQUISE.

Henriette, dites-lui, que je lui demande un moment. — Mon frère, passez vîte chez vous.

SCÈNE II.

LA MARQUISE *seule.*

Il va venir. — Il faut calmer mes sens, recueillir mes esprits. — Je vais donc paraître devant un fils abandonné..... et cependant, placé près de moi, depuis six ans.... Si aimé, même avant d'être connu! — Il sait tout. — De quel regard curieux, avide, il va observer celle.... sa mère. — Oh! quel changement entre nous! — Je dois sembler, avec lui, tout ignorer encore. — Cependant pourrais-je retenir ma tendresse, mon enchantement? — Non, je suis jalouse qu'il reçoive de moi l'aveu de sa mère. — Mais par quelque chose qui soit de notre situation. — Cette idée est bonne, excellente:

Mademoiselle Henriette... Henriette.

(*A Henriette qui arrive.*)

Apportez-moi, bien vîte, la cassette de mes bijoux. — Et faites entrer M. Malherbe.

SCÈNE III.

Reconnaissance mystérieuse d'une mère et d'un fils, qui ne peuvent s'avouer l'un à l'autre.

LA MARQUISE, MALHERBE.

(*La Marquise ouvre la cassette et en tire un médaillon.*)

(*Elle aperçoit Malherbe encore dans le fond du théâtre et lui dit :*)

LA MARQUISE.

Venez, Malherbe, je suis ravie de vous voir. — Dans la minute, je suis à vous.

MALHERBE.

(*Arrivant lentement.*)

Je suis vraiment embarrassé près d'elle. Il me semble qu'elle va lire son secret et le mien dans mes yeux.

Pardon, madame; je respecte ordinairement vos matinées. — Mais je n'ai pu passer trois jours entiers, sans avoir le bonheur de vous voir.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Cette matinée m'est bien douce, mon ami. — J'avais aussi compté les jours.

MALHERBE.

(*Après avoir jeté un regard sur elle, et les larmes aux yeux.*) (*A part.*)

Il faut surmonter cette émotion. — Elle ne saurait que penser.....

LA MARQUISE (*à part.*)

Jamais je n'ai été plus frappée, plus touchée de cette prodigieuse ressemblance.

MALHERBE.

J'ai reçu ce matin un message qui m'a fort surpris, surtout dans les évènemens de ce jour; c'est de M. le Cardinal. — Il me demande, et à Gourville aussi, *une conférence intime.* — Vous savez que nous n'avons pas les mêmes principes, les mêmes amis; — que nous ne formons pas les mêmes vœux.

LA MARQUISE.

Je ne vous dissimulerai pas, mon enfant,

que ce changement de ministère paraissait avoir des dangers pour vous et pour Gourville. — Vous pensez bien que j'y avais pourvu, dès le premier moment. — Ce n'est déja plus de cela que mon frère doit vous parler. — Malgré ce que vous pouvez croire, et ce que vous pouviez craindre, ne voyez plus en lui qu'un ami réel; — Il va vous en convaincre lui-même. — Écoutez ses vues, ses plans, avec la prévention la plus favorable; — c'est moi qui vous le demande. — Il y va de votre bonheur et du mien; — car, plus que jamais, je veux les unir. — Et vous aussi, mon enfant, n'est-ce pas? (*A part.*) — Je me trouble, tout mon cœur s'échappe.

MALHERBE.

Je sens si bien toutes vos bontés, madame, le charme de votre amitié! — Oh! elle me suffit.

(*Il la regarde avec la plus vive tendresse, et observe le trouble de la Marquise, avec inquiétude et étonnement.*)

LA MARQUISE.

Malherbe..... ne me regardez pas avec

cet air attendri, pénétré. — (*A part.*) — Je ne soutiens pas ce regard, qui remue le fond de mon ame.

MALHERBE (*à part.*)

Elle éprouve quelque chose d'extraordinaire! — Aurait-elle quelque soupçon? — Me serais-je trahi moi-même?

Madame, pardonnez. — Mon affection pour vous est si profonde, si vive, qu'elle se renouvelle, s'accroît..... à chaque moment.

LA MARQUISE.

Vous ne m'aviez pas prévenue du mariage de Mlle. Artaut avec Gourville? — Eh! bien, c'est vous qui avez le mieux vu dans cette affaire! — A elle, à son père, à sa mère, — vous ferez mon compliment. — Oh! je veux une chose de vous pour eux. — Dites-leur bien, je vous prie, — aujourd'hui même, — combien je suis personnellement reconnaissante de tout ce qu'ils ont fait pour vous.

MALHERBE.

Eh! bien, tenez, ce sentiment de votre

part a quelque chose de délicieux à mon cœur.

LA MARQUISE.

Y a-t-il longtems que vous n'avez vu le Marquis? — Oh! aimez-le bien, pour lui, pour moi. — Il vous aime aussi, vous apprécie. — Il faut qu'il vous soit dévoué. — Et vous, vous pouvez lui être si bon, à sa conduite, à sa gloire, à son ame! — Tout doit vous unir..... jusqu'à la différence de vos situations.

MALHERBE.

Je l'ai rencontré ce matin. — Je vous avoue qu'il y a quelque chose entre nous..... que nous ne pouvons pas nous expliquer. — Mais ce matin, à sa vue; cela s'est effacé; — et je me suis senti pour lui quelque chose..... de l'amitié d'un frère. — Vous pardonnerez ce mot; — il me vient pour le fils de l'affection que me prodigue la mère.

LA MARQUISE (*à part.*)

Il ne sort pas un mot de son cœur, qui n'enchante le mien.

Il ne manque plus à mon bonheur que

son mariage. — Vous pouvez aussi concourir à l'accélérer. — Vous êtes en relation habituelle avec Mme. de Lussan. Vous pouvez lui faire valoir le retour de mon fils. — Oh ! il est bien sincère, c'est moi qui vous le garantis.

MALHERBE.

Madame la Marquise, pensez-vous qu'il soit dans..... les convenances.....

LA MARQUISE.

Vous avez raison. — Vous me demandez souvent des leçons sur les bienséances des âges et des sexes. — Et c'est vous qui m'en donnez une. — Mais c'est que j'aimerais à vous tout devoir!

MALHERBE.

Ah! j'ai tout appris de vous, à cet égard.

LA MARQUISE.

Malherbe, j'éprouve qu'il se fait une révolution dans mon cœur, qui passera dans mes goûts, dans mes habitudes. — Vous m'avez souvent reproché de trop sacrifier à cette espèce d'empire d'une aimable société ; — plaisir flatteur, je le confesse, mais souvent

pénible, et surtout aussi vide que bien d'autres pour l'ame. — Vous m'aurez corrigée plutôt que je ne voulais. — Nous laisserons nos jeunes gens épuiser les amusemens de leur âge. — La solitude vous est utile à vous; et à moi, elle sera douce. — Je veux absolument que vous me donniez deux soirées par semaine. — Vous me ferez des lectures; je vous dirai mes observations sur le monde, sur les hommes; vous occuperez mon esprit de vos travaux, de vos plans, de vos ouvrages. — Je les verrai se faire. — C'est là que, dans notre silencieuse retraite, dans notre intimité, je vous appellerai mon fils, et vous m'appellerez votre mère. — Là, seulement!

MALHERBE.

Vous voulez être ma mère!

LA MARQUISE.

Revenons à ce que doit vous dire le Cardinal. — Entrez bien de cœur et d'esprit dans ce qu'il va vous proposer. — Ah! tout notre bonheur est là. — Pourquoi n'aimeriez-vous pas un peu aussi le Cardinal? — Il est mon frère, après tout.

Digitized by Google

MALHERBE.

Il n'est rien que je ne vous doive, que je n'entreprenne au moins pour vous plaire.

LA MARQUISE.

Je veux vous faire un présent du cœur. — C'est un dépôt. — Il sera à nous deux. (*Elle lui remet le médaillon, Malherbe est prêt à l'ouvrir.*) — Ne l'ouvrez pas devant moi. — Mon ami, la bienséance ne le permet pas. — Je vais vous laisser avec ce dépôt. — Vous l'examinerez de l'un et l'autre côté. — Vous leverez un ressort, et vous trouverez un écrit.

Adieu, Malherbe.—Ce nom m'importune, à cette heure. — Vous ne m'avez jamais dit..... votre nom de baptême?

MALHERBE.

Charles.

LA MARQUISE.

Mon cher Charles; embrasse..... embrassons-nous. (*En s'échappant des bras de Malherbe.*) Mon enfant, souvenez-vous toute votre vie de ce moment-ci.

SCENE IV.

MALHERBE, *seul.*

Je succombe à mon attendrissement, au sien. — Elle me connaît. — D'où peut-elle avoir appris? — Une lettre de Miron, peut-être, avant sa mort? — De quelque part que lui vienne cette découverte, je bénis mon sort, elle a fait la joie de ma mère!

Ouvrons vîte ce bijou.

Le portrait d'une jeune femme! — C'est-elle, à l'âge où elle me donna la vie! — Que de beautés! — Eh! bien, elle a encore cette noblesse, cette délicatesse des traits, cette grâce, cette expression de la physionomie. — Toujours une femme aimable, et aujourd'hui la mère la plus touchante! — Voyons de l'autre côté.

— Un jeune militaire! — C'est lui, le chevalier d'Estor, — mon père! — Oui, la ressemblance est grande, elle me saisit aussi.

Voilà donc les auteurs de mes jours! —

Digitized by Google

Qui ne serait fier, qui ne serait heureux de leur appartenir? — Mais elle m'a encore parlé d'un écrit.

(*Il lève le ressort.*)

Ah! lisons vîte. — La même écriture que j'ai vu hier! — Une lettre de mon père, à elle!

J'ai besoin de me calmer, pour soutenir une nouvelle émotion.

(*Il lit.*)

« Vous, que j'ai tant aimé, il faut vous » quitter et vous perdre..... Je meurs du » moins au champ d'honneur; et j'obtien- » drai, je l'espère, quelques regrets de » ceux qui m'ont connu. — En perdant sa » jalousie, votre mari peut reprendre plus de » raison et de délicatesse. S'il l'avait voulu, » il aurait eu moins à se plaindre de nous. » — Ménagez-le, soignez son bonheur; per- » mettez ici que la voix de l'amour se » joigne au sentiment du devoir. — Je » vous remets notre enfant. — Puisse sa vie » entière consoler sa mère des tourmens » que lui a causé sa naissance! J'avais com- » mencé une longue lettre à mon oncle, où

» je lui révélais notre secret. — Il recueil-
» lera tous mes biens; il fut toujours pour
» moi le meilleur des amis et un second
» père. — Quand le tems en sera venu,
» présentez-lui ce billet. —Il entendra tout,
» et fera ce qu'il y a de mieux. — Adieu,
» ma tendre amie. — Je voudrais vous
» consoler, et ma propre douleur... Tâchez
» que bientôt ma pensée vous soit douce;
» et elle pourra encore vous être bonne et
» utile. »

Ils s'aimèrent bien. — Et ce fut une passion malheureuse! — Ah! dieu! sera-ce là aussi mon sort?

(*Il relit.*)

Les nobles, les généreux sentimens! —Il y a là quelque chose d'un sage dans un homme sensible. — Je lui ressemble par les traits; — puissé-je lui ressembler aussi par le cœur!

Voici donc la maison où je suis né.... d'où je fus emporté comme l'enfant de la réprobation, l'enfant ennemi! — Et voilà cependant l'accueil, les présens que j'y reçois! — Oh! elle m'est toujours étrangère; — Je n'y ai que ma mère. — Eh! n'en ai-je pas une aussi dans la maison de l'hospitalité!

Ainsi

Ainsi donc, par ma naissance, par ma position, mes parens se trouvent dans les deux classes opposées! — Mais ils se rapprochent et se tiennent dans mon cœur.

Une foule de pensées, de sensations m'assaillent, m'oppressent. — Je ne suis réellement point en état de conférer avec ce Cardinal? — Mais que peut-il donc me vouloir? — Elle me prie de l'aimer! — c'est difficile cela. — Mais oublier ce qu'il m'a fait. — Non.

(*Un laquais.*)

Le secrétaire de M. de Gourville demande à dire un mot à monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Je viens de remettre à M. le Cardinal une lettre par laquelle M. de Gourville s'excuse de venir aujourd'hui. — M. le Cardinal a accepté le rendez-vous pour demain à midi. — Je viens vous en prévenir tout de suite.

MALHERBE.

Pourquoi Gourville n'a-t-il pas accepté pour aujourd'hui? — Il y a là quelque chose

qui m'inquiète. — Mais ce délai nous sera bon pourtant. — Je pourrai lui communiquer tout ceci.

Fin du troisième acte et du second drame.

SECONDE PARTIE.

Effets de la révélation de la naissance du fils naturel.

TROISIÈME DRAME

EN TROIS ACTES.

Propositions faites au fils naturel et mesures prises contre lui.

ACTE PREMIER.

Discussion d'une grande affaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Cabinet du Cardinal.*)

LE CARDINAL, L'ABBÉ ALAIN.

LE CARDINAL.

C'est vraiment un bonheur que cette conférence n'ait pas eu lieu hier ; je ne savais pas encore tout ; je n'avais pu encore arracher ma sœur à sa folle confiance dans ce jeune homme ; je n'avais pu parler au Maréchal, le soulever par un complot sur sa nièce même. — *Florimond* m'a expliqué

cet entretien de la Comtesse avec cette petite Hélène.

ALAIN.

Eh ! bien, Monseigneur !

LE CARDINAL.

Le comble des horreurs ! — Imagineriez-vous qu'une femme du rang de la Comtesse, renommée pour la vertu, la sagesse, la modestie, ait pu devenir folle d'amour pour ce petit fat de littérateur ? — Mais ce n'est rien encore que cela ; qu'elle ose tout sacrifier à cet amour ; qu'elle ait déclaré au Marquis qu'elle ne l'épouserait pas ; qu'elle ait bravé son oncle jusqu'à lui demander de révoquer la parole d'honneur qui le lie à nous. — Mais je les tiens par l'excès de leur audace même. — La Marquise ne sent plus que son danger, l'injure de son fils, la perfidie de ces hommes-ci ; elle a imploré elle-même la protection du Maréchal ; et le Maréchal m'a remis tous ses droits, tout son pouvoir ; j'ai son autorisation écrite pour faire exécuter ce que j'ordonnerai. — Personne de nous cependant ne veut perdre ce jeune homme. — Mais nous ne

Digitized by Google

lui laisserons pas un Gourville pour mentor. — Ah! ce Gourville! — je m'en vengerai, je m'en déferai à la fin.

Mais ils vont venir. — C'est dans cette pièce que nous aurons la conférence. — Passons ici à côté, et je vous donnerai vos instructions.

SCÈNE II.

GOURVILLE, MALHERBE.

GOURVILLE (*à un valet de chambre.*)

M. Malherbe n'est pas encore arrivé? (*L'apercevant.*) — Ah! le voici.

Voulez-vous bien, monsieur, avertir M. le Cardinal que nous sommes à ses ordres.

MALHERBE.

Eh! bien?

GOURVILLE.

Le Maréchal vient de partir pour Versailles, sans avoir voulu me recevoir; et point de réponse à ma lettre d'hier. — Cet

homme-ci s'en est rendu maître. — Mais j'ai eu le tems de prendre toutes mes précautions. Je l'attends de pied ferme, — et toi? — Tu es triste?

MALHERBE.

Même traitement. — Je sors de l'appartement de la Marquise; j'ai insisté pour la voir. — Elle m'a fait dire qu'elle me priait d'aller à son frère. — J'ai fait retourner à elle, pour lui demander, si elle avait reçu une lettre de moi; elle m'a renvoyé au Cardinal, pour la réponse. — Je le vois, il la tourmente de frayeurs, de soupçons; il la condamne à me fuire, à se craindre elle-même. — Mais, mon ami, d'un autre côté, ...

GOURVILLE.

Parle avec précaution ici.

MALHERBE. (*D'un ton plus bas.*)

Oh! je t'en prie, abrégeons ce fâcheux entretien. — Dans un quart-d'heure, Mme de Lussan m'attend; et il paraît, par son billet à Hélène, qu'elle a parlé à son oncle,

et que son oncle même desire cette entrevue.

GOURVILLE.

Voilà ce que je ne conçois pas.

MALHERBE.

Mais, trace-moi donc ma conduite avec ce Cardinal.

GOURVILLE.

Tu répondras à ce qu'il te dira, et tu diras ce qui te sera inspiré par ton cœur.

MALHERBE.

S'il me demandait ces papiers?

GOURVILLE.

Tu les lui refuseras, en lui en donnant franchement les raisons. — Mais le voici. — Ah! — M. l'abbé Alain est des nôtres encore aujourd'hui!

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE CARDINAL, L'ABBÉ ALAIN, GOURVILLE, MALHERBE.

(*Le Cardinal a un air embarrassé, qu'il dissimule par un ton de hauteur.*)

(*L'abbé Alain ne peut soutenir le regard de Malherbe, mais tâche de prendre de l'impudence.*)

(*Gourville tourmente ces deux personnages d'un regard fixe et observateur.*)

(*Malherbe a un air impatient, qu'il contient sous la réserve qu'il s'impose.*)

LE CARDINAL.

Je vous salue, messieurs.

(*Une pause.*)

Ces messieurs veulent-ils bien s'asseoir? — asseyons-nous tous.

(*Une pause.*)

Monsieur de Gourville n'a pu voir monsieur le Maréchal, ce matin?

Digitized by Google

GOURVILLE.

J'ai présumé que M. le Cardinal était avec lui; — et c'est pour cela même que j'avais insisté.

LE CARDINAL.

Aussi je me suis chargé bien volontiers de ses excuses auprès de vous.

MALHERBE.

J'espérais aussi, tout-à-l'heure, être admis chez Mme. de Lusigny. — Sans doute que M. le Cardinal y était à ce moment.

LE CARDINAL.

Non. — mais elle m'a aussi chargé de vous parler, monsieur Malherbe.

(*Une pause.*)

GOURVILLE.

Vous nous avez fait l'honneur de nous demander un entretien, monsieur le Cardinal. — Nous attendons que vous vouliez bien nous en expliquer l'objet.

LE CARDINAL.

Je n'abuserai pas de votre complaisance,

Digitized by Google

de votre patience, messieurs. — Je prie M. l'abbé Alain de vouloir bien vous dire de quoi il s'agit.

ALAIN (*embarrassé et en bégueyant.*)

Mais je crois que.... son Éminence expliquerait mieux..... elle même.

LE CARDINAL.

Ma foi, oui. — Au bout du compte, tout ceci est bien simple. — Et avec nos intentions de part et d'autre, nous serons bientôt d'accord. — Allons, sans verbiage, venons au fait.

Ces messieurs conçoivent déja que je suis instruit de tout ce qui s'est passé avant-hier, chez M. Artaut.

MALHERBE (*se levant brusquement.*)

Si vous savez tout, monsieur, c'est par une infâme trahison; — et voilà le traître. — Ce lâche procédé de M. l'abbé Alain déchire entre nous mêmes, les liens de la reconnaissance. — Je romps tout commerce avec lui; et je déclare que s'il reste ici, — j'en sors.

Digitized by Google

LE CARDINAL (*d'un ton bref et important.*)

C'est à moi-même que vous manquez, monsieur. — Quand j'accorde ma confiance à quelqu'un, j'entends qu'on me respecte en lui. — D'ailleurs, ne me devait-on pas cette révélation, pour l'intérêt de ma famille, — pour le vôtre, peut-être ?

GOURVILLE.

Je pense comme M. Malherbe sur la conduite de M. l'abbé Alain. — Mais, puisque M. le Cardinal le veut à cette conférence, il doit y rester. — Dans les affaires, on n'a pas le choix des personnes avec qui on traite.

LE CARDINAL.

C'est fort bien, monsieur de Gourville. — Je vois que vos sages conseils nous seront bons ici de plus d'une manière. — Tenez, il ne tiendra pas à moi que ceci ne nous mette bien ensemble.

GOURVILLE. (*en riant.*)

Vraiment, monsieur le Cardinal ! — vous avez toujours eu pour moi tant de bontés....

LE CARDINAL.

Franchement, vous avez un peu besoin d'un ami auprès du premier Ministre. — Eh ! bien, je m'offre à être cet ami-là.

GOURVILLE.

Je vais vous mettre tout de suite à l'épreuve. — Procurez-moi un entretien d'une demi-heure, entre nous trois.

LA CARDINAL (*un peu embarrassé et froidement.*)

Mais, quand vous voudrez. — Seulement je vous préviens qu'il est bien absorbé par tous les soins de ce renouvellement-ci.

GOURVILLE.

Rien ne presse, monsieur le Cardinal, — que l'affaire, à la discussion de laquelle vous voulez bien m'admettre.

LE CARDINAL.

Allons, monsieur Malherbe, la paix avec moi et avec l'abbé Alain. — Vous allez voir que ce qu'il a fait est pour le mieux.

Supposons qu'au lieu d'aller à vous, M. Miron soit venu à moi; et que nous ayons été instruits les premiers du secret qui vous touche. — Voici, monsieur, les sentimens que cette découverte eût réveillés en nous, les plans que nous aurions arrêtés. « Tous les vœux de votre ten-» dresse, aurais-je dit à ma sœur, peuvent » se concilier avec les sévères précautions » que nous avons à prendre. Il est vrai que » vous ne pouvez, ni ne devez rien retran-» cher de ce qui n'appartient qu'au fils » légitime. — Mais traitons cet enfant » comme le cadet de la famille. — Alors » il trouve pour ressources les biens de » l'église. Je ne lui demande que d'entrer » dans les ordres, pour lui résigner mon » abbaye d'Orgeval, qui passe 35,000 liv. » net. — A merveille, mon frère, (m'a » répondu la marquise de Lusigny. ») Car vous sentez que la supposition par où j'ai commencé est devenue une réalité. — « Mais s'il avait de la répugnance pour cet » état? — d'où pourrait-elle lui venir, (ai-je » répondu ?) — de cette fantaise d'amour » pour Mme. de Lussan, dont on nous a » avertis ? — Cette petite passion ne peut

» être qu'un jeu de son imagination. Il va » se rappeler que la comtesse est liée au » marquis de Lusigny, par un engagement » solemnel, et ne plus se livrer lui-même » qu'aux avantages de sa nouvelle for- » tune. » Ici, monsieur, la Marquise est restée frappée de la force, de l'évidence de mes raisons; (et aussitôt elle a ajouté:) « Quand même il aurait un sacrifice à faire, » je le connais, il fera tout pour mon bon- » heur et pour le repos de notre famille. » — Je la voyais néanmoins encore triste et comme humiliée. « Je vous devine, lui » dis-je, il vous est amer que ce cher en- » fant n'ait point un nom qui le rapproche, » qui le mette au niveau de tout. — Eh » bien! il peut encore recevoir ce don; » mais ce n'est pas de nous, c'est du Ma- » réchal. » — Il appartenait à ma sœur seule de faire cette révélation. — Ensuite c'est avec moi que le reste a été réglé — M. le maréchal d'Harocour s'est rappelé avec le plus tendre intérêt son neveu favori, l'illustre chevalier d'Estor, votre père; — et le fils a déja hérité de toute cette affection. — Des lettres-patentes sont dressées, où l'on vous a supposé une mère

non

non mariée, et où vous êtes légitimé sous le nom de *l'abbé d'Estor*. — Vous prendrez ce beau nom, le même jour que le marquis de Lusigny prendra celui de *duc d'Harocour*, par son mariage avec Mme. de Lussan. — Quant aux papiers qui vous ont été remis, ils ne sont plus propres qu'à la destination que vous en aviez fait vous-même.

MALHERBE.

Si, la première fois que M. le Cardinal s'est occupé de ma destinée, il avait fait sur moi les dispositions qu'il vient de m'expliquer, je ne doute pas qu'une respectueuse déférence et la flexibilité du jeune âge ne m'eussent fait entrer aisément dans ses vues. — Mais un autre cours dans les évènemens, dans les affections de ma vie, en a décidé autrement. — Recueilli dans une maison simple et bourgeoise, j'y ai pris le goût des trésors de la médiocrité, la liberté et le travail. Chargé seul de ma fortune, de mon bonheur, porté par mon inclination, et retenu par quelques succès dans les occupations littéraires et philo-

sophiques, j'y ai éprouvé le besoin de l'indépendance de la pensée ; et je sens combien elle tient à celle de la position. — La mienne m'est douce et bonne, et je ne veux pas la changer. — Permettez-moi de présenter ici un rapprochement un peu bizarre ; je ressemble assez à ce jeune homme, venu des forêts du *Canada*, pour se trouver neveu d'un prieur de la *Bretagne* ; et je dis comme lui : — *Je ne me sens point fait pour être sous-diacre.* — Je n'en suis pas moins touché de tout ce qu'il y a de bienveillant pour moi dans les plans que vous aviez conçus. — Les diverses séparations, qui existaient entre M. le Maréchal et moi, ne m'avaient pas permis d'arrêter ma pensée sur le dernier vœu, que lui portait mon père en ma faveur. — C'est lui qui daigne le premier rétablir ce rapport entre nous ; il veut bien m'accorder ce que la loi même me refuse, le nom de mon père. — A ce nom, à l'idée de ce bienfait, vous voyez, monsieur, tout mon attendrissement, tout le trouble de mon ame. — Combien il faut que soit invincible ma répugnance, pour que la condition attachée à ce bienfait

m'oblige de le refuser! — Je ne puis le reconnaître que par le zèle le plus empressé à mériter l'estime de ce généreux parent de mon père. — Puissé-je toujours trouver en lui un juge favorable! — Quant à vous, monsieur le Cardinal, vos propres offres seraient aussi une grace bien signalée, dont mon cœur est avide de s'acquitter; elle sera désormais le seul aspect sous lequel votre conduite, envers moi, se retracera à ma mémoire.

— Mes principes me font un devoir d'anéantir moi-même les droits que la loi paraît me déférer. Je n'avais conservé ces papiers qui vous inquiètent, que parce qu'à ce moment même, nous paraissions, M. de Gourville et moi, en butte à des persécutions et comme un moyen de vous avertir, par mon exemple, de renoncer à des moyens de nuire, que la fortune accorde souvent de part et d'autre. — Vous ne parlez plus que de bons offices; et je n'aurai bientôt qu'à vous remettre ces vains papiers, comme le gage de la réconciliation. — Je dois à M. le marquis de Lusigny de prévenir la plus légère allarme sur l'intégrité de ses droits; et le lien

secret, qui nous unit, me fera un bonheur de mon concours à ce soin.

(*Ici le Cardinal se lève, et tous les acteurs, après lui.*)

LE CARDINAL.

Ainsi donc, monsieur, vous vous refusez à tout. Vous nous laissez nos dangers; et vous vous réservez des espérances, que vous n'expliquez pas. — Heureusement vous avez un ami qui peut mieux calculer vos intérêts. — J'en appelle à sa raison.

GOURVILLE.

Je suis prêt, monsieur le Cardinal, à dire mon avis sur tout ceci. —Mais je vois, à l'agitation de M. l'abbé Alain, que son zèle le dévore; et je ne veux pas tenir captives plus longtems ses pensées.

ALAIN.

Oui, monsieur, je desire parler; et à vous d'abord.

GOURVILLE.

Volontiers, monsieur.

ALAIN.

Je prends M. Malherbe pour juge entre

Digitized by Google

nous ; et je lui demande qui l'a le mieux servi, de celui qui est venu avertir une grande famille de ce qu'elle pouvait faire pour lui, ou de celui qui a réprimé le noble mouvement, qui allait anéantir des papiers dangereux à cette famille?

MALHERBE.

Monsieur l'abbé Alain, tâchez de dire les choses comme elles sont, et comme vous les savez.

ALAIN.

Je lui demande ensuite qui le servira mieux, de celui qui veut le rappeler à son devoir, ou de celui qui lui fournirait des moyens de s'y soustraire?

MALHERBE.

Quel est ce devoir, monsieur?

ALAIN.

Votre position ne ressemble à nulle autre, et vous impose un sacrifice particulier. — Vous ne pouvez garantir de vous-même les parens auxquels vous tenez par la naissance, qu'en vous ôtant tout intérêt de

leur nuire ; — de vos enfans, qu'en renonçant à en avoir. — Si vous ne faites pas cela, vous êtes un homme cruel envers eux ; car vous les tenez dans la plus affreuse anxiété : vous êtes un homme injuste; car ils vous proposent tous les bienfaits, en retour de cette condescendance, qu'ils sont forcés de vous demander.

MALHERBE.

Où est le danger pour eux, lorque j'offre d'annuller les titres, de faire toutes les renonciations, d'ôter à ceux qui viendraient après moi tout moyen d'entreprendre ce que j'ai jugé coupable et malhonnête?

— C'est avec ces craintes vagues, ces sophismes d'une imagination troublée, que l'on crée les faux devoirs, lesquels pervertissent la morale, et désordonnent les rapports des hommes.

LE CARDINAL.

(*Bas.*) Courage, abbé. — Poussez-le maintenant sur la rupture du mariage.

GOURVILLE.

(*Bas.*) Ils vont te parler de la comtesse.

Digitized by Google

— Aborde franchement cette autre question.

ALAIN.

Vous sacrifiez tout à votre coupable passion.

MALHERBE.

Expliquez-vous?

LE CARDINAL.

Fi, monsieur! — Introduit auprès d'une jeune femme pour perfectionner son esprit, vous avez voulu séduire son cœur; et vous employez votre empire et les soins astucieux de vos amis à l'arracher à ses engagemens! —Vit-on jamais un pareil attentat?

ALAIN.

Monsieur le Cardinal, excusez Malherbe; il est emporté par la fougue de son âge; et s'il est vrai qu'il ait séduit, il a été séduit le premier. — Mais demandez compte à M. de Gourville de la protection qu'il accorde à cet amour, et de ses vues pour le conduire au succès.

GOURVILLE.

Me voilà donc en cause aussi! — Je

demande à M. l'abbé Alain en quoi je protège, plus que lui, cette passion, et quelles sont les vues qu'il me suppose, pour la faire réussir?

ALAIN.

C'est la protéger que la nourrir d'espérances; et vous voulez que Mme. la comtesse de Lussan reste libre, jusqu'au jour où il vous conviendra de lui présenter un époux digne d'elle, dans un aîné de la famille de Lusigny!

MALHERBE.

C'est-à-dire, que je suis un infâme hypocrite, qui engage son honneur à la chose qu'il ne veut pas tenir? — En vérité, monsieur l'abbé, je serais tenté de croire que vous ne savez juger des hommes, — que d'après celui que vous devez connaître le mieux.

COURVILLE.

Malherbe, vous avez mal pris l'idée de M. l'abbé Alain. — Vous n'êtes pour rien dans tout cela. — C'est moi seul qui ai tout fait et qui ferai tout. — Or, en par-

Digitized by Google

tant de là, j'observe à M. l'abbé Alain qu'il s'entend peu à la conduite d'une pareille affaire; et que si j'avais le projet qu'il veut bien me prêter, sans tant de délais, sans tant de duplicités, et même sans ce grand procès, je vous donnerais, dans trois jours, la main de madame de Lussan.

LE CARDINAL.

Comment donc, monsieur! — Un rapt, un enlèvement! — On n'a jamais rien ouï de cette impudence.

GOURVILLE.

Rien de tout cela, monsieur le Cardinal; — et c'est vous le premier qui accepteriez cet expédient.

LE CARDINAL.

Je suis curieux de voir comment.

GOURVILLE.

C'est tout simple. — J'irais, de ce pas, avec Malherbe, et les pièces, chez un officier public. Je ferais dresser et enregistrer une plainte sur la suppression de l'état d'un enfant, commise par vous-même, monsieur le Cardinal. Ensuite .... j'en reste-

rais là, quant au procès. — Mais, je viendrais à vous, franchement, amicalement. — Mme. de Lusigny, vous dirais-je, a là une mauvaise affaire; et vous, une plus mauvaise encore. — Arrangeons-la — Au fond, ce jeune homme ne veut qu'une chose; il est passionnément amoureux de Mme. de Lussan, qui paraît avoir assez d'inclination pour lui. — M. le Maréchal peut retirer tous les grands avantages qu'il voulait faire à sa nièce; il peut les garder pour M. le marquis de Lusigny, qui est d'ailleurs particulièrement propre à les recueillir, puisqu'il est un de ses parens. — Que Mme. sa mère emploie à ceci tout son empire; — et tout est fini. — Je vous le demande, monsieur le Cardinal, que répondriez-vous, et que feriez-vous?

LE CARDINAL.

Je répondrais..... que vous êtes l'homme le plus dangereux en affaires, que j'aie jamais rencontré.

GOURVILLE.

Eh! bien, vous vous trompez, monsieur.

— Nous voulons être amis, n'est-ce pas? A ce titre, permettez-moi de vous donner un conseil. — Vous préjugez toujours des actions des hommes, d'après leur intérêt; — et la règle est bonne assurément. — Mais il ne faut pas oublier qu'ils se conduisent aussi, d'après leur caractère. — Malherbe ne ferait pas ceci, même dans le désespoir de l'amour; et je l'en empêcherais au besoin, — parce qu'il est contre nos principes, contre nos sentimens, d'employer un pareil moyen.

ALAIN.

Puisque ces messieurs repoussent de semblables voies, je demande alors où la passion de M. Malherbe peut le conduire, et ce qu'il prétend?

MALHERBE.

Monsieur, l'amour espère tout et ne prétend rien.

LE CARDINAL.

Eh! bien, monsieur, je consens que vous n'entriez pas dans l'ordre ecclésiastique, si vous décidez Mme. de Lussan à épouser mon neveu.

MALHERBE.

Si telle est l'impulsion de son cœur, cela se fera sans moi. Si elle est contraire, jamais je n'engagerai une femme à se marier contre le vœu de son cœur.

LE CARDINAL.

Mais qui entendez-vous donc qu'elle épousera ?

MALHERBE.

Elle peut rester veuve.

LE CARDINAL.

Pour vous épouser un jour, sans doute ?

COURVILLE.

Mais si, un jour, M. son oncle y consentait, je ne vois pas qui pourrait empêcher cet autre mariage ?

LE CARDINAL.

Ne le voulez-vous que de cette manière, monsieur Malherbe ?

MALHERBE.

Non, monsieur. — Cela me paraît de la

reconnaissance qu'elle doit à M.. son oncle.

LE CARDINAL.

Et vous vous flattez d'obtenir le consentement de M. le Maréchal!

GOURVILLE.

Monsieur le Cardinal, croyez-moi, n'entreprenez pas de changer les caractères, ni de triompher des passions. — Vous ne pouvez pas plus obtenir la main de Mme. de Lussan pour votre neveu, sans le consentement de son cœur, que faire de Malherbe, un sous-diacre, malgré lui. — Prendre les choses, et les employer comme elles sont, voilà tout ce que peut la sagesse. — Je vois ici bien des intérêts en opposition, bien des bonheurs compromis; — cependant je crois qu'il y a un moyen de tout concilier; — et je le puise dans vos propres idées, dans les sentimens de M. le Maréchal. — Mais c'est à lui seul que je dois l'expliquer. — Je suis dépositaire des papiers concernant la naissance de Malherbe. Je crois que ce dépôt appartient maintenant à son protecteur naturel, celui que son père lui avait

choisi, dans ses derniers momens. — Pour le bien commun, monsieur, je vous somme, au nom de l'honneur, de m'obtenir très-promptement un entretien particulier avec M. le Maréchal.

LE CARDINAL (*en dissimulant*).

Dès demain, je lui ferai connaître votre desir, et je vous communiquerai sa réponse. (*Bas à Alain.*) Quelle est son idée? Je ne veux pas qu'il voie le maréchal. — Mon plan sera rempli, avant que le sien soit expliqué.

GOURVILLE (*bas à Malherbe.*)

Il veut me jouer. — Dès ce soir, je préviendrai le Maréchal par une voie qu'il ne connaît pas.

MALHERBE.

Je crains que Mme. la Marquise n'ait conçu des inquiétudes; je crois que je les dissiperai aisément. — Je prie M. le Cardinal de la prévenir de mon vœu de la voir dans la soirée.

Digitized by Google

LE CARDINAL.

Ne doutez pas qu'elle ne vous reçoive avec toute son affection.

(*A part.*)

Il y aura du changement, avant qu'il la revoie !

(*Malherbe salue et se retire.*)

GOURVILLE.

J'espère vous convaincre, monsieur, que mon zèle ne sépare pas les intérêts qui vous occupent des vœux de mon ami. — C'est le cas d'avoir un peu de patience.

LE CARDINAL.

Je n'ai, monsieur, d'impatience que pour connaître vos vues.

GOURVILLE.

Quelquefois, dans des occasions pareilles, les hommes de votre crédit ont employé les coups d'autorité. — Mais ils gâteraient tout ici. — Il ne réussissent plus d'ailleurs, dans ce tems. — Non, en vérité, cela n'est plus que de la vieille routine. — Au

surplus, même dans cette supposition, que je suis loin d'admettre, je veux jouer un franc jeu avec vous; — je vous préviens que j'ai pris toutes mes précautions.

LE CARDINAL (*bas à Alain.*)

Que veut-il dire?

GOURVILLE.

Vous me préviendrez donc demain, monseigneur, de l'audience que vous voulez bien demander pour moi?

LE CARDINAL.

Vous pouvez y compter, monsieur. — En vérité, je présume très bien de votre idée. — Oui, j'en attends beaucoup.

(*Gourville salue et se retire.*)

Monsieur, je suis à vous de tout mon cœur.

(*A Alain.*)

Courez chez le *lieutenant de police*, et qu'il ne diffère pas, d'un instant, l'exécution des ordres du roi.

ACTE

ACTE II.

Séduction où l'amour n'invoque que la raison et la vertu.

(*Chez la comtesse de Lussan.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, MALHERBE.

LA COMTESSE.

Je vous attendais dans la plus cruelle impatience. — Mon ami, quel évènement! — Et quelle belle ame vous y avez développée!

MALHERBE.

Je vous revois donc, madame! — et il fallait un ordre de M. votre oncle, pour me rendre ce bonheur.

LA COMTESSE.

Ne me faites pas de reproches, Malherbe; et occupons-nous tout de suite de la

situation périlleuse où cet événement même nous replonge encore.

A quelle heure allez-vous, avec Gourville, chez le Cardinal?

MALHERBE.

Nous en sortons.

LA COMTESSE.

Ah! dieu! on voulait que vous fussiez préparé par moi à ses propositions!

MALHERBE.

Elles m'ont appris que, parmi les grands, les sentimens de la nature même deviennent des moyens de tyrannie; et qu'on ne peut s'en approcher, sans l'abnégation des esclaves. — Je ne serai jamais ni tyran, ni esclave.

LA COMTESSE.

Prenez garde de ne voir que votre indépendance. — Je suis frappée, je vous l'avoue, de ce qu'il est de votre cœur d'accorder aux inquiétudes de votre mère.

MALHERBE.

Hier, en me reconnaissant, en m'avouant

Digitized by Google

pour son fils, elle a versé sur moi les larmes de la joie maternelle. Je ne veux jamais lui en causer d'autres. Je ferai tout pour les besoins de leurs cœurs; mais rien pour les fantaisies de leur rang.

LA COMTESSE.

Non, Malherbe, ne vous sacrifiez pas, ne changez rien en vous; — c'est moi qui vous en prie. — Je vous défends d'être *l'abbé d'Estor*. — Il y a un moyen de vous en sauver, il est en moi. — Je suis heureuse maintenant; — c'est pour vous du moins que je renoncerai à mon cœur; je serai la femme.....

MALHERBE.

N'achevez pas. — Quel mot alliez vous prononcer! — Répondez-moi : est-il vrai que vous m'ayez aimé, que vous m'aimez encore?

LA COMTESSE.

Ah! dieu! — C'est vous qui me faites cette question? N'en avez-vous pas la réponse en vous-même?

MALHERBE.

Ah! répondez-moi encore. — N'est-ce

donc rien, dans l'ordre des devoirs, que le sentiment qui nous unit, qui nous donne l'un à l'autre? — Comment s'est-il fait que jeté si loin de vous, dès le moment que vous n'avez plus été sous le joug de l'himen, cette impression d'admiration, d'enchantement que votre première vue avait laissée en moi, soit devenue à l'instant toute l'ivresse, tout l'abandon de l'amour; que toutes ces distances de rang, de naissance, de fortune, se soient effacées autour de vous, pour ne me laisser voir que vous-même; que forcé de vous aimer, j'aie senti que je faisais bien de vous aimer? — Étais-je un insolent séducteur, qui osait attenter à votre vertu, encore plus qu'à votre grandeur; et qui, ne pouvant vous enlever à l'une, espérait vous enlever à l'autre?

LA COMTESSE.

Vous étiez un cœur aussi pur que le mien, qui venait s'y joindre par une pente invincible. — Je crois, comme vous, que c'est par la puissance de la sympathie, que nous nous sommes aimés.

MALHERBE.

Rappelez-vous ce moment consacré dans

mes souvenirs, où croyant échapper à cet engagement qu'on vous avait fait contracter, sans votre cœur, vous osâtes n'être qu'à lui ; où l'impression qui s'y était cachée, s'y fit sentir avec un charme suprême ; où vous me dites : *puisqu'aucun devoir ne nous opprime plus, Malherbe, aimons - nous.* — Avez-vous éprouvé à ce moment que votre cœur se dégradait, que le goût de tout ce qui est pur et honnête, s'en retirait devant la victoire de l'amour ?

LA COMTESSE.

J'éprouvais tout entier, pour la première fois, le bonheur d'être née simple et bonne, vraie et sensible.

MALHERBE.

Et moi, je n'étais encore rien. — Je n'aimais pas encore assez mes bons parens ; je n'avais pas encore assez apprécié la délicieuse amitié d'Hélène, l'amitié généreuse de Gourville. — Ce talent, déja honoré de quelques succès, je ne l'avais pas encore lié à de grandes vues, à des objets assez intéressans. — C'est la communication de

votre ame à la mienne qui lui a donné la vie. — Vous reconnaissez donc que notre amour nous est bon, qu'il est devenu la source de nos vertus, et qu'il doit en être le prix. — Eh! bien, femme née pour embellir toutes les vertus de toutes les grâces; — je vous le demande, nous est-il permis d'abdiquer ce qu'il y a de meilleur en nous, d'aller le compromettre, vous, dans les rigueurs d'un mariage sans amour, et moi, dans le désert d'une vie désenchantée et désespérée?

LA COMTESSE.

Si nous n'avions à voir que nous, nous mériterions tout notre malheur.

MALHERBE.

Ne sacrifions ni leur bonheur au nôtre, ni le nôtre au leur. — Mais voyons qui d'eux ou de nous s'entend le mieux à les assortir! — Dites-moi, votre oncle sent le prix de votre dévouement, il jouit de vos tendres soins; et il va en éprouver un plus grand besoin, car il touche à la vieillesse, à l'âge où les grandeurs échappent, où l'ame défaille sous leur poids importun:

— Qui lui sera meilleur alors de la brillante duchesse d'Harocour, emportée dans ce tourbillon du monde, d'où son âge le bannit, ou de la douce et simple Amélie, conservée toute entière aux affections de la vie domestique ?

LA COMTESSE.

Donnez-leur donc votre ame. — Sûrement c'est vous qui arrangez le mieux leur propre honheur. — Mais faites-le leur concevoir.

MALHERBE.

C'est ce que je veux, ce que j'espère, mais avec le tems; et en leur résistant un moment, pour les servir à jamais.

LA COMTESSE.

Tout ce que je pourrais obtenir, ce serait de rester veuve, et jamais d'être à vous.

MALHERBE.

Ah! il nous faudra du tems. — Voyez donc de quels évènemens ma vie est composée! — Il en est un surtout qui me promet tous les bonheurs, je suis aimé de

vous. — Considérez aussi que me voici rapproché de M. votre oncle. — Allons, j'entreprends d'obtenir sa faveur — N'aurai-je pas près de lui les deux femmes chères à son cœur, vous et ma mère?

LA COMTESSE.

Mais vous voulez rester Artaut et Malherbe.

MALHERBE.

C'est mon plus cher desir. — Il me serait aussi doux qu'honorable d'y joindre celui de mon père. — Mais aujourd'hui je ne le recevrais que comme une faveur de la cour, et cela me déplaît; — qu'on me le laisse mériter par quelques services. — Ne puis-je pas joindre la carrière des armes à celle des lettres? — Je veux réserver à M. le Maréchal cette première récompense à m'accorder.

LA COMTESSE.

Si une fois il pouvait vous bien connaître! — Par exemple, voilà une idée, un sentiment qui lui plairaient.

MALHERBE.

Voyez tout ce qui est en ma faveur! —

La noblesse s'humanise aujourd'hui, et même d'une manière assez peu honorable. Elle veut bien s'allier à la richesse. — Eh! pourquoi pas avec la gloire littéraire? — Tenez, je me monte la tête. Je veux être celui par qui cela commencera en France. — Bien des choses changent aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Et que devient, dans tout cela, le marquis de Lusigny? — Il perd tout, lui.

MALHERBE.

Vous, il est vrai. — Mais les titres, les terres de votre oncle, les faveurs de la cour, tout le reste doit être son partage. — Ah! dieu! je ne me pardonnerais pas de rien enlever à sa fortune. — C'est mon frère, il sera mon ami; — c'est le vœu de ma mère et le mien.

LA COMTESSE.

Ce que vous démêleriez si bien ailleurs, vous ne le voyez pas ici. — Il est du caractère de mon oncle de ne concevoir jamais cette distinction entre la main de sa nièce, et toutes les concessions de son rang et de sa fortune.

MALHERBE.

Ne désespérons pas du tems, de vos prières et de mes efforts. — Objet adoré, conservez-vous à moi, voilà toute la grace que j'implore. — Mais retranchez-vous une fois dans votre propre droit. Engagez-vous si bien, qu'on n'espère plus vous vaincre. — Voyez quelle est ma confiance! tout-à-l'heure, je vous dépouillais de tout, en faveur de mon rival; et maintenant je vous demande d'armer votre cœur contre sa propre générosité. — Vous devez écrire à votre oncle le résultat de notre entretien. — Ecrivez-lui que vous ne pouvez être la femme du marquis de Lusigny; mais qu'il restera le seul arbitre de votre destin: — Que je ne puis être l'abbé d'Estor; mais que je veux être un parent digne d'être avoué par lui.

LA COMTESSE (*Après avoir rêvé.*)

Notre situation à tous n'admet plus que des partis décisifs. — Je crois que je dois écrire..... cela.

(*Elle se met à une table.*)

Digitized by Google

Il est placé entre mes extrêmes bontés et mes extrêmes rigueurs! — m'a dit mon oncle. — Un noir pressentiment me saisit! que vais-je attirer sur vous? — Non, je ne puis écrire..... cela. — Du moins, dans ce moment.

UN LAQUAIS.

Une lettre pressée pour monsieur de Malherbe.

MALHERBE

(*En ouvrant la lettre.*)

Qui peut m'écrire ici? — C'est Gourville.

LA COMTESSE.

Que vous marque-t-il?

MALHERBE (*Lit.*)

« Jette-toi à l'instant dans une voiture » de place; ne te laisse pas voir. Viens me » joindre rue *Sainte-Anne*, n°. 11; tu de- » manderas M. *Dubuisson.* » — Il est pour suivi, persécuté, et pour moi. — Je vole à lui.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Emportez mon cœur et mon serment. — Jamais on ne disposera de moi, — sans vous.

(*Malherbe tombe à ses genoux, lui baise la main et sort.*)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

Je meurs à vos pieds, si vous ne me pardonnez.

LA COMTESSE.

Quoi?

JULIE.

Séduite par les promesses de Florimond, qui s'est vendu au Cardinal, j'avais écouté et révélé votre entretien avec Mlle. Hélène.

LA COMTESSE.

Vous, Julie? — Que voulez-vous maintenant?

Digitized by Google

JULIE.

Expier mon crime. — Je vois que vous allez avoir besoin de moi, et je veux vous servir, aux dépens de ma vie. — Apprenez ce qui se prépare. — M. de Malherbe et M. de Courville doivent être envoyés ce soir à la Bastille.

LA COMTESSE.

Voilà mon pressentiment accompli! — J'accepte votre repentir, Julie. — Je vais changer d'habillement; vous ferez venir une voiture de place, comme pour vous; et vous m'accompagnerez. — (*A part.*)

Les miens l'oppriment! — Tout à l'amour maintenant.

Fin du second acte.

ACTE III.

(Chez M. Artaut, même appartement du premier drame.

SCENE PREMIÈRE.

Une lettre de cachet.

M. ARTAUT, Mme. ARTAUT, HÉLÈNE, PONTIGNY, GEORGE.

(Mme. Artaut et Hélène sont à un côté du théâtre, devant une table, où il y a un registre ouvert, des papiers auprès, et la broderie de Mme. Artaut, qu'elle prend en arrivant auprès d'Hélène; celle-ci achève d'écrire sur le registre. — M. Artaut est de l'autre côté, à son bureau.)

Mme. ARTAUT.

Tu fais encore le compte de la maison, mon enfant?

HÉLÈNE.

Maman, est-ce que vous avez défendu cela à madame de Gourville?

ARTAUT.

Ce n'est pas une petite besogne que la liquidation d'une maison de commerce. — Achevons le relevé de ces *bordereaux*. — Bon ! j'ai précisément laissé au magasin la pièce essentielle. (*Il sort.*)

(*Pendant ceci, Pontigny se promène dans l'appartement, le cahier de sa comédie à la main, lisant, rêvant, gesticulant. — Au moment où Artaut laisse le bureau vide, il s'y place.*

HÉLÈNE

(*Toujours en faisant ses comptes.*)

Vous êtes triste, maman, cela me fâche.

Mme. ARTAUT

(*En travaillant à sa broderie.*)

Ah! ma bonne Hélène, nous sortons tous de notre état. — J'ai bien peur que notre bonheur ne soit fini.

HÉLÈNE.

Laissez-moi achever, ma mère, dans un moment nous causerons; je ne veux pas vous laisser ces noires pensées.

PONTIGNY (*la plume à la main.*)

Mettons d'abord, à leur place ces douze vers, qui me sont venus l'autre jour; — pendant l'éternel souper de cette présidente. (*En écrivant.*)

On ne fait pas les beaux vers; — on les attend; — et ils viennent.

Mme. ARTAUT.

Voilà Pontigny, sans façon, au bureau de votre père. — Il va lui brouiller tous ses papiers.

HÉLÈNE.

Laissez-le faire, maman; ils ne peuvent être bien ensemble, sans une querelle.

PONTIGNY.

Gourville a, en vérité, raison. — Je n'ai pas plutôt fini un morceau, que je m'en enthousiasme, que je veux qu'on l'admire. — C'est un très-sot défaut et très-funeste. —Voyons, relisons de sang froid toute cette scène.

C'est piquant et intéressant à la fois!

Une

Digitized by Google

(*Une pause pendant laquelle il lit et gesticule.*)

Cela est simple et original!

(*Une pause encore, pour lire.*)

(*En se levant et se frottant les mains.*)

— Ma foi, c'est ce que j'ai fait de mieux. — Qu'ils viennent maintenant avec leurs critiques. — Oh! je leur prouverai..... que je suis bien corrigé.

(*Se remettant au bureau, pour continuer à écrire.*)

Fumées poétiques à part, je crois qu'ils seront contens; — oui, Gourville même.

ARTAUT (*revenant.*)

Monsieur Pontigny veut-il bien me donner la clef de sa chambre?

PONTIGNY (*toujours écrivant.*)

Pourquoi faire, monsieur Artaut?

ARTAUT.

Pour que j'aille faire mes comptes où il devrait faire ses vers.

PONTIGNY (*sans se déranger.*)

Dans un instant, monsieur Artaut.

(*George arrivant précipitamment et d'un air effaré, dont tous les acteurs sont frappés, excepté Pontigny.*)

GEORGE.

Monsieur Artaut, monsieur Artaut!

ARTAUT.

Qu'est-ce, mon enfant?

GEORGE (*se retenant, en apercevant les dames.*)

Rien, rien du tout, monsieur Artaut. — Mais c'est qu'il y a là-bas des gens.... Venez un moment avec moi.

HÉLÈNE.

Parlez donc, George, vous nous avez déja fait toute la peur d'un grand mal!

GEORGE.

Au reste, cela ne peut plus se cacher, car ils vont venir eux-mêmes. — Il y a là un *exempt*, avec des soldats, des hommes de la police. — Ce n'est ni à vous, ni à moi, qu'ils en veulent

Mme. ARTAUT.

Ah! mon dieu, ils viennent arrêter Charles!

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Et Gourville!

ARTAUT.

Non, ce n'est peut-être que pour ces maudits papiers. — Eh! bien, je ne les ai pas. — Que cet exempt reçoive ma déclaration, et qu'il s'en aille.

GEORGE.

Hélas! c'est pis que cela. — Mme. Artaut n'a dit que trop vrai. — Il a ordre de se saisir de la personne de M. Malherbe.

PONTIGNY (*sortant de son travail.*)

Que dites-vous de Malherbe?

ARTAUT.

Ma femme, je t'en prie, calme-toi. — Et toi, Hélène, donne du courage à ta mère. — George, qu'allons-nous faire, mon ami? — Premièrement, Charles n'y est pas. C'est déja un bonheur que cela.

GEORGE.

Ils l'attendront. — Et il peut venir d'un moment à l'autre.

PONTIGNY.

Je vais me mettre en embuscade au coin de la rue, et l'avertir.

GEORGE.

Ils ne laissent déja plus sortir personne de la maison.

HÉLÈNE.

Et Gourville qui a les papiers, comment fera-t-il, s'il n'est pas instruit à l'instant!

PONTIGNY (*avec chaleur.*)

Ecoutez-moi.

ARTAUT.

Laisse-nous donc, Pontigny. — Ce n'est pas dans ces momens-ci que tu peux être bon à quelque chose.

PONTIGNY.

Écoutez-moi, vous dis-je. — Ils viennent chercher Malherbe. — Eh! bien, le voilà. — Je suis Malherbe pour eux, et je me livre.

GEORGE.

C'est parbleu bien imaginé cela! — Et

Digitized by Google

moi, par cette fenêtre, chez M. de Gourville. — A nous deux, nous les en tirerons!

PONTIGNY.

George, donne-moi tout de suite un de ses habits. Je me redresserai, je tiendrai mon chapeau sur mes yeux, comme un homme qui dévore son oppression. Je ne dirai que quelques mots d'un ton sec, d'un air fier; — et ils s'y méprendront.

ARTAUT.

Pourras-tu soutenir ce rôle?

GEORGE.

A merveille! — Voyez comme il va du cœur ici! — Oh! il aura l'esprit présent, la vue nette. — Je réponds de lui.

PONTIGNY.

Vîte, mon costume, George. — Et puis vas à ton poste, je suis au mien.

GEORGE (*va à la fenêtre et regarde*)

J'ai dix pas à faire sur ce petit entablement. — Je me glisse sur ce petit toît, à côté. — J'enfonce d'un coup de poing cette petite croisée, à gauche. — Je suis chez la

voisine, — je ne lui fais pas peur, car c'est en plein jour ; — je n'ai plus que l'escalier à descendre ; — et je suis dans cette petite rue, où ils ne m'attendent pas.

Mme. ARTAUT.

George, c'est trop dangereux, nous n'y pouvons consentir.

HÉLÈNE.

Nous n'y pouvons consentir.

GEORGE (*descendant sur l'entablement.*)

Il ne s'agit que de ne pas perdre la tête — ni la ligne droite.
(*Les femmes se détournent en frémissant.*)
(*Artaut regarde dans une grande anxiété.*)
(*Pontigny s'essaie à son rôle.*)

ARTAUT.

Ah ! — le voilà sur le toît ! — Il n'y a plus rien de difficile.

PONTIGNY.

Il est adroit, lui ; — moi, je n'ai besoin que d'être calme et attentif.
(*On entend du bruit.*)
Ils ne me laisseront pas le tems de me

Digitized by Google

costumer. — Mais c'est égal. Ces habits-ci joueront leur jeu.

SCÈNE II.

(*L'exempt entre avec deux soldats aux gardes et un homme de la police.*)

L'EXEMPT.

Pourquoi donc ce domestique ne revient-il pas ?

ARTAUT.

Qu'y-a-t-il pour votre service, monsieur?

L'EXEMPT (*en saluant les dames.*)

Pardon, mesdames. — J'aurais voulu vous épargner le spectacle de ma mission, ne paraître que devant M. Artaut et M. Malherbe. — Je me hâte au moins de vous rassurer, de rassurer M. Malherbe lui-même. (*A Pontigny, qui se présente pour Malherbe* :)

— Le premier ministre, monsieur, a des raisons pour s'assurer pendant quelque tems de votre personne. — Mais ce n'est

ici qu'une simple mesure de précaution. Je suis autorisé à vous le dire, et à vous prévenir que votre détention, qui ne peut être longue, sera adoucie par toutes les espèces d'égards.

(*Pendant le couplet de l'exempt, l'homme de la police s'approche d'Hélène, lui glisse dans la main un billet, se tourne devant elle, pour qu'elle puisse lire. — Elle lit, et sa mère la regarde. — Son visage reprend de la joie; et elle fait signe à sa mère de ne rien laisser échapper.*)

PONTIGNY.

On doit avoir le droit, monsieur, de voir par soi-même l'ordre de son arrestation.

L'EXEMPT.

Le voilà.

PONTIGNY (*rendant l'ordre.*)

Ceux à qui vous obéissez sont les plus forts. — Je n'ai que le parti de l'obéissance.

L'EXEMPT (*à l'homme de la police.*)

Vous, monsieur, qui avez les instruc-

tions secrètes du magistrat, vérifiez la personne de M. Malherbe.

L'HOMME DE LA POLICE.

J'ai vu maintes fois M. de Malherbe aux spectacles ; — c'est lui-même.

UN DES SOLDATS (*à l'autre soldat.*) (*bas.*)

Quel imbécille ! — C'est là que je l'ai vu aussi, moi. — Et celui-ci est un autre.

L'AUTRE SOLDAT.

Je te donne à dîner tout-à-l'heure : — ne dis mot.

PONTIGNY.

Monsieur l'exempt, je suis prêt à vous suivre. — J'aurai ce soir assez de loisir pour faire la note de ce qui me sera nécessaire.

ARTAUT (*tirant de son porte-feuille des billets de caisse.*)

Tu auras besoin d'argent, mon enfant, prends ceci.

PONTIGNY.

Non, en vérité, papa, je suis l'hôte du roi ; je ne dois manquer de rien chez lui.

(*Artaut insiste par des gestes, et enfin Pontigny accepte.*)

L'EXEMPT.

Monsieur Artaut, j'ai dressé là-bas un procès-verbal où votre signature est nécessaire.

ARTAUT.

Je vous suis, monsieur.

L'EXEMPT.

Vous, soldats, restez où est le prisonnier; mais sans gêner ses communications avec ces dames.

SCÈNE III.

LES MÊMES.

HÉLÈNE (*à sa mère et à Pontigny.*)

Bonne nouvelle : — Gourville était prévenu de tout, et il a averti Malherbe de ne pas venir.

Mme. ARTAUT.

Ah ! Dieu ! cela me soulage. — Mais comment ceci finira-t-il ?

PONTIGNY.

Bien ; — ils vont sortir de France ; — et moi j'entrerai dans ma prison, sans cette inquiétude.

UN DES SOLDATS A L'AUTRE.

Pourquoi m'as-tu dit de me taire ?

L'AUTRE SOLDAT.

C'est que j'aime ce jeune homme, moi. Sa tragédie m'a fait pleurer. — Et je ne veux pas qu'il pleure, lui.

L'AUTRE.

Mais celui-ci que nous laissons aller à sa place ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Bath, — quand l'autre sera en sûreté, il se fera reconnaître ; — et tout retombera sur cet imbécille de la police.

L'HOMME DE LA POLICE (*à part.*)

Je m'aperçois que ces soldats se doutent de quelque chose. — Je m'assurerai d'eux, en sortant. — Ce sera deux louis de plus sur le mémoire.

Digitized by Google

PONTIGNY.

Madame Artaut, mademoiselle Hélène, vous êtes trop bonnes de vous affliger de cette aventure-ci. — Vous l'avez entendu, c'est pour mon bien. — En vérité, je porterai dans ma prison une joie du cœur. — Vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas? — Quant à moi, je ne vais penser qu'à vous.

L'EXEMPT (*à Pontigny.*)

Monsieur, je suis à vos ordres.

PONTIGNY.

Monsieur, c'est bien moi qui suis aux vôtres.

Mme. ARTAUT (*l'embrassant.*)

Mon pauvre enfant!

HÉLÈNE.

Mon cher frère, mon ami!

ARTAUT.

Conçois le vide que tu laisses dans notre maison; — et que notre pensée soit ta consolation!

PONTIGNY.

Bon ! est-ce qu'on peut s'ennuyer en prison, quand on a du contentement dans le cœur, et une comédie dans la tête !

SCÈNE IV.

Un bon homme, qui invoque les lois.

ARTAUT, Mme. ARTAUT, HÉLÈNE.

ARTAUT.

Nous voilà nous trois, à cette heure ! — La famille bourgeoise réduite à elle-même ! — Tous ceux de l'autre espèce ont disparu. — Je ne me contiens pas. — Eh ! bien, oui, je ne suis qu'un bon homme, qu'un bourgeois. — Mais il y a des lois par tout pays, et elles doivent être pour tous. — Je veux rendre plainte, dénoncer tout ceci ; je veux, de mon propre chef, poursuivre cette illustre famille, où l'on a des enfans cachés, qu'on met à la *Bastille*, quand on n'a pu les mettre à *l'hôpital*. — J'y mangerai tout mon bien. — Et ce pauvre Gourville, mon gendre ! — Hier l'ami du premier ministre, et aujourd'hui sa vic-

time ! — Et puis accollez-vous à toutes ces affaires, ces grandeurs de cour !

Mme. ARTAUT.

Mon cœur se soulève à la pensée de cette marquise. — Hier, elle le reconnaît, le caresse, pleure de joie, veut avoir tout son cœur. — Et tout cela, pour le tromper, pour qu'il se laisse prendre, — et qu'il n'en soit plus question.

HÉLÈNE.

Tenez, ma mère, je gage qu'on la trompe encore, qu'elle ignore tout ceci. Vous ne savez pas combien ce Cardinal est fourbe, est méchant. — Mais pourtant elle devait le savoir, elle, et ne pas le lui abandonner une seconde fois. — Je me perds dans ce mystère d'horreurs. — Attendons Gourville. Il me marque qu'il ne tardera pas à venir. — Et cependant j'ai peur qu'il ne s'expose, en venant nous consoler. — Je les voudrais tous deux hors de France. — Quel souhait, la veille de ses nôces !

MALHERBE (*encore à la porte.*)

Que s'est-il passé ici ? — Ma mère, mon père, Hélène, où sont-ils ?

Digitized by Google

SCÈNE V.

L'honnête homme sous l'oppression.

LES MÊMES ACTEURS ET MALHERBE.

MALHERBE.

Je passais près d'ici, dans un fiacre, pour aller joindre Gourville. — Je vois tout le quartier attroupé ; j'entends qu'on se dit tout bas : *C'est la garde.* — *Chez le bon Artaut, pour ce jeune Malherbe.* — Je n'ai pu y résister. — Qu'avez-vous donc tous ?

ARTAUT.

Va-t'en tout de suite, mon ami. — Tu n'es plus en sûreté dans notre maison. — Mais attends, ne sors pas ainsi ; il faut te déguiser.

Mme. ARTAUT.

Sauve-toi vîte, mon pauvre Charles. — Ils peuvent revenir à chaque instant ; — chaque minute où je te vois me fait mourir.

HÉLÈNE.

Est-ce que vous n'avez pas été averti par Gourville?

MALHERBE.

J'ai reçu un billet de lui tout-à-l'heure, chez Mme. de Lussan. — Où est Pontigny?

Mme. ARTAUT.

C'est lui qui s'est livré pour toi.

MALHERBE.

Je ne souffrirai pas cela. — A l'instant, je veux le faire reconnaître. — George, George, — ma sœur, je vous en prie, faites monter George.

HÉLÈNE.

Mon ami, ce digne garçon a voulu avertir Gourville; ne pouvant plus sortir de la maison investie, il a eu l'audace et l'adresse de passer dans la maison voisine, par cette fenêtre.

MALHERBE.

Toutes les vertus sont ici! tous les crimes de

de l'autre côté! — Ils ont pu violer cet asîle de la bonté, de la probité, de cet honneur..... — Et celle qui s'avoue, veut être ma mère, laisse faire tout cela!

(*A Mme. Artaut.*)

C'est vous seule, qui êtes ma mère. — Nous prennent-ils donc pour des hommes sans courage, Gourville et moi? — J'ai soif de lutter avec la tyrannie. — Qu'ils m'anéantissent à l'instant, ou je me ferai justice de ce nouvel attentat!

Voici la première injure que je ressens parmi les hommes! — Elle est descendue dans le fond de mon ame; elle ne s'y effacera pas. — Que les opprimés viennent à moi, maintenant : nous sommes frères.

Je vais joindre Gourville, et commencer par leur arracher Pontigny.

(*La porte s'ouvre, un inconnu se présente, arrêté par une servante et un garçon de magasin. La servante et le garçon le repoussent, en disant :*)

On ne force pas ainsi une maison d'honnêtes gens; — vous n'entrerez pas.

L'INCONNU.

Vous faites votre devoir; mais, quand

j'aurai dit un mot à monsieur Artaut.....
Monsieur Artaut, — venez à moi.

(*Artaut va à lui; l'inconnu lui dit un mot à l'oreille, et puis il ajoute :*)

L'INCONNU.

Éloignez tout votre monde.

(*Il jette à bas une perruque et un manteau; à l'instant, tous les acteurs :*)

Gourville! c'est Gourville!

SCÈNE IV.

L'homme de tête sous l'oppression.

LES MÊMES, ET GOURVILLE.

HÉLÈNE.

(*Serrant Gourville dans ses bras.*)

Je vous possède donc encore un moment, mon ami! — Mais n'avez-vous rien à craindre ici?

GOURVILLE.

Ma chère Hélène, je n'ai souffert que de votre trouble à tout.

Digitized by Google

ARTAUT.

Il faut d'abord vous expliquer tout ce qui s'est passé ici.

GOURVILLE.

Je sais tout. — Je quitte mon homme de la police. — Il coûte cher; mais il sert en perfection.

MALHERBE.

Conçois-tu cette horreur-là!

GOURVILLE.

Je vois maintenant comme cela s'est fait et où cela tend. — L'affaire est dans le vif; il ne faut plus perdre un instant, faire un faux pas. — De quoi t'avises-tu, Malherbe, de venir ici, sans moi? — Ne pouvais-tu au moins prendre un déguisement?

ARTAUT.

Dites-nous vîte à tous ce que nous avons à faire.

Mme. ARTAUT.

Et vîte, partez tous les deux.

GOURVILLE.

Tout ceci, au fond, n'est que pour te

séparer de moi. — En ce point, ils ont réussi, car tu vas partir; — une chaise de poste t'attend sur la route de *Calais*; et dans moins de cinq jours, tu seras à *Londres*.

MALHERBE.

Dis donc. — *Nous serons.*

GOURVILLE.

Je reste, moi. — Comment veux-tu que je mène du dehors une affaire du dedans?

HÉLÈNE.

Mon ami, je ne le veux pas, absolument. — Vous pourriez être pris à chaque minute.

GOURVILLE.

Point du tout; je resterai libre de toutes mes actions. — Dans deux heures d'ici, je marcherai tête levée dans tout Paris.

MALHERBE.

Ta lettre de *cachet*?

GOURVILLE.

Il n'y a point d'arrestation pour moi. — Un simple ordre de sortir de Paris dans la

Digitized by Google

journée, et du royaume dans trois jours. — Ce bon Maréchal a cru accorder ainsi sa sotte fureur — avec sa pauvre reconnaissance.

MALHERBE.

Eh! bien, c'est encore pis.

GOURVILLE.

Il est vrai qu'il y a une règle d'honneur d'obéir, à l'instant, à un ordre pareil.—Mais je suis dans un cas à part.

MALHERBE.

Comment?

GOURVILLE.

Le parlement est assemblé maintenant pour cette affaire que tu sais ; j'ai parole de mes amis dans ce corps d'être décrété *d'ajournement personnel*, dans moins de deux heures d'ici. — Et les mandats de la justice sont encore plus inviolables que les ordres du roi.

Mme. ARTAUT.

Dans les mains de gens de justice, — cela fait frémir!

HÉLÈNE.

J'espère, mon cher Gourville, que vous m'aimez assez, pour ne pas vous jeter dans ces voies extrêmes. Mettez en sûreté vous et Malherbe; — je ne veux rien au-delà.

GOURVILLE.

Ce sentiment de mon Hélène me paie de tout. — Croyez, mes amis, que je ne hasarde rien, que je prends le parti le plus sûr. — Dès que M. le Cardinal saura ce dénouement de sa machination, il sera plus embarrassé que moi. — Et M. le Maréchal, tout fier, tout violent qu'il est, sentira qu'il faut composer, pour le salut de ses nouveaux amis. — Revenons. — A la nuit tombante, bien déguisé, à pied, tu passeras la barrière; tu gagneras la première poste, où ta chaise t'attendra, avec un homme, dont l'intelligence, dans ces choses-ci, est éprouvée.

Tes papiers resteront dans les mains à qui je les ai confiés.

Et de *Londres*, tu feras, et tu écriras..... ce que je te marquerai.

Tout est entendu, à cette heure. — Monsieur

Artaut, donnez-lui votre plus mauvaise perruque, votre plus mauvais manteau; et je le mène jusqu'au soir chez mon homme de la police.

Dès que tu seras sur le *paquebot*, tu me le marqueras, et je délivrerai notre bon Pontigny. — Il s'en est donc bien tiré? — Eh! bien, cette pièce de la machine que je n'avais pas arrangée, est celle qui a le mieux joué.

MALHERBE.

Mon ami, et Mme. de Lussan?

GOURVILLE.

Je craignais de t'en parler, pour ne pas amollir ton cœur, troubler ta tête. — Mon enfant, l'affaire ne fait que commencer. — Je ne puis encore te répondre de rien. — Mais le résultat que je veux, c'est ton mariage avec elle.

MALHERBE.

Tu crois, Gourville, tu espères. — Allons réprimons-nous, et n'écoutons que l'amitié. — Mon ami, il entre dans ton plan sans doute que la Marquise n'éprouve aucun chagrin, aucune inquiétude de ma part.

GOURVILLE.

Tu laisses ce sentiment-là dans mon cœur. (*Avec un peu d'attendrissement.*) — Embrassons-nous tous, et séparons-nous.

(*Une fille de la maison entrouvre la porte du fond, fait des signes à Hélène, et dit :*)

Mademoiselle Hélène, venez un moment.

(*Hélène court à la porte.*)

Mme. ARTAUT.

Ah! mon dieu, qu'est-ce encore?

(*Tous les autres acteurs restent dans le silence et s'entre-regardent d'un air alarmé.*)

HÉLÈNE (*en entrant.*)

C'est Mme. de Lussan.

(*Mme. de Lussan la suit.*).

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Une grande dame, qui n'écoute plus que son cœur. — Un fils qui ne veut pas se défier de sa mère.

LES MÊMES, Mme. DE LUSSAN.

Mme. DE LUSSAN (*à Mme. Artaut.*)

Je croyais avoir à vous prévenir du danger de vos amis; et je venais vous demander pardon de la part que les miens prennent dans cette oppression. — Messieurs, je tremble de vous voir ici; vous n'y êtes point en sûreté.

Mme. ARTAUT.

Vous êtes aussi bonne que belle, madame.

LA COMTESSE.

Je ne sais quel sacrifice je n'aurais pas fait à mon oncle, invoquant ses engagemens, me demandant le prix de ses bontés, et attachant son bonheur à ma soumission. — Mais je ne sens plus que mes propres droits contre mon oncle, s'abandonnant à la direction d'un homme vil et méchant.

— Ma pensée serait de me réfugier aussi en pays étranger ; mais pas dans celui où sera Malherbe. Nous tâcherons de fléchir nos parens. S'ils persévèrent dans leur injustice, — nous userons de l'affranchissement de la loi, — pour nous donner l'un à l'autre. — Je sais avec quel déchaînement le blâme va s'élever sur ma conduite. Mais je sens que mon cœur m'absoudra, si mon Hélène me dit qu'elle aurait cette conduite à ma place, si Mme. Artaut me dit qu'elle l'approuverait dans une de ses parentes.

MALHERBE

(*Aux genoux de Mme. de Lussan.*)

Généreuse Amélie, tout en vous est dévouement. — Vous faites pour l'amour ce que vous étiez prête à faire contre lui! — Mais dois-je consentir que, vous, la pureté même, le souffle du soupçon puisse vous atteindre? Que de femmes, peut-être, sans honneur, se croient en droit de ternir de l'apparence d'une faute, l'innocente beauté de votre conduite? — Restez dans votre maison ; paraissez devant votre oncle ; soutenez un moment sa colère; bravez surtout ses menaces sur moi. — Voilà tout ce

que vous devez, tout ce qui suffira à la cause de l'amour.

Quant à moi, j'ai aussi à me plaindre d'une mère. — Mais je connais la mienne. — Maintenant je le crois, je le sens; on la trompe. Elle est digne d'écouter un fils, qui n'a pas voulu se défier d'elle. — Tu es fait pour comprendre ce vœu de mon cœur, Gourville; approuve mon dessein. — Ce soir, à dix heures, lorsque Mme. de Lusigny sort de son cercle, je serai chez elle; je lui demanderai un asîle, dans son propre appartement. — Aujourd'hui elle veillera sur moi, et toute ma vie je veillerai sur elle. — Elle saura que je veux, que nous voulons tout laisser à son fils légitime; mais que je me réserve mon droit à la main de celle dont j'ai obtenu le cœur. — Je veux mettre notre amour sous sa protection.

ARTAUT.

C'est te jeter dans les mains qui t'oppriment!

LA COMTESSE.

Malherbe, quelle femme pourrait renoncer à un cœur comme le vôtre! —

Digitized by Google

GOURVILLE.

Je crois que les beaux mouvemens de l'ame valent mieux que toutes les combinaisons de l'esprit, pour sortir des troubles de famille. — J'adopte aussi ce parti. — Mais il faudra le soutenir de quelques batteries contre la machination du Cardinal; et c'est mon affaire.

Mme. ARTAUT (*à part.*)

Je ne me fie pas trop à tout cela; moi! — Il va chez elle à dix heures; — j'y serai à neuf; — et il n'y entrera, qu'autant que je serai bien sûre d'elle. — Si elle n'a les sentimens d'une mère que sur les lèvres, — je les lui montrerai dans mon cœur.

GOURVILLE.

Ne prolongeons pas davantage cet entretien; retirons-nous tous.

Fin du troisième drame.

CONTINUATION

DE

LA SECONDE PARTIE.

QUATRIÈME DRAME

EN UN ACTE.

Recours du fils naturel à sa mère.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Dans l'appartement de la Marquise de Lusigny.*)

LE CARDINAL, LA MARQUISE, HENRIETTE.

LE CARDINAL.

Je croyais ma sœur remontée chez elle.

HENRIETTE.

Tout son monde s'écoule, monseigneur. Elle va sûrement arriver.

LE CARDINAL.

Mademoiselle, je vous prie; faites avertir mes gens de se tenir prêts à l'instant.

(*La Marquise arrive.*)

LA MARQUISE.

Où en sommes-nous donc, mon frère? —

Le pis est de ne rien savoir, dans la chose qui nous tourmente.

LE CARDINAL.

Ma sœur, voulez-vous encore tout compromettre avec vos tendresses, pour un très-mauvais sujet, qui oserait peut-être enlever la femme promise à votre fils, et avec vos égards, pour une femme, très-capable de se laisser enlever ?

LA MARQUISE.

C'est trop dire, mon frère. — Mais il est certain que cette funeste passion nous menace de tous les malheurs. — Mon fils est outré ; il revient de Versailles dans le moment. — Ah ! mon Dieu, s'il venait à se rencontrer avec Malherbe !

LE CARDINAL.

Oh ! nous y avons pourvu. — Ils ne se rencontreront pas.

LA MARQUISE.

Le tribunal l'a mis sous une garde ? J'approuve cela. — Tenez, mon frère, rendez-moi ma parole, laissez-moi le voir.

— Il a le cœur haut ; c'était la qualité de son père ; l'autorité s'y brisera. Il choquerait l'orgueil du Maréchal, dont il faut lui ménager les bontés. — Je lui adoucirai les sacrifices, que nous avons droit de lui demander.

LE CARDINAL.

Eh ! bien, un peu de patience. Quand tout sera prêt, ce sera vous qui lui porterez nos nouvelles propositions. — Ma sœur, souvenez-vous que le fils du chevalier d'*Estor* ne doit entrer dans votre cœur, que bien loin du fils du marquis de *Lusigny*.

LA MARQUISE.

Monsieur le Cardinal, je ne crois pas avoir mérité cette leçon.

LE CARDINAL.

Mais je pars ; il faut que j'arrive à Versailles, avant le coucher du Maréchal. — Adieu, Marquise.

SCÈNE II.

LA MARQUISE (*seule:*)

Ils vont tous deux me faire ce reproche. — Je ne pourrai l'aimer, qu'en me cachant. — Si le Marquis venait un jour à percer dans ce mystère ! quelle humiliation pour moi ! — Ah ! l'on n'est mère que pour souffrir ! J'ai déja à me plaindre de celui-ci, à sévir contre lui. — Quel trouble il apportedans ma famille ! — Ils le tourmentent, l'aigrissent peut-être actuellement. — Je perds la puissance de cette première impression que j'avais faite sur lui.

— Quelle heure est-il ? — Neuf heures et demie ! — Si je le faisais venir, à ce moment où je suis seule ? — Ah ! Dieu, quelle fatale idée ! — Son frère pourrait le trouver ici, en arrivant ; — d'ailleurs il est consigné chez lui. — Je puis encore aller le voir. — Il reconnaîtra sa mère à cette attention ; — mais le Marquis s'informerait, saurait..... non, cela ne vaut rien encore, ne se peut pas. — Quelle

Digitized by Google

contrainte j'éprouve dans tous mes vœux, pour tous mes plans !

— Je ne puis que lui écrire. — Cela, tout de suite.

(*En écrivant, elle sonne.*)

(*Mlle. Henriette arrive.*)

LA MARQUISE.

Tenez tout prêt un de mes gens, pour porter une lettre à M. Malherbe.

HENRIETTE (*d'un air triste et étonné*)

Madame.....

LA MARQUISE (*toujours en écrivant.*)

Quoi !

HENRIETTE.

A M. de Malherbe ? — chez M. Artaut ? — Mais c'est que je ne crois pas ..... qu'il y soit. — Au reste, Mme. la Marquise en sait plus que moi là-dedans.

LA MARQUISE (*toujours écrivant.*)

Que voulez-vous dire, *là-dedans ?* — Malherbe ne peut être ailleurs que chez lui. — Voilà tout ce que je sais *là-dedans.*

HENRIETTE.

Pardon, madame : — mais c'est que madame Artaut est ici. — Sachant que madame voulait absolument être seule, je l'ai pressé, de toutes les manières, de remettre sa visite à demain. — Elle insiste toujours davantage.

LA MARQUISE (*en finissant sa lettre.*)

Vous avez très-bien fait de la refuser, Henriette. Je ne puis absolument la recevoir aujourd'hui. — J'attends mon fils. — J'ai à lui parler longtems. — Je suis malade d'ailleurs; j'ai le plus grand besoin de repos. — Peut-être même ne recevrai-je pas mon fils, tant je suis pressée de me mettre au lit.

Retournez à elle, et dites-lui tout cela : — mais avec les plus grands égards. — C'est une femme que j'estime, que j'honore infiniment.

Tenez, priez-là de remettre cette lettre à Malherbe ; — cela la rassurera sur les craintes, que sans doute elle venait me communiquer.

Digitized by Google

HENRIETTE (*d'un air sombre et mystérieux.*)

A M. Malherbe !

LA MARQUISE

Allez donc, mademoiselle ; — ne faites pas attendre cette bonne madame Artaut.

(*Seule.*) Je ne dois pas la voir dans ces fâcheuses circonstances ; elle en abuserait peut-être. — Ces femmes bourgeoises ont leur orgueil aussi. — Je ne veux pas qu'elle me manque, ni avoir à le lui faire sentir : — mais je pourrai bientôt lui donner des preuves de ma reconnaissance, d'une sincère amitié ; — car c'est une digne femme ; — et je desire qu'elle pense bien de moi.

(*On entend à la porte Henriette et Mme. Artaut, disant d'un ton très-animé ce qui suit :*)

HENRIETTE.

Je ne puis vous laisser entrer, madame, cela m'est défendu.

Mme. ARTAUT.

Je me charge de l'offense, mademoiselle. — Je n'ai plus un moment à perdre.

— Il faut que j'aie parlé à Mme. la marquise, avant dix heures.

LA MARQUISE.

Bon Dieu, quelle étrange femme! elle force ma porte! — Je ne me soumettrai pas à cette violence. — Je me sauve dans ma chambre à coucher.

(*Elle prend un flambeau sur la table et se précipite vers une porte vis-à-vis.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

Une mère adoptive et une mère illégitime. La nature simple et franche. — La nature noble et exquise.

LA MARQUISE, Mme. ARTAUT, et à la fin, MALHERBE.

(*Mme. Artaut entre précipitamment, apperçoit l'action de la Marquise, déja sur la porte de la chambre, se jette à genoux, et les bras étendus vers la Marquise, et avec l'accent d'une violente douleur, dit :*)

Mme. ARTAUT.

Vous ne me fuierez pas, madame; vous m'entendrez. — Il s'agit de mon fils, d'un fils qui ne vous est pas étranger. — J'ai la volonté de le sauver; — mais c'est vous qui en avez le pouvoir.

LA MARQUISE (*en donnant à Henriette le flambeau, et venant relever Mme. Artaut avec une émotion tendre, mêlée de respect.*

Excusez-moi, madame : — J'attends mon

fils, je ne voulais parler qu'à lui ; mais surtout rassurez-vous. — Je n'imaginais pas que vous vous exagériez à cet excès la précaution qu'on a prise. — Croyez que je veille sur lui, avec le cœur que vous devez me croire. — Il ne s'y est pas mépris sans doute, il ne m'accuse pas. — Je lui écrivais au moment même — Je ne puis faire davantage. — Comment l'avez-vous laissé ? vous a-t-il chargé de quelque chose pour moi ?

Mme. ARTAUT (*examinant la Marquise d'un air sombre et mécontent.*)

Non, madame ; — il ne m'a chargé de rien ..... pour vous.

LA MARQUISE (*avec un accent douloureux, et d'un air piqué.*)

Eh ! bien, cela est très-ingrat de sa part.

Mme. ARTAUT.

Madame, je sens que si on avait arrêté mon fils, sous mon nom, ... ce n'est pas à ce moment que je lui demanderais beaucoup de tendresse.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Mais encore une fois, madame Artaut, entendez donc la situation où nous sommes; — c'était une précaution nécessaire.

Mme. ARTAUT.

Une précaution nécessaire! — Que notre Charles, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui voulait que tout restât ignoré... — que votre fils... — Pardon, madame, je ne dois pas m'ingérer dans ce mystère..... mais, vous-même l'avez appelé hier de ce nom.... — Enfin je vois que vous ne connaissez que les intérêts de vos grandeurs. — Nous autres, nous ne connaissons que les sentimens de la nature. — Je sais maintenant ce que je voulais savoir. — Pardon, madame. — Il est près de dix heures. — Je me retire.

LA MARQUISE (*la retenant.*)

Je ne m'arrête pas à ce que vous me dites, ma chère madame Artaut, mais à ce que vous sentez. — Quel reprcche croyez-vous avoir à me faire?

Mme. ARTAUT.

Jamais il n'y eut de bonheur égal à

celui de notre famille. — Cet enfant, que la providence nous avait donné, en faisait la joie et l'honneur. — Un funeste secret est venu à se découvrir. — Au moins ce n'est pas une punition du ciel sur nous; car, nous ne desirions pas ces grandeurs pour notre Charles; et lui, dès qu'il s'en est vu approché, il a voulu les rejeter. — On ne vous a pas tout dit, madame la Marquise, si on ne vous a pas dit cela. — Ce n'est pas sa faute, s'il a aujourd'hui d'autres parens que les *bons Artaut*. — C'est ainsi qu'on nous appelle dans notre quartier, madame. — On a tout appris aussi de l'autre côté, par la trahison d'un mauvais prêtre. — Depuis ce moment, tout n'est qu'alarmes et troubles dans notre maison, autrefois si douce et si tranquille. — On mande notre fils et notre gendre, sous prétexte de leur faire des propositions, mais en effet, pour les tromper et les trahir. On les arrête, on les poursuit comme des criminels. — Mais, madame, cela peut finir mal pour nos oppresseurs. Nous saurons recourir aux lois; nous ne manquerons pas de courage. — Voyez-vous, madame, nous nous défendrons comme des lions;

Digitized by Google

et ceux qui ne seront pas dans les prisons; en tireront les autres. — L'innocence est souvent seule contre les puissans; mais Dieu est avec elle, et tôt ou tard, il amène son jour.

LA MARQUISE.

Des fantômes obsèdent votre imagination, madame Artaut. — Mais commençons par être ensemble, comme il convient à nos cœurs. Quittez tout embarras avec moi, je dépose avec vous toute fausse honte. — Je me déclare sa mère devant vous, madame, — et je vous reconnais pour sa seconde mère. — Parlons, comme deux bonnes amies, de notre enfant.

(*Ici Mme. Artaut exprime un saisissement du cœur.*)

(*La Marquise, en apercevant ce mouvement dans Mme. Artaut, lui tend les bras et dit*)

Embrassez-moi, digne femme, qui m'avez conservé mon fils: et me préserve le ciel de vouloir vous enlever jamais votre part dans son cœur! (*elles s'embrassent.*)

Mme. ARTAUT.

Ah! madame, je commence à vous re-

connaître, telle qu'il vous avait peinte à moi.

LA MARQUISE.

Madame Artaut, vous ne croyez point, n'est-ce pas, que j'aie consenti à l'abandonner dans son enfance ?

Mme. ARTAUT.

Non, non, ma bonne dame, je le vois, je le sens.

LA MARQUISE.

Et pouvez-vous croire que je le persécute aujourd'hui ?

Mme. ARTAUT.

Cependant vous avez consenti qu'il fût arrêté.

LA MARQUISE.

Par la vigilance d'une mère sur ses deux fils. — Vous savez sans doute cette Malheureuse passion qu'il a prise pour Mme. de Lussan....

Mme. ARTAUT.

Eh ! bien, madame, j'oserai vous parler de cela aussi. — Je maudirais bien volon-

tiers ces amours dans des rangs différens, et qui déplacent les cœurs, sans changer les conditions. — Je ne sais plus ce que c'est que notre Charles ; mais je suis habituée à ne le voir que bien au dessous de Mme. la Comtesse. — Cela est bien fâcheux, mais enfin cela est fait. — Cette Mme. de Lussan est si bonne, si simple ! Je conçois que le cœur de notre Charles s'y soit mépris, et qu'il l'ait aimée, comme une personne née à côté de lui. — Quant à elle, il a quelque chose de si beau, de si grand dans le cœur, qu'il est tout naturel qu'elle l'ait vu, comme un être supérieur à d'autres. — Que pouvons-nous faire dans ces occasions, nous autres parens ? Avons-nous le droit de les tourmenter, lorsque nous n'avons pas le pouvoir de changer leurs cœurs ? — C'est aussi votre faute à vous autres, grandes dames ; vous rafolez de ces jeunes gens, qui ont de l'esprit, des talens. Vous surtout, madame, qui vouliez toujours avoir Malherbe chez vous, vous êtes la première qui l'ait gâté, qui l'ait conduit à ceci. — Tenez, madame la marquise, quoique je n'aie vécu que dans une boutique, j'entends le cœur des jeunes

gens comme une autre. — On prend tout juste avec ceux-ci le chemin qui les conduira à ce qu'on croit éviter. — Je vous en préviens; car je ne veux pas vous tromper. — Le mieux est de ne pas les forcer, d'attendre ce que cela deviendra. — Mais je vous en fais juge vous-même : la violence qu'on emploie n'est-elle pas odieuse ? Est-il juste, et pouvez-vous souffrir, en bonne mère, que cet excellent jeune homme languisse à la Bastille, et que Mme. de Lussan ne puisse l'en sauver, qu'en épousant, contre son inclination, votre fils le Marquis ? cela ne ferait-il pas un bien mauvais ménage; — et n'en répondriez-vous pas devant Dieu ?

LA MARQUISE.

J'ai horreur, comme vous, de ces procédés. — Je ne souffrirai pas surtout qu'on mette notre enfant à la Bastille. — J'ai d'autres moyens auprès de lui.

Mme. ARTAUT.

Comment donc, madame ?

(*A part.*) Est-ce qu'elle voudrait dissimuler avec moi ?

Digitized by Google

(*Haut.*) Il faut bien qu'on ait voulu le mettre à la Bastille, puisqu'il y est.

LA MARQUISE.

Que dites-vous ? — Est-ce que Malherbe n'est pas à ce moment chez vous, avec des gardes des *Maréchaux de France.*

Mme. ARTAUT.

On est venu, dans notre maison, vers midi, non pas pour l'y garder, mais pour l'emmener, et le conduire à ce lieu d'où l'on sait le jour qu'on y entre, mais non celui d'où l'on en sortira.

LA MARQUISE.

Juste ciel ! — Quelle nouvelle horreur : — qui a le droit de disposer ainsi de mon fils, sans moi ? — A quel degré ils ont abusé de ma confiance, de ma situation !

Ma chère amie, pour cette cause-ci, vous saurez passer avec moi une nuit sur les grands chemins : à l'instant, partons pour Versailles. — Je ferai réveiller le Maréchal, je lui arracherai la liberté de mon fils ; — où il m'enverra avec lui partager le séjour affreux qu'ils lui ont donné.

Mme. ARTAUT (*à part.*)

Oh ! ça part du cœur cela !

(*Haut.*) Ma bonne dame, calmez-vous, rassurez-vous. — Ce cher enfant leur a échappé.

LA MARQUISE.

Comment ?

Mme. ARTAUT.

Ce pauvre Pontigny, un bon jeune homme, que vous connaissez peut-être ; car il fait aussi de beaux vers, à ce qu'ils disent, et que Malherbe nous a prié de recevoir chez nous, s'est fait passer pour lui, et a été emmené à sa place.

LA MARQUISE.

Voilà une belle et noble conduite ! je l'en aimerai toute ma vie. — Et Charles, où est-il? — Ah ! Dieu, qu'a-t-il dû penser de moi ? — Mais son cœur n'a t-il pas dû lui dire que la maison de sa mère était son asile? — Qu'il y vienne à l'instant. — Vous savez où il est ? — Allons le chercher.

(*Mme*

(*Mme. Artaut est prête à parler, et puis se retient un moment.*)

Madame Artaut, vous balancez? — Vous défiez-vous de sa mère?

MME. ARTAUT.

Non, madame. — Votre fils, malgré les apparences, avait bien deviné votre cœur. — (*Une pendule sonne.*) Voilà dix heures; — il doit être chez vous, dans ce moment.

LA MARQUISE.

Ah! — Je ne lui aurais pas pardonné de n'être pas venu à moi.

MME. ARTAUT (*lui prenant les mains, et les larmes aux yeux.*)

C'est moi seule qui n'ai pu me rassurer que parce que je viens d'entendre de la bouche de la meilleure des mères, et de la plus honorable dame.

LA MARQUISE.

Voyons si notre enfant est arrivé.

(*Malherbe, en entrant à Henriette, qui venait l'annoncer.*)

MALHERBE.

Laissez-moi entrer ; — je ne serai point de trop entr'elles deux.

(*A la Marquise.*) Madame, je viens à vous, sous la seule garantie de mon cœur.

Mais je vois avec reconnaissance, que celui de Mme. Artaut a voulu m'ouvrir l'asile, dont j'ai besoin.

LA MARQUISE.

Mon fils, embrasse-moi ; — et embrasse devant moi, ton autre mère, pour la payer de tout ce que nous lui devons.

Mme. ARTAUT.

Mon cher Charles, vous ne m'en aviez pas encore assez dit sur le bon cœur de Mme. la Marquise.

LA MARQUISE.

Madame Artaut, ne soyez pas jalouse de moi, car je ne veux pas l'être de vous.

Charles, conduisez Mme. Artaut chez Henriette ; mais ne vous laissez voir qu'à elle dans la maison. — Il ne faut pas que le Marquis vous rencontre, vous sache

ici. — Il va venir, je l'attends. — Ensuite ce sera votre tour.

SCÈNE IV.

Une mère entre deux devoirs difficiles.

LA MARQUISE (*seule.*)

Les reproches de cette bonne femme m'ont déchirée, comme si je les avais mérités ; — et l'idée de cette Bastille m'épouvante encore. — Comme me traitent ceux qui sentent que j'ai besoin d'eux !

J'entends un carosse. — C'est le Marquis qui arrive. — Je tremble à l'approche d'un fils ; — et j'en ai un autre à sauver !

Me voilà placée entre leurs instances contraires. — Chacun d'eux va me demander de lui sacrifier l'autre. — Quelle situation terrible ! — et quelle en sera l'issue ! — Que ceux qui me reprocheraient encore le passé, me voient maintenant ; — et qu'ils disent si tout est assez expié !

Si j'ai été une épouse infidelle, je ne serai pas une mère injuste : l'enfant de l'amour ne prévaudra pas sur celui de

l'hymen. — Ce serait là un crime et une honte, que personne ne me pardonnerait ; — et moi, moins que personne.

Le Marquis entre : — r'affermissons-nous.

SCÈNE V.

Elle de triomphe de la colère d'un de ses fils.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, ma mère !

LA MARQUISE.

Mon fils, vous me voyez aussi désolée que vous.

LE MARQUIS.

Devions-nous nous attendre à ce qui nous arrive ? car vous êtes ici outragée autant que moi-même.

LA MARQUISE.

Calmons-nous, crainte de mêler nos fautes à nos malheurs.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

La digne femme que Mme. la comtesse de Lussan ! — comme elle soutient bien cette belle réputation, qui en faisait une personne à part, à votre jugement et au mien ! — Estimera maintenant les femmes, qui pourra ! — Quant à moi, j'ai reçu une bonne leçon.

LA MARQUISE.

Prenez garde, Marquis, de perdre le sentiment que vous leur devez. — Ne regardez pas en elles un égarement du cœur comme un lâche oubli de leurs principes, comme un entier abandon de leur dignité.

LE MARQUIS.

Et ce Malherbe, ce phénix de la littérature, ce jeune homme à part aussi, pour qui l'espèce de sa naissance même avait servi de titre à la faveur publique, à qui votre amitié anticipée servit de mérite, pour qui votre société toute entière formait un théâtre de gloire, que vous m'aviez donné comme un frère, que j'ai traité comme mon égal, que j'ai comblé de tout l'abandon d'une confiance intime ! —

Comme il s'acquitte noblement avec nous! — Le voilà chassé à jamais de votre cœur, de votre maison, déshonoré parmi vos amis. — Mais ce n'est pas assez pour notre vengeance ; — il faut frapper ces petits messieurs dans la partie d'eux-mêmes où se porte toute leur ame, dans leur vanité. — Je veux lui arracher tous ses succès : — oh ! ils appartenaient autant à nos soins qu'à ses talens. — Je veux lui donner autant de détracteurs, que nous lui avions fait de prôneurs.

LA MARQUISE (*à part.*)

A quel point il s'emporte !

(*Haut.*) Cette conduite vous dégraderait. — Vous êtes jeune et amoureux ; sachez pardonner quelque chose à l'amour et à la jeunesse. (*Voyant l'air irrité du Marquis.*) Souffrez cet avis d'une sage indulgence ; — je n'en sens, n'en partage pas moins votre peine, et votre outrage.

LE MARQUIS.

C'est vous qui le défendez, ma mère!

LA MARQUISE.

Qui doit calmer votre colère, vous ra-

Digitized by Google

mener à la justice, à la raison, si ce n'est moi ?

LE MARQUIS.

Il faut que je le reconnaisse, que je m'humilie devant lui. — C'est un être privilégié que celui-là : — il lui était donné de m'ôter à la fois le cœur de ma femme — et celui de ma mère.

LA MARQUISE.

Mon fils ! — Vous ne savez pas à quelle partie sensible de mon ame vous avez été frapper !

(*Elle se jette sur un fauteuil et pleure.*)

LE MARQUIS.

Je suis à vos pieds, ma mère. — Oubliez ce mot ; — et pensez à ma situation !

LA MARQUISE.

Vous ne connaissez pas la mienne ! — — Je vous pardonne du meilleur de mon cœur.

(*En se levant.*)

Marquis, je voudrais vous épargner des reproches, lorsque vous en avez de non

moins graves à faire à d'autres ; mais je suis pourtant obligée de vous dire que si vous n'aviez pas rejeté mes conseils, résisté à mes prières, bravé mes ordres ; si, obtenant par moi la main d'une femme extrêmement délicate et sensible, vous n'aviez eu les regards, les soins, les émotions de l'amour que pour elle, nul autre ne serait entré dans son cœur. — Pour qui approfondirait cette triste aventure, je suis persuadée que tout partirait de là : — mais pourvoyons au présent, sans récriminer sur le passé. — Quelles sont vos intentions, vos vues, votre marche dans l'état actuel des choses ?

LE MARQUIS.

Il me fallait cet outrage, pour sentir à quel point j'aimais Mme. de Lussan. — Je vois, avec un profond chagrin, qu'il faut un intervalle entre le moment du don de sa main et celui du don de son cœur. — Son oncle veut absolument qu'elle remplisse son engagement ; — ce sera ensuite à l'époux à mériter ce qui a été refusé à l'amant.

LA MARQUISE.

Mon ami, les fruits de la violence sont

affreux à cueillir dans l'hymen. — Et si d'ailleurs elle résistait ?

LE MARQUIS.

Le Maréchal y est engagé de son honneur ; — elle serait perdue.

LA MARQUISE.

Et si elle consentait à se perdre ? — Si elle renonçait à tout ce qu'elle tient de son oncle, à tout ce qu'il veut faire pour elle ? — Mon fils, ce plan là ne vaut rien.

LE MARQUIS.

Moi, je ne fais que consentir à ce qu'ils ont réglé.

LA MARQUISE.

Qu'ont-ils réglé ?

LE MARQUIS.

Que si, demain, elle se refuse à notre mariage, elle entrera dans un couvent, par lettre de cachet.

LA MARQUISE.

C'est précisément ce qu'on a fait pour moi ; — et ce que je ne souffrirai pas sur

elle. — Pourquoi une lettre de cachet, et un couvent ?

LE MARQUIS.

Pour l'empêcher de communiquer avec ce misérable.

LA MARQUISE.

Cela n'empêche rien. — Ne pourriez-vous d'ailleurs employer des expressions moins offensantes ?

LE MARQUIS.

Je ne croyais pas avoir à me gêner avec vous, dans l'épanchement de mon injure.

LA MARQUISE.

Vous feriez cependant bien, par respect pour vous-même. — Et de lui, qu'en veulent-ils faire ?

LE MARQUIS.

Il restera à la Bastille, jusqu'au mariage de Mme. de Lussan.

LA MARQUISE.

Mon fils, je vous le déclare, il n'y est pas, et n'y entrera pas. — Je suis quelque

Digitized by Google

chose aussi dans cette affaire ; et je ne la laisserai pas conduire ainsi.

LE MARQUIS.

Madame, je vois que mon rival a en vous un chaud et puissant protecteur.

LA MARQUISE.

Je n'ai jamais abandonné un ami ; et j'abandonnerai Malherbe, moins qu'un autre. — Je le crois capable de reconnaître ce qu'il nous doit, comme la Comtesse digne de sentir ce qu'elle se doit à elle-même. — Je veux au moins le tenter. — Si je réussis par ce moyen, aurez-vous regret à l'emploi de ceux qu'on vous a fait adopter ?

LE MARQUIS.

J'honore ici, madame, votre noble bonté et je sais votre habileté à manier les caractères et les passions des hommes : — mais je doute du succès. — Si l'on m'en croyait, on me laisserait moi-même défendre ma cause, vider ma querelle. — Pour cela, j'ai besoin de la liberté de Malherbe ; et loin de m'y opposer, je la sollicite moi-même.

LA MARQUISE.

Mon fils, si j'ai encore sur vous l'autorité d'une mère, je vous défends de vous arrêter à cette pensée. — J'exige votre parole.

LE MARQUIS.

Je n'ai rien à vous promettre, puisque mon rival est à ce moment sous l'autorité du roi.

LA MARQUISE.

Cruel enfant, vous ne savez pas quel trouble vos emportemens, vos défiances ont jeté dans mon ame ; — vous ne pouvez le concevoir ! — Je veux au moins vous expliquer le principe de ma conduite, avec toute la tendresse et toute la sincérité d'une mère : — J'estime et j'aime Malherbe ; et surtout parce que j'en attends plus de raison, plus de justice, que je n'en ai trouvées en vous. — Mais il serait bien plus encore pour moi, il serait pour moi un autre fils.... —Je suppose que j'aie passé par un autre mariage, avant celui d'où vous êtes né, etqu'un autre enfant..... — Eh ! bien, dans ce cas même, cet autre enfant se trouva-t-il dans la position où est actuellement Mal-

herbe à l'égard de la femme qui vous est engagée, je ne verrais que vos droits supérieurs ; et je ferais tout pour en assurer le triomphe. — J'ai placé là mon devoir, mon honneur, mon bonheur. — Après cela, mon fils, accusez-moi encore, si vous le voulez, dans votre cœur ; — j'en appelle au mien de votre injustice.

— Retirez-vous, j'ai besoin de repos. — J'irai demain traiter de tout ceci avec le Maréchal ; — car je neveux plus absolument de l'intervention de votre oncle. — Je suffis aux devoirs d'une mère.

LE MARQUIS (*en lui baisant la main.*)

Ma mère, il faut toujours finir par vous aimer et vous honorer.

Je veux suspendre mon ressentiment et tout soumettre à une explication amicale entre lui et moi. — Approuvez-vous que je lui en fasse la proposition ?

LA MARQUISE.

Je vous remercie de cette idée ; — mais vous sentez qu'il faut un médiateur et un arbitre entre vous. — C'est la mission qui, je l'espère, me sera déférée de part et d'autre.

— Embrassez-moi, vous m'avez déja tout fait oublier.

LE MARQUIS (*à part.*)

Je veux prévenir son vœu ; je vais écrire tout de suite à Malherbe, et lui apporter ma lettre, ici, avant son coucher.

SCÈNE VI.

Elle entreprend de triompher de l'amour de son autre fils.

LA MARQUISE. (*Elle sonne. — Henriette paraît.*)

Faites entrer Malherbe ; — et veillez à ce que personne ne vienne pendant qu'il sera avec moi.

(*Seule.*) O ! Dieu, qui vois la justice de mes desseins, favorise mon entreprise ; et accorde-moi le plus beau triomphe d'une mère, celui de réunir par leurs vertus des enfans divisés par leurs passions, et de se soumettre leurs cœurs, par le charme de sa tendresse!

Digitized by Google

MALHERBE.

C'est ici, qu'hier, la plus tendre des mères m'a pressé, pour la première fois, sur son cœur : — et toutes les paroles qui en sont sorties retentissent encore dans le mien, et le remplissent de la même émotion.

LA MARQUISE.

Ta jeunesse s'est écoulée sans les caresses et les soins de ta mère; la mienne est déja bien loin de moi, lorsque je te retrouve. — Mais bénissons encore le ciel de ce tardif bienfait ; — et surtout méritons-le, mon fils, en nous aidant à bien faire, chacun, notre devoir.

MALHERBE.

Le Marquis vous quitte : — il n'a pas dû vous parler pour moi. — Je conçois sa fureur ; — il ne peut encore me rendre justice.

LA MARQUISE.

Il s'est calmé à ma voix. — J'ai été contente de lui : — j'espère l'être davantage de vous.

MALHERBE.

Vous ne connaissez pas, ma mère, quel homme a été Gourville dans cette conjonc-

ture ! — Quel noble et grand caractère ! Quel ami généreux et sage !

LA MARQUISE.

Plus rapprochée encore de lui par vous, je l'aimerai davantage. — Faites-lui connaître que sa cause et la vôtre ne font qu'une pour moi.

MALHERBE.

Je n'ose presque vous parler de Mme. de Lussan. — Je ne vous avais jamais rien laissé apercevoir dans ce sentiment, qui décidera de ma vie. — Je l'avais caché aussi à Gourville.

LA MARQUISE.

Il est certain que vous avez très-mal fait de ne rien laisser pénétrer à votre amie. — Mon enfant, je retiens à jamais votre parfaite confiance dans tous ces secrets du cœur. — Je le reconnais tous les jours ; les réserves dans l'amitié n'amènent que des regrets, des fautes et des malheurs.

MALHERBE.

Sachez aussi, que le moment où nous nous sommes donnés l'un à l'autre, fut celui

celui où le Marquis portait ailleurs ses soins et ses vœux, où il semblait rompre lui-même, et où M. le Maréchal aussi paraissait exiger une rupture.

LA MARQUISE.

Je pensais cela, avant de l'entendre.

MALHERBE.

Actuellement, que M. le Maréchal est instruit de cette passion mutuelle; — qu'il sait aussi que je ne lui suis pas étranger, que le souvenir de mon père a paru l'émouvoir en ma faveur; — ne changera-t-il rien à ses desseins, à ses ordres, — à ses rigueurs?

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai conçu une espérance à laquelle je ne veux pas renoncer; et j'ai une ardente prière à vous présenter. — Nous ne nous connaissons que depuis deux jours, sous le tendre rapport dans lequel nous allons vivre. — Je ne me sens encore sur vous ni les droits, ni les avantages d'une mère, qui a rempli tous ses devoirs auprès de son fils. — Il peut rester dans quelque coin de votre ame des incertitudes, des soupçons peut-être. — Il faut que le

passé soit expliqué entre nous ; — et j'ai besoin de vous dévoiler tout mon cœur, pour que vous conceviez bien quels motifs m'animent, par quel sentiment je vous implore. — Votre cœur n'est-il pas, dans ce moment, troublé par une affection plus impétueuse ? — est-il disposé au tendre abandon de la confiance maternelle ?

MALHERBE.

Jamais je ne serai plus avide des confidences de votre ame, plus entraîné par le desir d'y porter toutes les satisfactions.

LA MARQUISE.

J'ai aimé profondément votre père ; — j'en ai été profondément aimée.... — ce souvenir se retrace à moi avec plus de douceur. — Mon ami, il semblait que caché jusqu'ici dans le fond de mon ame, il vous attendît, pour recevoir enfin un épanchement. — A sa mort, je crus que tout s'anéantissait pour moi; et je ne pouvais plus aimer que l'enfant qui me restait de lui. — Cependant, ce fut à cette époque que M. de Lusigny voulut pardonner et être pardonné. — Je me flatte d'avoir réparé mes torts envers lui; et du moins

il est mort content de moi. — J'eus de lui un fils. — On m'allarma, on m'effraya sur la tendresse plus vive que je paraissais vous garder; on m'en fit des reproches, un crime. — On exigea votre éloignement. — Jamais je ne souffris davantage. — J'ignorais tout; tout se consomma lentement; — et l'on me persuada votre mort. — Lorsque j'en eus dans les mains le fatal témoignage, je pris le portrait de votre père et sa dernière lettre; je les innondai de mes larmes, je m'en abreuvai, — comme si j'eusse voulu que ce fussent les dernières, que mon cœur pourrait me fournir. — Je voulus du moins le fermer, autant qu'il me serait possible. — Mes devoirs envers mon autre enfant furent la seule affection profonde, à laquelle je ne renonçai pas. — J'adoptai une nouvelle existence. Je me livrai à l'étude; j'ornai mon esprit; je désirai ce genre de jouissance et de succès: à la société; je cherchai l'art d'y régner dans celui de plaire; je joignis à quelques grâces naturelles la dignité des manières, des procédés, de la conduite; l'art des ménagemens entre les passions et les caractères au tact des convenances entre les âges,

les sexes, les rangs divers. — On me crut plus aimable, depuis que rien ne m'attachait plus; j'obtins une sorte d'empire, pour remplir le vide d'un seul sentiment; — et n'ayant pu être une femme heureuse, je devins une femme célèbre. — Je cultivai autour de moi ces liaisons, qui occupent la vie, en y jetant encore quelque intérêt, par des soins, des services, de la fidélité. — Je soignai ma fortune; — je favorisai l'élévation de mon frère; — je pris de loin de l'ambition pour mon fils. — Et, après la mort de mon mari, j'acceptai le dévouement du Maréchal, sans m'engager envers lui qu'à une amitié plus intime.

J'en étais là, quand, il y a six ans, vous parûtes devant moi. — Je revis en vous les traits de votre père; — j'y retrouvai encore bientôt le fond de son ame; car, vous vous ressemblez en tout. — Par une sorte de puissance magique, à laquelle je fus forcée de céder, tout se réveilla en moi, et j'appartins encore secrètement à un nouvel objet. — Si les bienséances me l'avaient permis, et si je n'avais craint de donner des ombrages à mon fils, jaurais voulu vous enlever à vos bons Artaut, vous

avoir à moi seule. — Mes empressemens ont pu vous paraître quelquefois bizarres, même importuns. — Je n'ai cessé d'avoir sur vous les inquiétudes, les troubles, les jalousies même de l'amour maternel; et tout ce que je pouvais faire, c'était de les cacher aux autres et à vous. — Quelle fut la délicieuse émotion de mon ame, lorsque j'appris que celui dont j'avais refait mon fils perdu était mon fils retrouvé! — vous l'avez vue, mon enfant, et vous en avez joui, comme je le voulais. — Vous dirai-je le prolongement de cette ivresse, lorsque seule, dans le silence et le repos de la nuit, — et repoussant le sommeil comme un ennemi de ma joie, mon imagination s'est lancée dans ce nouvel avenir? —Vous dirai-je aussi mon saisissement, ma consternation, mon épouvante, le lendemain, quand le Marquis m'apprit que Mme. de Lussan ne voulait plus l'épouser, quand mon frère m'apprit que vous en étiez la cause et qu'elle vous aimait? — Cependant ma première pensée, mon premier vœu, fut — ce partage que vous venez me demander : toutes les grandeurs pour votre frère, et pour vous, toutes les jouissances du cœur.

MALHERBE.

Ah! je reconnais le vôtre; il avait prévenu le mien. — C'est ainsi que toujours.....

LA MARQUISE.

Laissez-moi achever. — Mon ami, la tendresse maternelle peut avoir ses excès, ses écarts, ses injustices; je l'ai éprouvé. — Mais c'est le plus pur et le meilleur de nos sentimens; et ses plus vives impulsions ne peuvent longtems s'affranchir des sévères menaces de la conscience; je l'ai éprouvé aussi. — Je me suis recueillie sous le regard de la Divinité; j'ai voulu lui rendre compte de mon ame; et en invoquant son secours, je me suis interrogée sur mon devoir. — J'ai reconnu — que je serais toujours entraînée vers vous par une préférence involontaire: indépendamment de vos qualités supérieures, d'un charme particulier que votre cœur a pour le mien, cela tient encore aux circonstances qui vous avaient ôté et à celles qui vous ont rendu à moi; — et j'ai jugé, — qu'en gardant cette affection, elle ne devait jamais être la règle de ma conduite; que, plus j'étais à vous par le cœur, plus je devais être à votre frère

par les services ; que je ne pourrais me réserver de faire tout pour vous, qu'après avoir assuré à votre frère tout ce qui lui était acquis.

Deviendrai-je donc une marâtre pour lui, parce que je vous ai retrouvé ? — Irai-je dire au Maréchal : consentez à la folle ivresse de mon cœur. Cet enfant-ci est tout pour moi, il faut que l'autre lui soit sacrifié? — A votre frère: j'ai tout fait pour vous obtenir, pour vous faire mériter ce beau mariage; mais il est devenu nécessaire au bonheur d'un autre jeune homme ; je suis pour lui, — contre vous. — Au Cardinal : vous aviez conçu la féroce pensée de perdre l'enfant illégitime, pour mettre hors de tout danger l'enfant légitime. — Je veux être injuste et barbare à mon tour, tout violer : l'enfant de l'amour a échappé : sa renaissance sera la ruine et l'humiliation de l'enfant de l'hymen. — Mon fils, si j'étais capable d'une telle conduite, détestant bientôt mon crime dans ses effets, le remords dévorerait ma vieillesse où j'arrive, ou plutôt ne permettrait pas à ma vie d'y atteindre.

MALHERBE.

O mère adorable! — qui connaîtra jamais l'exquise sensibilité de votre ame? moi seul, qui en suis le principal objet. — Qui pourra jamais la payer par un retour, capable de la satisfaire? moi seul, qui en jouirai dans tout son charme. — Qui doit vénérer, ménager, avec une crainte religieuse, cette vertu maternelle, qui sait triompher jusques de la tendresse maternelle? moi seul encore, à — qui elle enlève le moyen du bonheur. — Je ne me pardonnerais pas d'attenter, par une prière, au devoir que vous vous êtes imposé. — Je ne sais ce qui arrivera de mon amour; — mais je ne veux pas qu'il ait coûté un seul reproche à votre cœur. — Je renonce à l'intercession que je vous demandais.

LA MARQUISE.

Ne pouvez-vous davantage mon fils? — Ils sont tous des foux avec leurs coups d'autorité, leurs plans de violence. — Je sais seule où est l'unique ressource de nos vœux. — Vous, êtes l'arbitre de tout; le marquis de Lusigny ne peut plus recevoir la main de Mme. de Lussan, que par vous. — Vois,

mon enfant, la puissance que t'accorde la destinée et toute la générosité où elle t'appelle! — Avec un mot, tu mets le repos ou le trouble dans nos deux familles. — Je ne me le dissimule pas, tu as à faire le plus difficile, le plus grand des sacrifices. — Je connais ton cœur : un trône te coûterait moins à céder. — Mais je te demande ce sacrifice, parce qu'il surpasse les ames ordinaires. — Élève-toi, par le courage de la vertu, à la dignité de ce beau génie qu'on te reconnaît. — Considère cette différence entre ton frère et toi ; — né pour les grandeurs, la femme qui les lui apporte, est celle qui lui convient. — Mais, toi, affranchi de ces entraves, et ayant acquis les plus grands droits à notre reconnaissance à tous, rien ne borne tes vœux, comme rien ne gêne ton choix. — Ne trouves-tu encore une fois la femme de ton bonheur que dans les rangs élevés ? — Confie-toi au dévouement de ta mère ; Je recommencerai, s'il le faut, pour ce nouveau succès, cette vie factice, dont tu m'as fait sentir le poids et l'ennui ; — ne la trouves-tu que dans les rangs obscurs ? — Sur la foi de ton cœur, la femme honorée

de tes vœux, sera celle que je préférerai. — Elle sera à côté de toi dans mon cœur, à côté de moi dans ma maison. — Tu me verras alors secouer, avec ta propre philosophie, ces préjugés d'alliance, auxquels je dois me soumettre pour mon autre fils. — Tu gémiras dans ton cœur d'un si cruel effort; — peut-être longtems. — Néanmoins, il s'y élévera un pur et noble ravissement. — Tu verras tout le bien que tu auras fait autour de toi; — et surtout à ta mère. — Tu te sentiras grand, fort, bon par excellence; et cette belle impression de ton ame sera encore un accroissement dans ton génie. — Non, je ne me trompe pas; je ne te demande rien qui ne te convienne; rien au dessus de toi. — Vois ta mère à tes genoux, — attendant la digne parole, qui va sortir de ton cœur.

MALHERBE (*la relevant.*)

Ma mère! — O ciel, que faites-vous? C'est à moi de parler à genoux devant tout ce qu'il y a de plus touchant dans l'humanité, de plus sacré dans la nature.

(*A genoux.*)

Rien ne pourra jamais vous surpasser

parmi les femmes, parmi les mères! — J'adore cette sublimité de la vertu qui vous inspire, — que vous voulez m'inspirer.

LA MARQUISE.

Parle, mon enfant; — vois bien tout ce que ton cœur peut faire!

MALHERBE.

O charme encore inconnu de la tendresse maternelle! — Elle a tout ébranlé en moi, jusqu'à la domination de l'amour. — Je ne me retrouve plus entre ces deux sentimens. — Je suis attiré et retenu par deux puissances égales.

(*Il se relève, s'arrête; se recueille un moment.*)

Ma mère, je suis enivré des charmes de Mme. de Lussan. — La possession de son cœur est pour moi au dessus de tous les biens, de tous les triomphes, qui peuvent passionner les desirs des mortels. — Et cependant, je le crois, je le sens, vous m'avez pénétré au point que je m'imolerais pour vous offrir le sacrifice de tout ce bonheur. — Mais je suis aimé d'une passion égale. — Ce que je ferai contre moi, je ne puis, ni

ne dois le faire contre elle. — Je n'ai pas le droit — de lui présenter la prière que vous m'avez faite.

Mme. de Lusigny se recueille dans un sombre silence. — Elle se promène. — Quelquefois elle regarde Malherbe avec une profonde tendresse ; — et enfin, elle jette sur lui un regard plus animé, qui signifie qu'elle n'est pas mécontente de lui ; — et puis elle dit :

LA MARQUISE.

Mon Dieu, tu m'en es témoin, j'ai fait tout ce que je pouvais !

(Pendant ce tems, Malherbe s'est aussi écarté de sa mère ; il a rêvé d'un air désolé ; et après le mot de la Marquise, il s'en rapproche et dit :)

MALHERBE.

Vous ne savez pas, ma mère, jusqu'où je suis aimé ! — Elle a renoncé à tout pour moi. — Comment voulez-vous qu'elle renonce à moi ? Ce matin, si je n'avais pas conçu la pensée de venir vous implorer pour notre amour, révoltés des persécutions qui tombaient sur nous, nous partions,

moi, pour l'Angleterre, elle, pour la Hollande : nous faisions chacun, de notre côté, une dernière instance ; — ensuite, usant de nos droits, et renonçant à tout, nous nous serions épousés. — On a détruit par la violence son dévouement à son oncle, jusqu'alors plus puissant que l'amour même. — Son ame s'est affranchie maintenant ; — on ne la soumettra plus.

LA MARQUISE.

Elle vous aime à ce point ? — Et sa résolution en est là ?

(*Ils se séparent encore, et ont l'air de méditer, chacun, un autre plan de conduite.*)

Malherbe, vous devez avoir besoin de repos. — Je vais vous faire préparer un lit. — Restez ici un moment; — je reviendrai vous prendre.

MALHERBE (*seul.*)

Je ne l'approcherai jamais, sans recevoir d'elle une impression plus profonde. — Toute ma vie, je la verrai là, à mes genoux, préférant l'un de ses fils, et en voulant tout obtenir, pour l'autre ! — Quelqu'un marche, paraît venir ici ?

(*Au même instant, un laquais derrière, dit :*)

UN LAQUAIS.

Toutes les portes sont fermées sur le grand escalier, monsieur le Marquis ; — voyons si celle-ci est restée ouverte.

(*La porte s'ouvre, le Marquis paraît précédé d'un laquais qui porte un flambeau.*)

MALHERBE.

O ciel ! c'est le Marquis !

SCÈNE VII.

Deux frères, prêts à se battre.

MALHERBE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS (*en s'appochant.*)

C'est vous, monsieur ! — Vous attendez ma mère, peut-être ?

MALHERBE.

J'ai déja eu l'honneur de la voir ; — elle me quitte à l'instant et va rentrer.

LE MARQUIS.

Elle vous avait demandé un entretien, sans doute ?

MALHERBE.

Non, je suis venu de moi-même.

LE MARQUIS (*après un instant de réflexion, et d'un ton adouci.*)

Malherbe, je vous écrivais à l'instant. — Avant tout, je vous proposais une explication : — il est possible que vous ayez voulu prévenir mon vœu. — Si vous étiez venu offrir à ma mère de tout réparer, je suis prêt à tout oublier ; — nous redeviendrons amis.

MALHERBE.

Je me suis expliqué avec madame votre mère. — Je ne crois pas qu'elle ait vu en moi un cœur ennemi du vôtre.

LE MARQUIS.

Parlons nettement, s'il vous plaît. — Quelle est votre résolution ?

MALHERBE.

D'être juste envers vous, comme envers moi.

LE MARQUIS.

Nous ne traitons pas ici, monsieur, un point de droit, mais un point de fait. — Il n'y a ici que le *oui* ou le *non*. — Renoncez-vous, *oui* ou *non*, à vos espérances sur le cœur de Mme. de Lussan?

MALHERBE.

Marquis, ne nous hasardons pas dans une explication — qui ne peut encore avoir lieu.

LE MARQUIS.

Je n'en veux plus, monsieur : — j'en suis à ma seconde proposition. — Voulez-vous vous trouver demain au bois de *Boulogne*, à six heures du matin ? — *Oui* ou *non*.

MALHERBE.

Je ne répondrai point à cette proposition, — dans l'appartement de Mme. votre mère.

LE MARQUIS.

Je fais sans cesse des découvertes en vous, monsieur. — Hier un perfide ; — aujourd'hui un lâche.

MALHERBE.

Digitized by Google

MALHERBE.

Pas plus l'un que l'autre. — Monsieur le Marquis, mesurez vos paroles, — et n'abusez pas d'un devoir qui m'enchaîne, du sentiment qui me retient. — Croyez que, quand je me contiens sous une pareille injure, je fais tout ce qui est de la force de mon ame.

LE MARQUIS.

Je renouvelle — ou mon injure ou ma proposition.

(*Malherbe éprouve une violente agitation, qu'il parvient à dompter, ensuite il dit :*)

MALHERBE.

Je la refuse, Monsieur. — Heureusement il y a trois personnes autour de vous qui savent pourquoi.

(*Il reste devant le Marquis d'un air ferme, noble et doux.*)

(*Le Marquis est prêt à se lancer sur lui, et reste comme étonné.*)

SCÈNE VII.

Dernière ressource d'une mère dans une situation terrible.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MALHERBE.

LA MARQUISE (*en arrivant à pas précipités, en criant :*)

Dieu! — mon Dieu! — ils sont ensemble!
(*Elle se place entr'eux.*)
Qu'avez-vous fait? Que vous êtes-vous dit? — Répondez-moi tous deux, je vous l'ordonne.
(*Elle est toute tremblante; elle demande de la main un fauteuil.*)
(*Le Marquis approche un fauteuil. — Pendant ce moment, Malherbe soutient la Marquise. — Le Marquis repousse Malherbe, prend sa mère dans ses bras, et la place.*)
(*Après cette action, les deux frères s'entreregardent avec une violente colère.*)

Digitized by Google

LA MARQUISE (*les apercevant.*)

Quels regards entr'eux ! — Mon Dieu, secourez-moi.

(*Une pause.*)

Marquis, répondez-moi le premier, en homme vrai, en homme d'honneur ? — N'avez-vous pas arrangé entre vous un duel ?

LE MARQUIS (*avec un regard de mépris sur Malherbe.*)

Il l'a refusé.

MALHERBE (*avec un regard calme et fier.*)

Oui, j'ai eu cette puissance sur moi.

LA MARQUISE (*avec un regard reconnaissant sur Malherbe.*)

Ce ne peut être que par un égard pour votre mère, — qu'elle devait aussi attendre de vous.

(*Une pause.*)

(*Au Marquis.*)

Je vous demande votre parole, mon fils, de ne pas renouveler cette proposition.

LE MARQUIS.

Madame, souffrez cette plainte amère ;

votre intérêt se partage trop entre lui et moi. — Voilà ce qui rallume ma fureur.

LA MARQUISE (*se levant, et comme prenant son parti par une subite inspiration de l'ame.*)

Je vais la faire tomber d'un mot.

(*A Malherbe, qui s'approche, comme pour l'avertir et l'arrêter.*)

Malheur à la mère qui balance entre son humiliation et l'inimitié de ses enfans!

(*Au Marquis.*)

Vous ne pouvez vous battre ensemble; vous ne pouvez vous haïr. — Vous avez été conçus dans le même sein : — il est, — par moi seulement, — votre frère.

LE MARQUIS.

Grand Dieu!

(*La Marquise fixe le Marquis avec le courage de l'action qu'elle vient de faire.*)

(*Le Marquis jette un regard sur elle; — elle baisse les yeux avec une noble pudeur.*)

LE MARQUIS.

Quel secret!

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Il n'est connu que depuis deux jours ; il l'est de votre oncle et du Maréchal. — Malherbe lui appartient aussi, par le même genre de lien. — Le chevalier d'Estor fut son père.

(*Une pause.*)

Malherbe, le Marquis vous aima toujours, et il peut vous aimer encore.

Marquis de Lusigny, le fils naturel du chevalier d'Estor serait autorisé, par les lois, à usurper la première place dans votre maison. — Malherbe ne l'a pas voulu, ne le voudra jamais.

LE MARQUIS.

Ma mère, jamais cette découverte n'affaiblira mon profond respect. — Qu'elle ne m'ôte rien dans votre tendresse.

LA MARQUISE.

Mon fils, elle doit l'augmenter !

MALHERBE.

Monsienr de Lusigny, malgré ce qui se passe et ce que vous avez pu croire, vous

n'aurez jamais un meilleur ami que moi.

LE MARQUIS.

Il me sera doux, monsieur, de recevoir et de rendre ce sentiment.

LA MARQUISE (*elle les regarde l'un et l'autre les larmes aux yeux, les prend par la main, et dit :*)

Embrassez-vous, mes enfans ; — et pardonnez à votre mère.

(*Ils s'embrassent, tombent ensuite aux genoux de leur mère, qui embrasse chacun d'eux, en commençant par le Marquis ; — ensuite elle dit :*)

Reposez-vous sur vos parens, pour finir la rivalité qui vous divise.

(*Une pause.*)

Malherbe, j'ai besoin du dépôt que je vous ai confié. — Remettez-le-moi.

(*Elle réfléchit un moment, et puis elle dit :*)

Marquis, Malherbe n'a d'asile cette nuit que notre maison. — Il convient mieux qu'il couche dans votre appartement que dans le mien : — Je vous confie votre frère,

(*Le Marquis court à Malherbe, lui prend la main, et dit :*)

LE MARQUIS.

Qui s'attaquerait à lui, s'attaquerait à moi.

LA MARQUISE.

Ecoutez, mes enfans, vous voilà déja disposés à vous aimer en frères. — Comme rivaux, vous ne pouvez encore vous entendre. — N'entrez en aucune explication ce soir.

Cette scène, qui menaçait d'être terrible, a été douce. — Retirons-nous, chacun, avec cette émotion — de bon augure. — Demain, je serai, de bonne heure, chez le Maréchal.

Fin du quatrième Drame.

CONTINUATION

DE

LA SECONDE PARTIE.

CINQUIÈME DRAME.

EN UN ACTE.

Décision du sort du fils naturel, déférée au plus proche parent de son père et son héritier.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*A Versailles chez le maréchal d'Harocour.*)

Le principal personnage, au dernier acte.

LE MARÉCHAL, LA MARQUISE, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

Ma sœur, souffrez que je vous répète ce reproche devant le Maréchal : vous êtes trop mère d'un côté, ou vous ne l'êtes pas assez de l'autre.

LA MARQUISE.

Mon frère, vos plans d'aujourd'hui tiennent trop encore de vos barbaries d'autrefois.

LE MARÉCHAL.

Vous ne gagnez rien à vous faire rappeler le passé, monsieur le Cardinal ? N'aurais-je pas aussi à vous attaquer là-dessus, moi ? De quel droit disposiez-vous de cet enfant, à votre manière ? — N'étais-je pas l'oncle et l'héritier de son père ?

LA MARQUISE.

N'appuyons pas ici sur d'odieux souvenirs, Maréchal ; mais prenons chacun le rôle qui nous convient. M. le Cardinal peut s'en reposer sur vous et sur moi du soin de régler le sort de nos enfans. Mon premier devoir est de veiller aux droits du Marquis. Quant à Malherbe .... vous avez aimé son père par-dessus tous vos parens .... Si vous aviez su qu'il avait un fils, perdu dans le monde .....

LE MARÉCHAL.

Je l'aurais cherché par-tout, pour me charger de son éducation, de sa fortune.

LA MARQUISE.

Si, en mourant, son père l'avait mis sous votre protection.....

Digitized by Google

LE MARÉCHAL.

J'aurais fait dès-lors ce que je veux accomplir aujourd'hui ; il aurait obtenu, par moi, le nom de son père, et je lui en aurais remis les biens.

LA MARQUISE.

Lisez cet écrit : il vous est adressé autant qu'à moi ! — Et maintenant, soyez seul chargé de sa conduite, de sa destinée.

LE MARÉCHAL (*après avoir lu.*)

Ce pauvre d'Estor ! — Mon meilleur ami ! — Je suis le père de son fils. — Heureusement que j'avais tout résolu, avant de connaître cette lettre ; — il n'y aurait plus de mérite à moi ; car elle est une sommation à mon honneur.

LE CARDINAL.

J'entre dans vos sentimens à l'un et à l'autre ; et vous savez quelle fut aussi ma première détermination pour ce jeune homme : mais reprenons de sang-froid l'examen de notre plan, — vous verrez....

UN VALET DE CHAMBRE.

M. l'abbé Alain prie monsieur le Cardinal de vouloir bien venir l'entendre, un moment.

LE CARDINAL.

C'est un homme que j'ai laissé au *Lieutenant de police*, pour me rendre compte de tout.

LE MARÉCHAL.

Qu'il entre; — je veux tout savoir.

SCÈNE II.

Position nouvelle de tous les personnages.

LES MÊMES ACTEURS, L'ABBÉ ALAIN.

ALAIN.

Je suis désolé de, n'avoir que de fâcheuses nouvelles à raconter, la première fois que j'ai l'honneur de paraître devant M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Quoi donc, monsieur ?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je tremble.

LE CARDINAL (*à part.*)

Bon. — Je serai du moins vengé par les attentats des uns, des faiblesses des autres.

ALAIN.

M. de Gourville a jugé à propos de commencer cette journée .... par son mariage.

LE MARÉCHAL.

Que nous fait cela, monsieur ?

ALAIN.

Ensuite Mme. de Gourville s'est rendue chez Mme. la comtesse de Lussan entre 8 et 9 heures ; et suivies d'une femme de chambre, elles sont allées dans une maison tierce ; où une voiture de poste les attendait ; elles sont disparues, sans laisser à qui que ce soit — aucunes notions sur ce voyage.

LE MARÉCHAL (*regardant la Marquise avec un mélange de colère et d'indignation.*

Mon Amélie m'abandonne..... et se déshonore !

LA MARQUISE.

Grand Dieu ! où en sommes-nous ! — Et Malherbe ?

ALAIN.

Suivant ce qu'on a pu découvrir, il avait couché, je ne sais comment, à l'hôtel de Lusigny, et il a assisté ce matin au mariage de Mlle. Artaut. — Depuis, ses traces se sont effacées. — Mais, dès la veille, M. de Gourville avait eu le projet de l'envoyer en Angleterre ou en Hollande.

LE CARDINAL.

Et Gourville ?

ALAIN.

Il reste à Paris, garanti, à ce qu'il croit du moins, par un ajournement personnel du parlement.

LE CARDINAL.

Il veut incendier la France par ce procès et s'attaquer à M. le Maréchal lui-même !

ALAIN.

Il veut du moins le compromettre avec le

le Roi, par la révélation du secret de Mme. la marquise de Lusigny ; Artaut, son beau-père, ce Pontigny, à qui M. le Maréchal a, peut-être trop tôt rendu la liberté, et le domestique de M. Malherbe sont maintenant à Versailles, pour essayer de parvenir jusqu'à Sa Majesté. — M. le lieutenant de police a senti qu'on aurait besoin de sa présence ici. Il arrive dans le moment.

LE CARDINAL.

Monsieur le Maréchal, qu'ordonnez-vous? — D'abord sur cet Artaut et ses compagnons.

LE MARÉCHAL.

Cela est très-important, très-pressé ; — un mot lâché par ces gens-là divulguerait tout, et m'attirerait un juste reproche. Le Roi ne veut pas d'ordres pareils, sans qu'on lui en ait donné les causes et les motifs. Je lui ai moi-même inspiré cette maxime ; — et je n'ai pu m'y soumettre ici.

Qu'on les cherche dans tout Versailles, et qu'on me les amène.

LE CARDINAL.

Mon cher abbé, allez d'abord veiller à cela.

(*Alain sort.*)

Quelles précautions autorisez-vous, relativement à Mme. de Lussan ?

LE MARÉCHAL.

A l'instant, des couriers sur toutes les routes. — Mon ingrate, ma coupable nièce.....

(*Il s'arrête et regarde la Marquise.*)

Qu'on la conduise.....

LE CARDINAL.

Dans le couvent le plus prochain ?

LA MARQUISE.

A vos genoux.

LE MARÉCHAL.

Dans mes bras. — Mon Amélie n'est pas faite pour se déshonorer ; elle est sûrement victime d'une machination infâme.

LE CARDINAL.

Sur Malherbe ?

Digitized by Google

LE MARÉCHAL (*en consultant encore les yeux de la Marquise.*)

Son insolence, son audace, mériteraient ... mais c'est l'enfant de la Marquise, c'est mon neveu. — Il n'est pas étonnant qu'il s'égare ; il n'a encore connu ni la tendresse, ni l'autorité d'un père. Je ne l'ai pas encore vu, comme mon parent ; je veux le voir. — Qu'on me l'amène aussi.

LE CARDINAL.

Sur Gourville ?

LE MARÉCHAL (*en colère.*)

Gourville !

LE CARDINAL.

A la Bastille.

LE MARÉCHAL.

Il serait encore trop près de moi. — Au *mont Saint-Michel.*

LA MARQUISE.

Maréchal, vous m'avez souvent remercié d'avoir calmé votre colère. Rien n'est encore éclairci dans ceci. J'ai mandé et j'attends Mme. Artaut : cette femme est la vérité

même. Je saurai tout par elle. — Suspendez encore vos rigueurs.

LE MARÉCHAL.

Jamais, qu'il n'ait commencé par se soumettre.

UN VALET DE CHAMBRE.

La salle d'audience est pleine; il est onze heures; — et on attend Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Avec un cœur dévoré de mes propres chagrins, il faut que j'aille entendre les plaintes des autres!

UN AUTRE VALET DE CHAMBRE (*qui ouvre les deux battans.*)

DE LA PART DU ROI.

LE MARÉCHAL (*à part.*)

A cette heure-ci? — Il devait être à la chasse!

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

Le Roi mande à l'instant M. le Maréchal.

Digitized by Google

LE MARÉCHAL (*à part.*)

Vous verrez que ces gens-là auront déja présenté leur placet, parlé ou fait parler!

Je me rends aux ordres du Roi, mon maître.

(*Pendant qu'on lui apporte son épée et son chapeau.*)

Je vais chez le Roi. Je ne puis donner d'audience aujourd'hui.

Vous, Cardinal, allez au Lieutenant de police; et, avec lui, pourvoyez à tout, selon mes intentions.

LA MARQUISE (*bas au Maréchal.*)

Mon ami, mon secret est à votre disposition, si cela est nécessaire.

(*Le Maréchal lui baise la main, avec sensibilité; prend un air calme, mais sombre, et sort.*)

LA MARQUISE.

Que de maux nous menacent! — Je ne sais où arrêter ma pensée. — Mon courage s'épuise. — Et cette Mme. Artaut qui n'arrive pas!

(*Pendant que tous les acteurs se retirent, un vieux valet de chambre s'approche mystérieusement de la Marquise, la retient, et lui dit :*)

DUMONT.

Madame la Marquise, M. de Gourville demande à vous parler, — dans la minute.

LA MARQUISE.

Gourville ! — Où est-il ?

DUMONT.

Ici, madame, venez avec moi.

SCÈNE III.

Trois bourgeois avec le premier Ministre.

ARTAUT, PONTIGNY, GEORGE.

En les introduisant, un valet de chambre leur dit :

UN VALET DE CHAMBRE.

Attendez ici, M. le Maréchal.

Digitized by Google

GEORGE.

Diable ! comme on nous traite avec distinction ! — Les autres restent dans les antichambres ; et nous, nous sommes introduits dans son cabinet ; — mais, à ce qu'il paraît, pour n'en pas sortir.

PONTIGNY.

De superbes tableaux, ma foi. — Oh ! je m'en vais détailler tout cela.

ARTAUT.

Qu'est-ce que ceci veut dire, George ?

GEORGE.

Je crois bien que nous sommes dénoncés pour quelque chose, — et que l'on va commencer par notre interrogatoire. — J'entrevois là-dedans quelque bonne noirceur, quelque bonne *trigauderie* de notre abbé Alain. — On le rencontre par-tout où se fait le mal. Je viens de l'apercevoir sur l'escalier.

ARTAUT.

Viens donc avec nous, Pontigny. — Il faut nous recorder sur cette affaire.

PONTIGNY.

Ne vous embarrassez pas, monsieur Artaut ; tenez, avec votre bonhommie, votre franchise, vous allez enchanter ce Maréchal. — Après tout, pourquoi Gourville nous envoie-t-il ici ? pour demander des graces ? — Non, — pour déclarer la vérité. — Soyez calme, simple, respectueux, mais courageux. — J'ai précisément dans ma comédie une scène d'un bourgeois avec un grand seigneur : — je vais vous donner le ton et le tour de ce dialogue.

GEORGE.

Eh ! — songez vous-même à ne pas dire de sottises. — Voulez-vous m'en croire, monsieur Artaut ? ne nous préoccupons pas de notre rôle, pour le mieux remplir. — S'il veut nous en imposer, nous nous souviendrons que nous sommes de braves et honnêtes gens. — S'il s'emporte contre nos amis, nous les défendrons, sans nous fâcher. — S'il nous ordonne quelque chose qui ne nous convienne pas, — à son autorité, nous opposerons notre conscience.

PONTIGNY.

Bien dit, cela.

Digitized by Google

ARTAUT.

Oh ! je t'assure bien, George, que, dès qu'il m'aura un peu remué l'ame, je n'aurai pas peur devant lui, et que je serai aussi fier que lui, — à ma façon. — Mais on vient.

(*Ils se retirent tous les trois dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES ACTEURS ET LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL.

Les rois ont de grandes affaires dans la tête ; il faut tout quitter, pour en aller traiter avec eux. — On y court : — et ils sont à la chasse !

Je crois qu'il n'y a rien de ce que je craignais.

(*Au valet de chambre, qui reçoit son chapeau et son épée.*)

A-t-on trouvé ces trois hommes à qui je veux parler ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Ils vous attendent, Monseigneur, je les ai déja introduits. — Les voici.

LE MARÉCHAL.

Approchez, messieurs; (*à Artaut.*) — C'est vous qui êtes monsieur Artaut?

ARTAUT.

A vos ordres, Monseigneur.

LE MARÉCHAL (*montrant George.*)

Et monsieur?

ARTAUT.

Le domestique ..... un ami de notre maison, instruit dans les mathématiques, et qui va entrer dans les *Ponts-et-Chaussées.*

GEORGE.

Jusqu'ici, le domestique de M. Malherbe, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

C'est bien. — Et ce jeune homme?

PONTIGNY.

Un homme qui cultive les lettres, auteur

de quelques poésies, qui ne sont peut-être pas ignorées de monsieur le Maréchal. — Je me nomme *Pontigny*; je demeure avec mon ami *Malherbe*, chez M. *Artaut*. — C'est moi qui ai maintenant l'avantage de connaître l'intérieur de la *Bastille*, par une petite supercherie, — que le gouvernement a pris en bonne part, puisque je suis déja en liberté.

LE MARÉCHAL.

Je sais cela, Monsieur.
(*A Artaut.*)
Quelle affaire vous amène à Versailles, monsieur Artaut?

ARTAUT.

Le devoir de vous rendre compte, Monseigneur, de la conduite d'un jeune homme que j'ai élevé, et qui a paru depuis quelques jours exercer votre sollicitude.

LE MARÉCHAL.

Vous n'aviez pas d'autre motif? — Parlez-moi vrai, monsieur Artaut.

ARTAUT.

Nul autre, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Vous connaissez M. de Gourville ? vous êtes fort lié avec lui ?

ARTAUT.

Il est notre gendre de ce matin.

LE MARÉCHAL.

Vous vous êtes donc refusé à une démarche — que je sais qu'il vous avait conseillée ?

ARTAUT.

Quelle, Monseigneur ?

GEORGE.

Il en est une, qu'un certain abbé *Alain*, lequel j'ai rencontré hier, m'a soutenu, à moi, que nous avions dans la tête. — Comme on ne gagne rien à dissuader du mal que feraient les autres, celui qui n'est occupé qu'à en faire pour son propre compte, je lui ai laissé croire, à cet égard, tout ce qui lui convenait. — Tout vient sûrement de là, Monseigneur.

LE MARÉCHAL.

En voilà assez sur ce point.

Digitized by Google

Vous êtes un digne et brave homme, monsieur Artaut ; j'ai toujours fait cas des bons bourgeois, comme vous. — Votre conduite envers cet enfant que vous avez recueilli et élevé, est parfaite : je vous en loue et vous en remercie du fond du cœur. — Répondez-moi avec votre franche probité. — Êtes-vous instruit des choses qui se passent dans ce moment ? — Vous me devez cette confidence.

ARTAUT.

Je ne sache rien qui doive vous alarmer.

LE MARÉCHAL (*d'un ton brusque et sévère.*)

Où est actuellement votre fille, Monsieur ?

ARTAUT.

Monseigneur sait que Mme. la comtesse de Lussan a de l'amitié pour elle ; elle lui a écrit ce matin de venir tout de suite la trouver, pour passer la journée avec elle ; et M. de Gourville l'en a pressée lui-même.

LE MARÉCHAL.

C'est un monstre, que ce Gourville. — Je vous plains de lui avoir donné votre fille. —

D'honneur, vous ne savez donc rien de cet attentat? — Et je le crois, puisque vous me le dites.

PONTIGNY.

Monsieur le Maréchal, je sais le respect que je vous dois; mais, devant qui que ce soit, je dirai hardiment que s'il est un homme au dessus de toute accusation, de tout soupçon, c'est M. de Gourville.

ARTAUT.

Monseigneur, appelez-le devant vous, entendez-le; — c'est la grace qu'il m'a chargé de vous demander.

GEORGE.

Nous sommes à vos pieds, Monseigneur, repoussez la calomnie, surmontez les préventions; écoutez un de vos plus fidèles amis.

LE MARÉCHAL.

Mon ami, il le fut! — et c'est ce qui le rend plus coupable. — Écoutez. — Vous pouvez me servir, en le servant lui-même. — Je respecte vos liens avec lui, je ne vous demande pas de me le livrer; mais vous

Digitized by Google

savez où le prendre, où lui écrire. — Offrez-lui sa grace, si, à l'instant, il me rend ma nièce, et.... mon neveu; mais avertissez-le bien que, s'il consomme son attentat..... je l'atteindrai par-tout, et que je l'écraserai.

(*Gourville paraît brusquement devant le Maréchal, et se pose devant lui avec le plus grand sang-froid.*)

GOURVILLE.

Écrasez-moi donc, monsieur le Maréchal, puisque vous ne voulez pas m'entendre.

SCÈNE V.

Un homme à caractère, et un grand seigneur.

LES MÊMES ACTEURS, GOURVILLE.

Le Maréchal et Gourville restent seuls sur le devant de la scène. Les autres acteurs s'écartent.

LE MARÉCHAL.

Vous ici, monsieur? — Par quel moyen

vous êtes vous introduit dans ma maison, — dans cet appartement ?

GOURVILLE.

Par un moyen, dont je rougirais, si l'obsession qui vous aveugle et vous trouble m'en avait laissé un autre. — En persuadant à votre vieux *Dumont*, — qu'il vous devait ce service à vous-même.

LE MARÉCHAL.

Je le chasse à l'instant ; — et vous, monsieur, je verrai ce que je vous dois, quand vous m'aurez rendu ma nièce — et ce jeune homme, que vous pervertissez.

GOURVILLE.

J'ai suïvi, monsieur le Maréchal, dans les armées, dans les négociations, dans le ministère. — Jamais je ne l'ai vu interroger un homme d'honneur, de ce ton-là.

LE MARÉCHAL.

Jamais aussi, monsieur, je n'ai été outragé avec tant d'audace. — Répondez-moi tout de suite. — Une autre fois, peut-être, une situation plus calme me permettra de

d'examiner quel ton je dois prendre avec vous.

GOURVILLE.

Vous avez déja une fois inculpé ma conduite, soupçonné une prévarication de ma part dans nos rapports. — C'était à l'époque où ma fidélité me faisait entrer à la Bastille. — Lorsque j'en suis sorti, lorsque je me plaignais de cette injurieuse défiance, vous m'avez dit, les larmes aux yeux, en m'embrassant : *Gourville, la terre entière t'accuserait, je n'en croirais que toi.* — Monsieur le Maréchal, je réclame cette parole.

LE MARÉCHAL.

Eh ! bien, démentez donc des faits avérés ; — certes, je ne demande pas mieux.

ARTAUT (*à Pontigny et George.*)

Comme le voilà déja adouci !

GOURVILLE.

Ce que j'ai été alors pour vous, je l'ai encore été pour vous aujourd'hui. — Pendant qu'on faisait tout pour provoquer et justifier de fausses démarches dans les

personnes qui vous intéressent, j'ai préparé celles qui peuvent satisfaire votre cœur. — Calmez-vous, monsieur le Maréchal. Rien n'est vrai dans les alarmes qu'on vous a données.

LE MARÉCHAL.

Gourville..... Réellement ? — J'étais dans un trouble affreux ! — Qu'il soit mon excuse ; — et achevez.

GOURVILLE.

Vous destiniez un couvent à Mme. votre nièce ; elle s'est permis d'en choisir un elle-même. — Elle est arrivée ce matin, d'assez bonne heure, accompagnée de ma femme, aux *Urselines de Versailles*, où, sur mon avis, Mme. de Lusigny est allée la joindre.

GEORGE (*à Artaut et Pontigny.*)

Je me doutais bien qu'il ferait quelque coup comme celui-là.

LE MARÉCHAL.

A merveille ; — et..... notre jeune homme.....

GOURVILLE.

Notre jeune homme.... je voulais vous

le présenter ; — mais Mme. de Lusigny lui a donné hier un ami, un protecteur, un introducteur, à qui j'ai dû le céder. — C'est M. le Marquis.

LE MARÉCHAL.

Son rival !

GOURVILLE.

Son frère.

LE MARÉCHAL.

Mais c'est charmant, tout cela.

GOURVILLE.

J'étais le confident forcé de Malherbe. — Je suis devenu le confident volontaire de M. de Lusigny. Je lui dois le secret. — Cependant je puis vous confier, qu'il a une proposition à vous faire, qui peut arranger tout ceci.

LE MARÉCHAL.

Tant mieux. — Un beau procédé de sa part peut tout lui rendre dans le cœur de mon Amélie.

GOURVILLE.

Voilà déja les affaires des autres un peu

raccommodées auprès de vous. — Quand m'accorderez-vous de vous présenter ma justification ?

LE MARÉCHAL.

Ta justification ! — Embrasse-moi, mon ami : et pardonne-moi. — La vérité est que je ne puis me passer ni de ton cœur, ni de ta tête. — Mais aussi, pourquoi t'es-tu éloigné de moi, dès les premiers ombrages.....

GOURVILLE.

C'est-là mon tort, monsieur le Maréchal, et il est la source du vôtre. — Voici votre *Dumont* : — vous ne voulez plus le chasser ?

LE MARÉCHAL.

Dumont, si jamais Gourville te demande d'entrer chez moi, un poignard à la main, pendant mon sommeil ; — tu le laisseras entrer.

(*Dumont lui baise la main, et puis dit :*)

DUMONT.

M. le Cardinal m'envoie savoir, si vous êtes libre ?

Digitized by Google

GOURVILLE.

Feignez encore un grand mécontentement contre moi.

ARTAUT (*bas, à Pontigny.*)

Mais voyez donc ! — on fait ici tout ce qu'il veut.

PONTIGNY.

Comme chez nous.

GOURVILLE.

Et ces bonnes gens, qui sont restés ici ! — Mes amis, éloignez-vous.

LE MARÉCHAL.

Mais, restez chez moi ; — je veux vous revoir.

PONTIGNY (*après avoir commencé de sortir et revenant.*)

Monsieur le Maréchal veut-il bien que je profite de l'occasion, pour visiter sa bibliothèque ?

LE MARÉCHAL.

De tout mon cœur, monsieur Pontigny. — (*A Dumont.*) Que ma bibliothèque, mes tableaux, mes gravures, mes médailles, toute ma maison soit ouverte à ces messieurs.

SCÈNE VI.

Un homme de la cour déshonoré par un homme qui sait la cour.

LE MARÉCHAL, LE CARDINAL, GOURVILLE.

LE CARDINAL (*sans apercevoir encore Gourville.*)

(*Il a des papiers à la main.*)

LE CARDINAL.

Tout est expédié, monsieur le Maréchal; — mais certaines dispositions exigent votre signature, particulièrement les ordres concernant Gourville.

GOURVILLE (*se montrant.*)

Si c'est à ma personne qu'on en veut, monsieur le Cardinal, je me charge de l'exécution; car je me livre moi-même.

LE CARDINAL (*au Maréchal à part.*)

Vous l'avez déja fait arrêter, monsieur le Maréchal?

Digitized by Google

LE MARÉCHAL.

Vous voyez qu'il n'était pas loin.

LE CARDINAL.

Il vous a rendu compte aussi..... des autres personnes.....

LE MARÉCHAL.

Oui; il n'y a plus rien d'inquiétant dans tout cela. — Mais il y a lieu ici à une explication entre vous, Messieurs.

GOURVILLE.

Je laisse à M. le Cardinal à proposer ce qu'il veut faire..... de nous deux.

LE CARDINAL.

Je conviens, avec M. de Gourville, qu'il n'est guère possible que nous vivions ensemble, dans les mêmes lieux; et, comme j'ai plus de liens ici que lui, je ne crois pas qu'il soit inconvenant de le prier de me céder le terrein; mais je rends justice à sa capacité, à son mérite; et je suis le premier à desirer que M. le Maréchal, rappelant ses anciens services à Sa Majesté,

lui obtienne au dehors une mission, même sous le titre le plus honorable:

GOURVILLE.

Du séjour de la Bastille à une mission à l'Étranger, la différence est grande. A cet égard, j'ai une double expérience. — Je me souviendrai, monsieur, de ce que j'éprouve ici de vous, — dans le contre-projet que je vais avoir l'honneur de présenter à M. le Maréchal.

LE CARDINAL.

Je ne répondrai pas à ce sarcasme; — je vois que M. le Maréchal aime mieux la paix que la guerre entre nous; et je défère à son vœu.

LE MARÉCHAL.

Je veux, ne vous en déplaise, savoir à quoi m'en tenir sur chacun de vous.

GOURVILLE.

Monsieur le Cardinal, vous êtes un double exemple du danger d'abandonner les affaires de famille à de méchans esprits, et du danger, pour la chose publique, de faire grace aux hommes sans honneur.

Digitized by Google

LE CARDINAL.

Monsieur, monsieur, à qui croyez-vous donc parler ? — Et quel ton prenez-vous là, s'il vous plaît ?

GOURVILLE.

Celui d'un homme qui a le droit et le pouvoir de vous confondre; — et vous êtes heureux que cette explication n'ait pour témoin que notre juge.

Vous avez jugé de moi par vous, monsieur. De ce que je vous avais épargné dans un autre tems, vous en avez conclu que je n'osais vous attaquer, et qu'il ne fallait pas me manquer dans l'occasion. —Mais, pendant que vous vous promettiez de m'écraser par l'autorité arbitraire, mes recherches industrieuses m'ont rendu encore le moyen de vous accabler par les lois. — Ecoutez bien ceci :

Dans cette première attaque, infructueuse, contre les ministres qui viennent de succomber ; dans cette machination absurde et infâme qu'on avait ourdie contre eux, sous le voile d'une émeute populaire, vous avez, tout en vous cachant, joué un

rôle principal. — Vous devez m'entendre ; et je veux bien ne pas articuler ici les circonstances du fait.

LE CARDINAL.

Monsieur, tout homme qui en accuse un autre de chose pareille, en a la preuve en main, ou est un infâme calomniateur.

GOURVILLE.

M. le Cardinal oublie que toute cette affaire a passé par mes mains.

LE CARDINAL (*à part.*)

Je le tiens ; — il n'a pas la pièce.
(*Haut.*)
Monsieur de Gourville voudrait éluder la preuve ?

GOURVILLE.

S'il y avait eu un ordre, supposé, de retirer les troupes qui devaient arrêter l'émeute ?

LE CARDINAL.

Que m'importe, monsieur ?

GOURVILLE.

Si, dans cet ordre, supposé, on avait

Digitized by Google

abusé de la signature de M. le Maréchal lui-même ?

LE CARDINAL.

Eh ! bien, qui en accusez-vous ?

GOURVILLE.

Vous, monsieur.

LE CARDINAL.

Voilà votre affirmation ; — maintenant la preuve ?

GOURVILLE.

Elle gît dans la pièce même. — Pensez-vous qu'elle n'ait été connue que de son auteur ?

LE CARDINAL.

Produisez-là à l'instant ; — ou justice et vengeance de votre atroce imputation.

GOURVILLE.

N'imputez donc qu'à vous la manifestation de votre turpitude. — Je remets cet écrit à M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL (*après avoir lu et examiné.*)

Quelle audace ! — Quelle bassesse ! —

Se jouer de mon honneur, par un faux!
— Monsieur le Cardinal, voyez vous même.

LE CARDINAL (*troublé et balbutiant.*)

Je ne me souviens pas..... peut-être a-t-on falsifié mon écriture. — (*A part.*) Je suis perdu.

LE MARÉCHAL (*reprenant le papier et le remettant à Gourville.*

Ce papier vous appartient, Gourville.

GOURVILLE.

Je ne voulais le montrer qu'à lui seul. — Il restera un secret entre nous trois. — Je n'en ferais usage, — qu'autant que je verrais M. le Cardinal se mêler encore d'autres affaires que les siennes propres.

LE MARÉCHAL.

J'ai à parler à Gourville en particulier, monsieur.

LE CARDINAL (*en s'en allant.*)

Cet homme est né pour ma ruine.

LE MARÉCHAL.

Concevez-vous de telles infamies dans

des hommes de cette naissance, de ce rang !

GOURVILLE.

Et souvent de pareils hommes influent dans les destinées des empires !

LE MARÉCHAL.

Écoutez, Gourville. — Vous êtes peut-être encore dans l'erreur générale. — Mais sachez que je n'ai fait que consentir à ce changement de ministres. — Actuellement je vois tous les désordres près à renaître ; je crains de nouveaux embarras.

GOURVILLE.

Monsieur le Maréchal, songez à vos finances ; tout est là ; tout partira de là. — Vous avez, dans l'autre bord, un homme qui saura encore faire le bien dans une moindre mesure ; il n'appartient pas aux classes, d'où l'on s'élève aux grandes places. — N'importe, c'est l'homme qu'il faut aujourd'hui (1).

---

(1) Ministère de M. Neker, 7 et 8 mois après le renvoi de M. Turgot.

LE MARÉCHAL.

Je vous entends, mon ami, nous en reparlerons.

UN VALET DE CHAMBRE.

Mme. la Marquise de Lusigny et M. le Marquis son fils demandent si Monseigneur veut les recevoir.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Un homme de lettres adopté par un grand Seigneur.

Tous les personnages des trois espèces rassemblés.

LE MARÉCHAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE MARQUIS DE LUSIGNY, MALHERBE, GOURVILLE, Mme. ARTAUT, Mme. DE GOURVILLE, ARTAUT, PONTIGNY, GEORGE.

(*Des portes, sur l'un et l'autre côté, s'ouvrent. Mme. de Lusigny entre par l'une, conduisant Mme. de Lussan.*)

(*Mme. Artaut et Mme. de Gourville, viennent derrière.*)

(*Par l'autre, M. de Lusigny tenant Malherbe par la main.*)

LA MARQUISE.

Monsieur le Maréchal, j'amène votre nièce où vous l'appeliez tantôt — dans vos bras.

Mme. de Lussan tombe aux genoux de son oncle, qui la relève et l'embrasse, en lui disant :)

LE MARÉCHAL.

Mon Amélie, que je sois toujours dans ton cœur, comme tu es dans le mien !

Mme. DE LUSSAN.

Mon oncle, mon père . . . . . que mes larmes vous disent tout.

LE MARQUIS.

Monsieur le Maréchal, ma mère et M. de Gourville ont bien voulu m'accorder le bonheur de vous présenter un parent, —qui apportera dans votre illustre maison un nouveau genre de gloire.

MALHERBE.

En embrassant vos genoux, monsieur le Maréchal, je crois me ressaisir de toutes les vertus, de toutes les bontés de mon père.

LE MARÉCHAL (*le relevant.*)

Et moi, je reprends avec empressement dans M. MALHERBE mon neveu d'ESTOR.

Après

Digitized by Google

(*Après l'avoir un peu examiné.*)

Marquise, comme c'est vrai qu'il ressemble à ce pauvre Chevalier !

Embrasse ton oncle, mon cher enfant ; — et ne nous chagrinons jamais.

LA MARQUISE (*en présentant Mme. Artaut.*)

Mon ami, c'est à cette digne femme qne nous le devons.

LE MARÉCHAL.

Madame, recevez ma reconnaissance pour vos bienfaits, et mon respect pour vos vertus.

LA MARQUISE.

J'enlève aussi à Gourville le plaisir de vous présenter sa femme.

LE MARÉCHAL.

Elle est charmante ! — Gourville, je vous en fais mon compliment.

Mais, mon Dieu ! j'allais oublier ..... Marquise, j'ai aussi des amis à vous présenter. — Ce sont mes prisonniers. — Gourville, allez les délivrer.

Artaut, *Pontigny*, *George*, *se présentent. Pontigny tire à lui George, qui refuse d'entrer. Gourville, en apercevant cela, va prendre George et l'amène.*

GOURVILLE.

Voici, monsieur le Maréchal, un élève de Malherbe dans les mathématiques. Son brevet, dans les *ponts et-chaussées*, n'est pas encore expédié; mais nous devons déja le regarder comme au service du Roi.

LE MARÉCHAL.

Il y a autant de sens dans son discours, que d'honnêteté sur sa physionomie.

Mon cher monsieur Artaut, je veux être de vos amis.

Et vous, monsieur Pontigny, je vous demande un peu d'indulgence pour le premier ministre — dans le poëme que vous nous donnerez sur votre séjour à la *Bastille*.

PONTIGNY.

Mes premiers vers, monsieur le Maréchal, sont destinés à célébrer vos bontés pour mes amis, et votre politesse envers moi.

GOURVILLE (*à part.*)

Voilà, graces à moi, la famille d'*Harocour* et la famille *Artaut*, fort bien ensemble !

LE MARÉCHAL.

Je suis impatient d'entendre la proposition du Marquis. — Gourville, priez vos amis de se retirer, un moment.

SCÈNE VIII.

LE MARÉCHAL, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, MALHERBE, GOURVILLE.

Question de morale et d'honneur, d'où sortira le dénouement.

LE MARQUIS.

Je supplie monsieur le Maréchal, de me permettre de n'adresser mon vœu qu'à Mme. de Lussan, et de l'autoriser elle-même à me répondre, sans aucune crainte de lui déplaire.

LE MARÉCHAL.

Je vous accorde, mon cher Marquis,

tout ce qui peut le mieux vous prouver mon estime et mon amitié.

LE MARQUIS.

Vous n'avez pu encore bien connaître ma passion, madame ; je ne l'ai bien connue moi-même que par mon malheur. Peut-être pourra-t-elle se balancer un jour avec une autre passion, jusques-ici plus heureuse. Accordez-moi du moins cet espoir : j'ose vous demander de ne prononcer encore ni sur vous, ni contre moi.—M. d'Estor ne refusera pas cette sorte de défi dans les moyens de vous plaire, où il a tous les avantages. Soyez le seul objet que nous puissions jamais nous disputer. — Pendant ce procès de l'amour, où sa faveur seule sera la décision, les deux frères se conserveront l'amitié qu'ils se doivent.

LE MARÉCHAL.

Marquis, je vous remercie pour ma nièce et pour moi ; — mais, avant qu'elle s'explique elle-même, je veux .....

LE MARQUIS.

Monsieur le Maréchal, vous m'avez

promis qu'elle n'aurait, dans sa réponse, à consulter que son cœur.

LE MARÉCHAL.

Sans doute : — mais permettez que je m'explique le premier.

Qu'elle prenne tout le tems qu'elle voudra pour vous éprouver, vous apprécier, se pénétrer de vos qualités nobles et aimables; c'est ce qui est sage, ce qui sera bon à l'un et à l'autre. — Mais surtout qu'elle ne m'oublie plus dans la direction de ses vœux; qu'elle réfléchisse, avec le cœur sensible et reconnaissant que je lui connais, à la destinée de son oncle, s'il voyait tout se bouleverser dans les combinaisons de son bonheur, dans les espérances de ses vieux jours. — Voudrait-elle donc me condamner à l'amertume insupportable, de séparer ce que ma tendresse pour elle et mes desseins sur vous ont su réunir; de ne pouvoir lui communiquer ce qu'une juste préférence sur mes autres parens me conduit à vous donner? — Consentirait-elle que je n'eusse mon héritier qu'en dehors de ma vie intérieure, et dans ma vie intérieure, qu'une fille déshéritée?

— Certes, s'il se résignait, au gré d'un caprice d'amour, à cet absurde partage, le maréchal d'Harocour mériterait de faire pitié, et par son malheur et par sa faiblesse.

N'ai-je pas aussi une déférence égale à obtenir du neveu, que je rétablis aujourd'hui dans ma famille ? Ne peut-il reprendre sa place parmi nous, qu'en nous jetant tous hors de la nôtre ? — Qu'il pense à son père. — Que lui demandé-je ici que son père ne lui eût ordonné ? Juge-t-il que cet homme, plein de probité et de délicatesse, l'eût réservé, né qu'il est hors d'un mariage, pour tout enlever à l'enfant du mariage ? — Voilà une question de morale que je propose à M. de Malherbe, et encore plus une question d'honneur que je propose à M. d'Estor ; — et je le prie de la résoudre.

M. D'ESTOR.

Transporté, dans l'espace de quelques jours, de l'obscurité d'une famille bourgeoise dans la splendeur d'une des premières maisons du royaume ; — à peine me reconnaissai-je moi-même.

C'est dans cette situation, monsieur le

Maréchal, que vous me demandez compte d'un passion, que je n'apporte que comme un trouble parmi les parens qui daignent m'adopter; que vous en appelez à mon devoir, à mon honneur; que vous me citez devant la mémoire sacrée de mon père. — J'obéis à votre vœu; et je me place ici sous ses regards, pour vous répondre.

J'ai pour rival un frère, en qui je trouve un ami délicat et généreux. — Nous n'avons rien de commun que notre mère; il ne me doit que les sentimens de la nature: je dois de plus respecter en lui les justes privilèges de la loi. — Mais l'amour n'a-t-il pas ses droits à part? est-il soumis à ces différences que la loi a posées entre nous? Je n'ai point été coupable par lui, dois-je être puni par lui? — Quel serait aujourd'hui, pour M. de Lusigny, le don de la main de Mme. de Lussan? la vengeance de l'amour dans les froideurs d'un hymen, qu'il n'aurait pas tissu? Quel serait-il pour moi? Toutes les douceurs de l'hymen dans les ravissemens de l'amour..... — Je ne crains pas de l'adjurer ici lui même: — céderait-il la main de celle dont il posséderait le cœur?

LE MARÉCHAL.

Mon ami, ces raisonnemens de l'amour sont fort intéressans, fort bons en eux-mêmes. — Mais tout ici ne doit pas lui être sacrifié ; nous sommes tous soumis à des convenances impérieuses. — Vous deviez être rapproché de ma nièce ; mais vous ne pouvez être son époux. — Restez dans la situation qui vous est propre.

M. D'ESTOR.

Ma situation! — Telle qu'elle fut jusques ici, j'ose croire qu'elle ne m'a point dégradé ; — mais je la conçois aussi telle qu'elle pouvait être, telle que vous vouliez me la faire. — Si un crime n'avait pas été commis sur mon enfance ; s'il n'eût pas dérobé mes premières années à votre généreuse adoption, j'aurais vécu, j'aurais été élevé par vos soins, sous vos yeux, dans votre maison, — à côté de votre nièce. — Je l'aurais aimée plutôt ; elle m'eût aimé avec plus d'abandon encore. — J'interroge ici la sensibilité de votre ame : auriez-vous rejeté l'un de l'autre les deux enfans de votre tendresse ? Auriez-vous séparé ces

deux orphelins que vos bienfaits unissaient? Auriez-vous brisé cet innocent amour, qui ne croissait que pour les délices de votre cœur? — Eh! bien, mon malheur doit-il m'enlever ce que me réservait votre bonté?

LE MARÉCHAL (*à part.*)

Il m'a remué l'ame. — Armons-nous de fermeté.

(*Haut.*)

Terminons ce débat, mon neveu. — Mon bonheur est de ne point séparer la main de ma nièce, de tout ce qui doit composer la dot de ma nièce; — et mon devoir est d'accomplir mes engagemens envers la maison de Lusigny. — En un mot, la main de Mme. de Lussan et l'héritage de mon rang, sont deux choses indivisibles.

M. D'ESTOR.

Vous les voulez indivisibles? — Eh! bien, tremblez d'être conduit à une préférence illégitime. — Oui, je veux effrayer votre conscience du danger de cette erreur: — car enfin, vous êtes bon et sensible; vous aimez votre nièce par-dessus tout; en vous obstinant à l'associer à vos grandeurs, peut-

être ne serez vous pas toujours assez cruel pour lui refuser le seul époux chéri de son cœur ; — vous avez déja ouvert le vôtre au fils de votre ami, — et vous l'aimerez toujours davantage ; car je ferai tout pour le mériter. — Qui vous garantit qu'un jour vous ne serez pas entraîné à trop faire pour lui ? que ce ne soit en lui que vous vouliez tout concentrer ? — L'histoire est pleine de ces faveurs iniques, pour des hommes de l'espèce de ma naissance. — Mais ce vœu, si vous veniez jamais à le concevoir, je vous le jure d'avance, serait un vœu stérile. — A cette condition, la main de celle que j'adore, donnée par elle, offerte par vous, avec cette magnifique dot, je la refuserais toute ma vie. — Je saurais être malheureux, plutôt que de souscrire à une injustice envers mon frère ; immoler l'amour même, plutôt que de porter dans le cœur de ma mère, par mon triomphe, un remords sur ma naissance.

LE MARÉCHAL. (*à part.*)

C'est un noble jeune homme.

Mme. DE LUSSAN.

Mon oncle, recevez ici tous les aveux, tous

les sentimens de mon cœur.—Hier, lorsque j'ai pu craindre que le don de ma main ne me fût arraché par des moyens indignes de vous, lorsque j'ai vu Malherbe placé entre une prison et l'expatriation ; privée, pour la première fois, de vos tendres égards, je n'ai plus connu que ma liberté propre. J'ai été chez Mme. Artaut ; j'ai annoncé à Malherbe lui-même, en présence de ses amis, que ma résolution était de renoncer à tout, de me donner de moi-même, si je perdais l'espérance de l'obtenir, avec votre aveu. — Il ne l'a pas voulu. — S'il vous est doux encore d'avoir votre nièce dans votre maison, c'est à lui seul que vous le devez ; — et je me plais à lui déférer ce droit de plus à votre estime. — Après une passion si déclarée, une démarche si prononcée, je le demande à la femme que j'honore le plus, à la mère de celui que j'afflige, pourrais-je encore accepter un autre époux ? — Mais nous ne nous sommes rien promis de votre bonté, mon oncle, que sur l'engagement réciproque de réserver à M. de Lusigny tous les bienfaits de votre alliance. Je n'en dois retrancher que moi : heureuse du moins d'acquitter ma reconnaissance par

cette justice ! — Ne pouvant être à lui, je ne voudrai jamais porter vos grandeurs à un autre, pas même à M. d'Estor. — Liée à ses sentimens, je m'associe à son vertueux sacrifice. Si vous refusez aujourd'hui de nous unir, je ne serai à personne qu'à vous, mon oncle, à qui je dois tout, envers qui j'ai à expier la démarche, qui fonde ici mon devoir. Ma passion se renfermera dans le fond de mon ame, l'espérance en sortira. — Vous ne le voyez que trop, j'étouffe mes sanglots, je brise mon cœur : — mais j'aurai, je le veux, la force de mon devoir.

LE MARÉCHAL.

Ma pauvre Aémlie ..... Mon digne d'Estor ... — Marquise, que ferons-nous ?

LA MARQUISE.

J'ai promis au Ciel de rester impartiale entre les vœux contraires de mes fils ..... — Maréchal, ne m'interrogez plus.

LE MARÉCHAL.

Et, toi, Gourville ? — Ne m'aideras-tu pas de ton conseil ?

Digitized by Google

GOURVILLE.

Rien ne sera bon ici, monsieur le Maréchal, que ce qui sortira de votre cœur ; — mais n'écoutez que lui.

LE MARÉCHAL.

Mes enfans, je consens à l'épreuve demandée par le Marquis, pendant six mois.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus d'épreuve ou le malheur est certain. — M. le Maréchal, je vous rends tous vos engagemens.

LE MARÉCHAL.

Marquis, je ne puis donc plus faire de vous que l'héritier de mes dignités et des terres de ma famille ?

J'accorde ma nièce à mon neveu. — Les lettres-patentes qui lui attribueront le nom de son père, seront enregistrées demain. — Je lui restitue l'équivalent de l'héritage de son père dans la propriété des biens, dont la rente faisait la pension de mon Amélie ; — et j'y ajoute, en dot pour elle, un capital de 100,000 écus.

(*Après avoir jeté un regard sur la Marquise.*)

Si j'avais été un homme plus heureux.....

LA MARQUISE.

Vous devenez le père de mes enfans ; vous m'aidez à concilier mes devoirs, mes sentimens pour tous deux ; et vous pouvez croire que je ne vous dévouerai pas une vie, que vous remplissez de délices et de reconnaissance ?

LE MARÉCHAL.

Marquise, est-il bien vrai ? — Vous voulez unir votre vie à la mienne, récompenser enfin.....

Marquis, vous ne m'en blâmerez, ni ne vous en plaindrez ; mais je rétracte une de mes donations. — La portion libre de ma fortune sera, avant tout, le *douaire* de ma femme.

LA MARQUISE.

Je l'accepte, mon ami ; — mais je remets à l'instant à mon fils l'usufruit que je tiens de son père ; et dès aujourd'hui sa fortune est égale à son rang. — Il peut maintenant aller chercher celle qui partagera ses hon-

Digitized by Google

neurs, parmi les plus aimables filles des plus pauvres familles de la noblesse française.

MALHERBE (*aux genoux du Maréchal, ainsi que Mme. de Lussan et M. de Lusigny.*)

Il ne vous reste plus, monsieur le Maréchal, qu'à ajouter, en accomplissant vos bonnes intentions, le bonheur de l'état à celui de votre famille.

GOURVILLE.

Oh! dès qu'il s'agit ici de la reconnaissance publique, il nous manque le *tiers-état*, et je vais le rappeler.

SCÈNE DERNIÈRE.

Tous les honneurs reportés à la vertu, sans tache.

LES MÊMES, Mme. ARTAUT, Mme. GOURVILLE, ARTAUT, PONTIGNY, GEORGE.

GOURVILLE.

Mes amis, félicitez avec nous M. le Maréchal; — M. de Lusigny devient l'héritier

de ses grandeurs ; — votre Malherbe le mari de sa nièce ; Mme. de Lusigny , sa femme ; — et vous savez déja qu'il m'a rendu un ami dans mon bienfaiteur.

(*Ils se groupent autour de lui ; et Artaut , Pontigny , George , crient :* Vive M. le Maréchal !)

PONTIGNY.

Voilà un homme de lettres qui a fait une assez jolie fortune !

MALHERBE.

Pontigny ne me quittera pas.

PONTIGNY.

Jamais , mon ami. — Je te verrai tous les jours ; — mais je te remplace ici chez Mme. Artaut.

Mme. DE LUSSAN (*à Mme. de Lusigny.*)

C'est vous aussi , madame , que nos mains voudraient couronner en ce jour , vous en qui se rassemblent toutes les qualités qui parent les femmes , toutes les vertus qui honorent les mères.

Mme.

Digitized by Google

Mme. DE LUSIGNY (*prenant la main de Mme. Artaut, et la plaçant à côté d'elle.*

Voici, mes enfans, la femme qu'il faut honorer par-dessus les autres; — celle qui a suivi le chemin de la vertu, sans écart, à fait, avec son digne époux, la plus belle action, à son propre insçu, et nous a montré toute la tendresse maternelle — où elle n'était pas un devoir.

(*La toile tombe.*)

FIN DU TOME DEUXIÈME.

650507

ERRATA.

Page 16 — ligne 16 : — *chef-d'œuvres*, lisez: *chefs d'erreurs.*

Page 44 — ligne 20 — *que nous ne sentons tous*, lisez: *que nous sentons.*

Page 120, ligne 33 — *qu'on a bien plus de force et*, lisez : *lorsqu'on a bien plus de force.*

Page 185 — ligne 10 — au *quatrième*, lisez : au *cinquième.*

Page 252 — *non, ami*, lisez: *mon ami.*

Page 257, — titre omis : GRANDE DÉCOUVERTE ET OUVERTURE A UN GRAND PROCÈS.

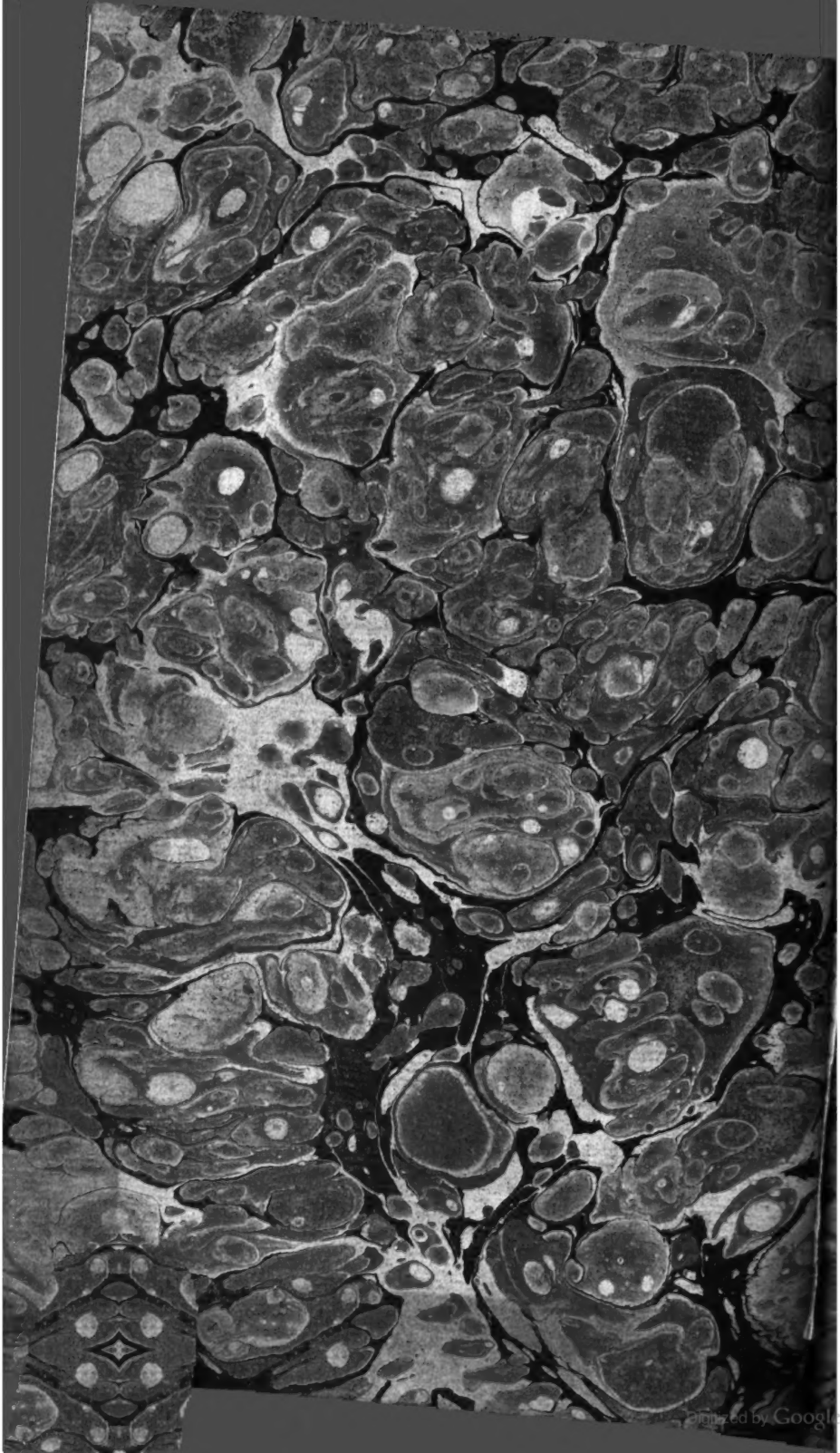
Nota. On s'est borné ici à relever les fautes qui dénaturent le sens.

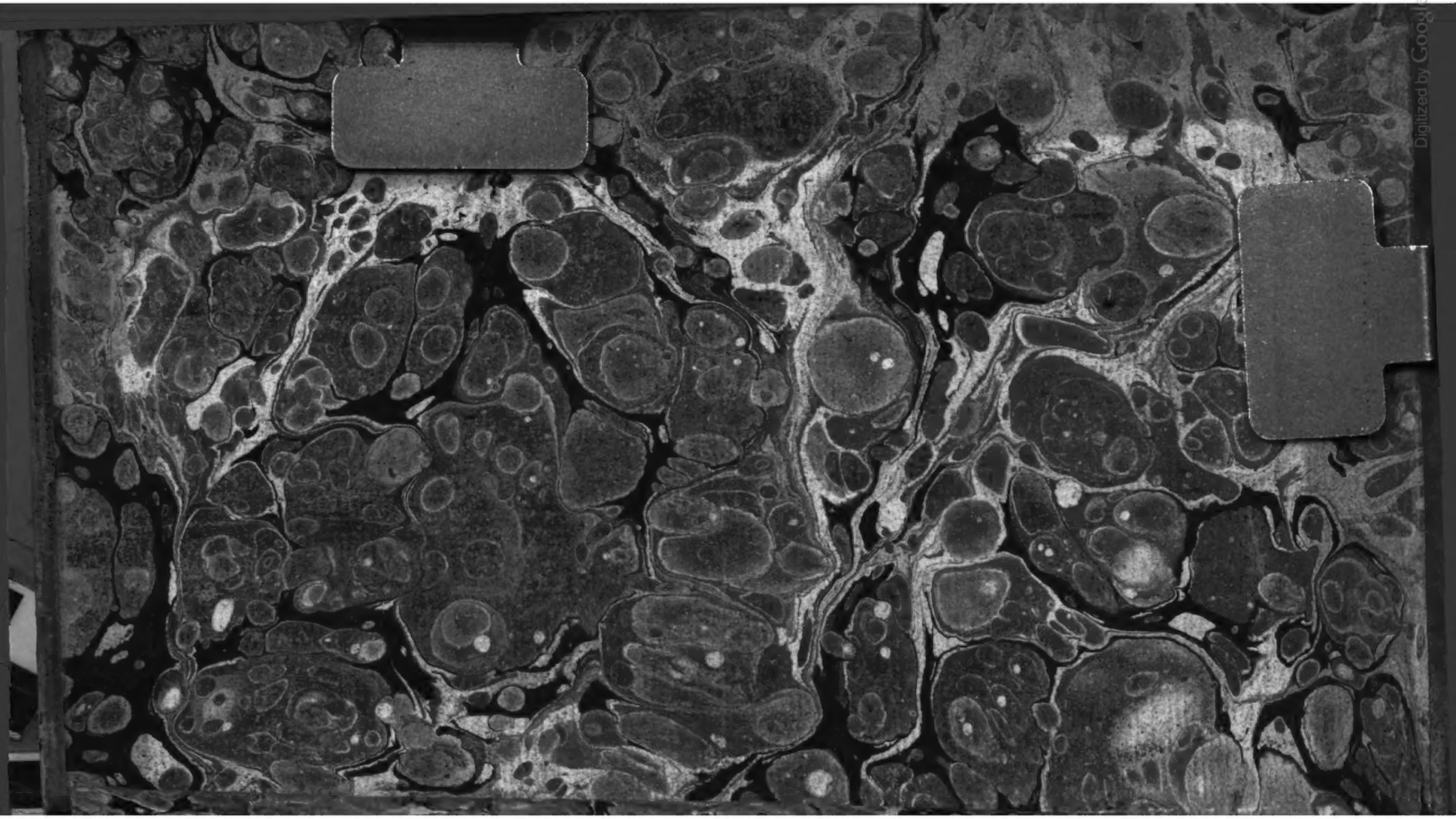
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google